

GUIDE A PAU

ET

AUX ENVIRONS

PAU

AUGUSTE LAFON ÉDITEUR

GUIDE DE L'ÉTRANGER

A PAU

ET AUX ENVIRONS

Publié par

LA COMMISSION SYNDICALE

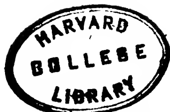
DE LA VILLE DE PAU

SIXIÈME ÉDITION

PRIX : 1 FRANC

PAU
IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE VERONESE
Rue des Cordeliers, Impasse la Foi

1872


HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

OBSERVATIONS

SUR LA CINQUIÈME ÉDITION.



Le Guide de Pau a reçu du public l'accueil le plus favorable, aussi ses éditions s'épuisent-elles rapidement.

Le besoin de tenir nos lecteurs au courant des progrès de notre ville, nous stimule à le reviser de temps à autre avec soin. Que d'améliorations n'avons-nous pas à signaler depuis que la première édition a paru?

Nous attendions alors, avec la plus vive impatience, que le chemin de fer arrivât jusqu'à Pau ; depuis plusieurs années, c'est un fait accompli. Nous communiquons en quelques heures avec Paris, et tout le nord. La ligne de Bayonne à Toulouse est livrée tout

entière au public, et bientôt les embranchements qui pénètreront dans les Pyrénées, nous attireront encore de nouveaux touristes.

Il n'y avait pas non plus de Théâtre, et on n'avait pas l'idée de ces charmantes représentations d'opéra italien, qui, ces derniers hivers, ont eu tant de succès dans la société de Pau, et bien d'autres améliorations qu'on pourra facilement reconnaître en comparant cette nouvelle édition aux éditions précédentes.

Notre époque marquera comme une des plus fécondes qu'une ville puisse compter ; non seulement elle aura vu bâtir des rues entières, des quartiers tout nouveaux, et s'élever comme par enchantement plus de la moitié de la ville, mais encore elle aura assisté à la construction des principaux édifices qui font l'ornement de notre cité : le Palais-de-Justice, l'église St-Jacques, l'église St-Martin, le Théâtre, le Grand-Hôtel, etc., et demain peut-être verra-t-elle le Casino s'ajouter à tant de belles constructions.

L'administration municipale, qui, pendant

longtemps, semblait assister impassible et indifférente à ce mouvement de progrès, occupant, depuis plusieurs années, presque toute la population, s'est mise elle-même de la partie, et parmi les grandes entreprises qu'elle aura effectuées, il en est une qui est d'une importance capitale : en détournant les eaux du Néez à sa source et en les amenant d'une distance de plus de 20 kilomètres, elle aura donné à notre ville une alimentation hydraulique abondante, et accompli une de ces œuvres qui marquent dans l'histoire d'une ville.

Tout semble donc indiquer la marche d'une cité qui se transforme complètement, et qui ne recule devant aucun sacrifice pour se mettre à la hauteur des villes rivales.

En publiant le Guide de Pau, nous avons eu principalement pour but d'être utile aux nombreux visiteurs qui viennent chercher une station d'hiver et un climat bienfaisant dans ce pays privilégié. Nous avons voulu aussi faire connaître notre ville dont les avantages, sous tous les rapports, peuvent le disputer

aux stations d'hiver les plus prônées et les plus en renom.

Cette nouvelle édition a été non-seulement revue et corrigée avec le plus grand soin, mais elle a été dans quelques parties entièrement refaite. Nous avons retranché plusieurs détails qui nous paraissaient d'un intérêt secondaire pour la plupart de nos lecteurs. Nous avons, au contraire, donné un plus grand développement à quelques articles importants, surtout à ceux qui peuvent faire apprécier les bienfaits du climat de Pau.

Nous espérons donc avec confiance que le public nous tiendra compte de nos efforts qui n'ont d'autre but que de l'intéresser à notre localité.

On ne doit pas cependant se flatter de rencontrer dans les pages qui suivent, l'indication de toutes lee ressources du pays. Nous avons seulement cherché à réunir les renseignements que nous avons cru les plus utiles. Tous les détails qui ne se trouvent pas consignés dans le Guide peuvent être demandés à notre bureau ; autant qu'il dé-

pendra de nous nous mettrons le plus grand empressement à satisfaire au désir des personnes qui s'adresseront à l'Union Syndicale.

Le Secrétaire de la Commission Syndicale,

FRIC, Av[t].



Observations sur la sixième édition.

En publiant aujourd'hui la sixième édition du GUIDE DE PAU, nous accomplissons la promesse que nous avons faite, dans les éditions précédentes, de tenir la colonie étrangère au courant des améliorations incessantes qui se font, tous les ans, dans la ville de Pau ; après avoir lu les observations sur l'édition qui a précédé celle-ci, où on trouve l'énumération de ce qui s'était fait dans les dernières années, on pouvait croire qu'un temps d'arrêt ne pouvait manquer de succéder à tant de progrès. Il n'en est rien pourtant ; car, si on compare la ville de 1868 à celle de 1872, on constate encore de nouveaux progrès, de nouvelles

améliorations. N'y aurait-il que l'achèvement du Boulevard du Midi et de la place Gassion, que ce serait assez pour dire que cette période de quatre années n'a pas été infructueuse pour la ville. Mais il est bien d'autres améliorations qu'on trouvera constatées dans la nouvelle édition. Nous osons donc espérer que le public voudra continuer à cette publication, devenue en quelque sorte périodique, la bienveillance qu'il a bien voulu lui accorder jusqu'ici.

Le Secrétaire du Syndicat,

FRIC.



NOTICE

SUR

LA VILLE DE PAU

Nous avons essayé de présenter dans cette Notice un tableau exact de la ville, à ses diverses époques, et tout en recherchant les anecdotes curieuses de nature à peindre la physionomie du pays, nous nous sommes gardé des contes plus ou moins fantastiques rapportés par des voyageurs trop crédules ou trop spirituels.

Scaliger, au XVIe siècle, M. Taine, il y a quelques années à peine, ont écrit sur le Béarn des pages assurément bien étranges. Il faut être amoureux de l'extraordinaire pour dire comme le pre-

mier : « En Béarn, lorsque la femme est accouchée, elle va tirer la charrue et le mari se met au lit, comme la commère. »

M. Taine, un des penseurs, un des écrivains distingués de notre époque, a écrit, en se jouant, un ouvrage charmant sur les Pyrénées. Dans ce livre, chef-d'œuvre de grâce et de fine plaisanterie, il montre un vif sentiment des beautés de la nature et fait preuve d'un talent qui sait aussi bien se plier aux récits enjoués qu'aux profondes spéculations de la philosophie. Mais pour avoir un esprit plus sérieux et de meilleur goût que Juste Scaliger, M. Taine n'est pas toujours plus fidèle et l'on pourrait parfois lui reprocher d'avoir sacrifié la vérité au désir de plaire et d'amuser.

Nous croyons qu'on ne nous adressera pas un tel reproche ; nous serions heureux, si, inspirant à nos lecteurs le désir de connaître plus complètement l'ancienne capitale du Béarn, nous pouvions les engager à lire deux ouvrages dans lesquels nous avons largement puisé, et qui contiennent, sur le sujet que nous allons traiter, des détails fort intéressants et presque toujours inédits : nous voulons parler du *Panorama de Pau*, par M. Dugenne, et du *Château de Pau*, par M. Bascle de Lagrèze, parvenu aujourd'hui à sa quatrième édition.

Origine de Pau. — Ses armes, ses commencements. — L'origine de la ville de Pau se rattache à celle de son Château, et remonte à la fin du Xe siècle. On ne sait point quel en fut le fondateur.

La tradition rapporte qu'à cette époque les habitants de la vallée d'Ossau concédèrent au vicomte de Béarn un terrain situé à l'extrémité occidentale de la ville actuelle pour y bâtir un château, et que pour fixer les limites de la concession qu'ils prétendaient faire, ils plantèrent trois pieux *(pali)*. Ce serait à cette circonstance que le Château devrait son nom de *Pal* ou pieu (en patois *paü*). Cette traduction semble confirmée par la nature même des armoiries parlantes de la ville que Gaston XI accorda en 1482 aux jurats de Pau ; elles consistent en trois pieux, sur l'un desquels, celui du milieu, se trouve perché un paon faisant la roue ; les trois pieux sont joints par un traversier sous lequel sont deux vaches qui se regardent. Charles X permit, en 1828, d'ajouter à ces armoiries l'écaille d'une tortue en souvenir du berceau de Henri IV. Au-dessus de l'écusson on plaça la devise suivante : *Urbis palladium et gentis*.

Maison de Béarn. — A peine le Châ[illegible]
construit que quelques demeure[illegible]
auprès de ses murs. Cinq mais[illegible]

tour l'autorité souveraine en Béarn : 1° la maison de Béarn, sous laquelle Pau fut fondé, et qui dura jusqu'à la fin du XII[e] siècle ; 2° la maison de Moncade, qui finit en 1306 ; 3° la maison de Foix à laquelle s'unit la maison de Grailly : sous leur domination les vicomtes de Béarn devinrent rois de Navarre ; 4° la maison d'Albret, qui commence avec Jean d'Albret en 1516 ; 5° la maison de Bourbon dont le fondateur est Antoine de Bourbon, mari de Jeanne d'Albret et père de Henri VI. Nous ne parlerons ni des Centulle, ni des Gaston qui fondèrent cette petite souveraineté indépendante, et qui, résidant hors de Pau, se contentèrent de lui accorder successivement divers privilèges. Nous ne citerons que les princes les plus connus. Le premier dont le nom est resté célèbre est Gaston IV qui mourut en 1136. Fils de Centulle et de Gisla, dont l'église a fait une sainte, il prit une part glorieuse à la première Croisade, construisit les tours et les machines de guerre nécessaires au siége de Jérusalem, et monta le premier à l'assaut à la tête de ses braves compatriotes. Il s'illustra ensuite en Espagne dans de nombreux combats contre les infidèles, fonda la ville de Nay, bâtit des hôpitaux et fit beauconp de bien à son peuple.

Les enfants de Moncade. — Au milieu du XII[e] siècle, les Béarnais s'étaient révoltés contre leurs seigneurs qui n'avaient pas respecté leurs franchises. Un vieux *for* (1) raconte que *la Cour de Béarn se réunit alors à Pau* pour nommer un souverain. Après plusieurs essais malheureux, on entendit vanter un chevalier de Catalogne nommé Moncade, qui avait deux jumaux ; les gens de Béarn tinrent conseil et envoyèrent deux prud'hommes du pays, afin de demander l'un de ces deux frères pour seigneur. Arrivés sur les lieux, les députés allèrent visiter les enfants qu'ils trouvèrent endormis : l'un avait les mains fermées, l'autre les tenait ouvertes, et le choix leur étant laissé par le père, ils préférèrent celui qui avait les mains ouvertes ; c'était, pensaient-ils, un signe de libéralité. Gaston *à la main ouverte* fut un bon prince. Son frère et son successeur, Guilhaume Raymond *à la main fermée*, justifia aussi les pressentiments des prud'hommes béarnais. Il fut mauvais prince, et on dut le contraindre de créer à Pau la Cour Majour, qui conférait le droit de juger à douze barons représentant le pays.

(1) *For*, du latin *forum*. Les fors sont l'antique législation du Béarn. Comparer avec l'espagnol *fueros*.

Maison de Foix. — Une de ses petites filles, Marguerite, épousa le comte de Foix, et depuis cette époque les comtes de Foix ajoutèrent à leur titre celui de vicomtes de Béarn.

Pau ne comptait guère que 58 feux, quand Gaston-Phébus fut appelé à gouverner le pays. Son histoire appartient à celle du Château de Pau qu'il a embelli au point d'en passer pour le fondateur, et à l'histoire même de la France, dont il a été de son temps l'un des plus puissants seigneurs et le plus grand capitaine. Ce prince, le plus illustre du Béarn avant Henri IV, riche, puissant, magnifique, doué d'une rare beauté et des qualités les plus brillantes de l'esprit, aurait été un grand roi, même sur le plus beau trône du monde. Il est fâcheux qu'il ait terni sa gloire par deux crimes odieux : le meurtre de son frère et celui de son propre fils (1).

Gaston-Phébus a écrit sur la chasse un livre fort remarquable pour cette époque, mais comme il est tombé parfois dans l'emphase et le mauvais goût, son style a donné lieu peut-être aux célèbres dictons : *faire du Phébus, donner dans le Phébus.*

Pau, sous les rois de Navarre. — Le dernier Gaston, vicomte de Béarn, comte de Foix, comte de Bigorre et roi de Navarre, choisit pour résidence

(1) Lire Froissard.

royale le Château de Pau. C'est à lui qu'on doit l'église St-Martin (1). C'est lui aussi qui donna à Pau des armoiries, élargit son enceinte, exhaussa ses remparts, rendit son sénéchal sédentaire, établit des jurats et concéda des foires et des marchés.

Sous son règne, Louis XI alla visiter Notre-Dame de Sarrance, et vint jusqu'à Pau ; on n'a pas conservé le souvenir de l'hospitalité qu'il y reçut, on sait seulement qu'en entrant dans le Béarn, il dit à l'écuyer qui portait devant lui l'épée fleurdelysée : « Baissez l'épée, nous sortons du royaume. »

Nos vicomtes, rois de Navarre, auraient pu sans doute conserver cette riche province, s'ils avaient consenti à y fixer leur résidence ; mais l'amour du sol natal les retint en Béarn et bientôt ils ne furent plus que les rois honoraires de la Navarre espagnole.

François-Phébus cependant porta sans contestation la couronne de roi ; mais ce prince aimable et magnifique ne jouit pas longtemps du bonheur de rendre ses peuples heureux. Un jour, c'était en 1483, après son dîner, il prit une flûte, dont il savait, dit-on, tirer des sons mélodieux ; lorsqu'il l'eut approchée de ses lèvres, un froid mortel se répandit dans ses veines. En moins de deux heures ce roi de seize ans, arraché à la tendresse de sa

(1) Monument actuellement abandonné et destiné à la démolition.

mère, à l'affection de ses peuples, mourait en chrétien, en prononçant ces saintes paroles : « Mon royaume n'est pas de ce monde ; que votre cœur, ô ma mère, n'éprouve ni trouble, ni terreur, car je retourne vers mon père. »

On a accusé sans preuves le roi de Castille d'avoir empoisonné le roi François-Phébus ; mais l'histoire impartiale refuse de voir un crime dans un fait que la fragilité humaine suffit, hélas ! à expliquer.

Ce fut sous le règne de Jean d'Albret que Ferdinand-le-Catholique s'empara de la Navarre par ruse et par violence. Catherine avait plus d'énergie et de décision que son époux ; aussi, quand elle songeait à la belle couronne qu'on leur avait ravie, elle ne cessait de lui répéter : « Si nous fussions nés, vous Catherine, et moi don Juan, nous n'aurions jamais perdu la Navarre. »

Henri II qui leur succéda fut l'ami de François Ier et devint son beau-frère, après avoir été fait comme lui prisonnier à la bataille de Pavie (1). Marguerite de Valois accompagna son nouvel époux dans sa capitale. Elle était veuve, on le sait, du duc d'Alençon. « Les nouveaux mariés, dit un

(1) Lire, dans le *Château de Pau*, le récit de son évasion.

historien, délibérèrent de mettre le Béarn dans un autre état qu'il n'était. Ce pays, fertile et bon de sa nature, demeurant en assez mauvais état, inculte et stérile par la négligence des habitants, changea bientôt de face par leurs soins. Après s'être bientôt logés, ils donnèrent ordre à la vie et aux lois. » Henri encouragea le travail, édicta des peines sévères contre l'oisiveté, réforma les *fors* du moyen-âge, et réunit les anciennes lois dans un *for général et unique*, qui restera comme un témoignage de bon sens et de la sagesse de nos pères. Il établit à Pau une imprimerie bien avant qu'il en n'y eut dans d'autres villes plus importantes; il créa diverses institutions et réorganisa la plupart des services publics.

Marguerite de Valois. — Quoi qu'en dise Voltaire, Henri II a été un prince remarquable, et Charles-Quint, qui avait pu le connaître, disait que c'était le seul homme qu'il eût rencontré en France. Cependant, il faut bien l'avouer, c'est surtout à sa femme que le Béarn doit l'éclat dont il brilla sous son règne. Marguerite, la Marguerite des Marguerites, la perle des Valois, née d'une perle qu'avala sa mère, s'il faut en croire la tradition, avait un esprit rare. Ses lettres et ses ouvrages nous la montrent comme une princesse

pleine de cœur, de bon sens, de grâce et d'imagination. On conçoit en lisant ses œuvres qu'on l'ait surnommée le *quatrième des Grâces* et la *dixièmes des Muses*. On vit autour d'elle, dans sa petite cour, Clément Marot, Dolet, Desperriers et même Calvin. Anne de Boylen a été une de ses filles d'honneur; mais on ignore si elle accompagna jusqu'à Pau la reine de Navarre. Nous ne parlerons pas ici de son *Héptaméron*, imprimé en 1559, quoiqu'il mérite d'occuper une place dans notre littérature; nous rappellerons seulement que ses mœurs valaient mieux que ses contes, et qu'elle n'a jamais dépassé d'ailleurs dans ses ouvrages la liberté des contemporains.

Il est inutile de dire combien elle fut bonne. Elle aimait à se promener seule dans les rues, afin que tous pussent l'approcher. « *Nul*, disait elle, *ne doit s'en aller triste et marri de la personne d'un prince.* » Elle allait souvent visiter les pauvres, et elle fonda le premier hospice dont la ville ait été dotée.

Elle mourut en 1549, inconsolable, dit-on, de la perte de son frère bien-aimé. Ronsard a chanté cette princesse dans des stances gracieuses. (1)

(1) Voir, dans le *Château de Pau*, quelques anecdotes curieuses et inédites sur la reine de Navarre.

Jeanne d'Albret; Maison de Bourbon. — Jeanne d'Albret, fille d'Henri et de Marguerite, avait épousé, malgré sa répugnance et l'opposition des Etats de Béarn, le duc de Clèves, beau-frère du roi d'Angleterre; quand ce mariage eut été déclaré nul, elle épousa Antoine de Bourbon. De cette union naquit Henri IV. Jeanne d'Albret, d'abord catholique, embrassa le protestantisme, après la mort de son second époux, qui avait flotté pendant toute sa vie entre les deux religions. Toutefois Antoine, blessé au siége de Rouen, mourut assisté par un prêtre catholique, et l'on connaît la réponse qu'il fit à l'un de ses gentilshommes qui l'exhortait à se réconcilier avec Dieu : « Ah! Raphaël, je vois maintenant que je suis réellement perdu ; il y a vingt-deux ans que tu me sers, et c'est aujourd'hui seulement que tu me reproches les fautes de ma vie. (1)

(1) Antoine est l'auteur de la chanson que cite Alceste, dans le *Misanthrope*, de Molière :

Si le roi m'avait donné
Paris sa grande ville,
Et qu'il me fallut quitter
L'amour de ma mie,
Je dirais au roi Henri :
Reprenez votre Paris,
J'aime mieux ma mie,
O gué!
J'aime mieux ma mie.

Jeanne d'Albret abjura solennellement le catholicisme en 1563, et voulut l'abolir dans toute l'étendue de ses États. Dès lors les persécutions commencèrent, et la ville fut à son tour ensanglantée par les luttes qui déchiraient la France, Montgoméry a laissé des souvenirs de sa cruauté dans le Béarn. Nous ne raconterons qu'un de ses actes auquel certains Mémoires attribuent une influence qui nous semble singulièrement exagérée.

Des seigneurs, assiégés par lui dans le château d'Orthez, s'étaient rendus à condition qu'ils auraient la vie sauve. On les conduisit à Pau. Un soir, réunis dans une salle du Château, ils oubliaient dans un joyeux festin les ennuis de la captivité, lorsque tout à coup les portes s'ouvrent et livrent passage à des soldats armés envoyés par Montgoméry pour tuer ces hommes sans défense. Les bourreaux s'acquittèrent trop fidèlement de leur œuvre sanglante, et firent passer ces nobles seigneurs, comme dit un vieil historien, de la table au trépas. Le bruit de ce forfait excita dans toute la France une généreuse indignation. « Cette cruelle exécution, dit Favyn, eut lieu le 24 d'août, fête de Saint-Barthélemy. Ces nouvelles fâchèrent extrêmement le roi Charles qui dès-lors résolut en son esprit de faire une seconde Saint-Barthélemy

en expiation de la première. » Quoi qu'il en soit, deux ans après, jour pour jour, les protestants, par l'ordre de Charles, étaient massacrés dans les principales de la France.

Jeanne d'Albret mourut à Paris, où elle s'était rendue pour le mariage de son fils avec Marguerite de Valois. Le jour où elle tomba malade, elle avait touché des gants chez le Florentin René, que le peuple avait surnommé l'empoisonneur de la Reine. De quelque manière que les historiens apprécient les actes de cette princesse, ils s'accordent à louer sa générosité, sa sagesse, sa bonté et sa rare instruction. Elle protégea les lettres, comme sa mère, et les poètes chantèrent aussi sa mort. Qu'on nous permette de citer une des épitaphes composées en son honneur :

> S'ébahit-on pourquoi la royne de Navarre,
> En sagesse, en bonté, en piété si rare,
> Na languy que cinq jours à s'envoler au ciel?
> C'est le peu qu'elle avait en elle de mortel.

Henri IV. — Nous n'avons pas à raconter la vie d'Henri IV. Malgré tout l'intérêt qui s'attache à l'un des plus grands rois de France, nous ne devons le présenter à nos lecteurs que comme roi de Navarre. Il fut élevé comme un simple paysan, au milieu des paysans dont il partageait

les exercices et les jeux, et sa mère, tout en développant ses forces physiques, lui fit donner une sérieuse et forte éducation. Elle ne voulut pas qu'il fût *un âne couronné et un illustre ignorant*.

Henri, de près comme de loin, eut toujours une vive affection pour sa ville natale, et montra pour ses intérêts une constante préoccupation. C'est à lui qu'on doit la fondation de l'ancien Palais-de-Justice, dont il affecta la destination aux séances de la Cour souveraine et de la Cour des comptes, qui siégeaient auparavant au Château.

Les archives de Pau attestent ses nombreuses libéralités. Souvent il est dit dans ses mandements : *tant pour dons et aumônes ;* plus souvent encore le motif du don y est expliqué d'une manière touchante; ainsi il accorde cent écus à Marie de Montaut, de Pau, *pour nourrir ses enfants ;* il donne quarante écus à de pauvres laboureurs pour rebâtir leurs bordes et maisons brûlées.

Il n'est pas besoin de parler de sa bravoure, de sa gaîté, de son affabilité. Tant d'actes d'héroïsme, tant de vives réparties, tant de traits charmants ont fait de ce prince le roi le plus populaire; et Henri, après s'être fait admirer et chérir de ses contemporains, a le rare privilége d'être aimé

de nos jours comme s'il vivait encore pour faire notre bonheur. Les Béarnais sont fiers de leur Henri ; ils en ont le droit ; c'est une gloire immortelle pour Pau d'avoir vu naître un si grand roi dans ses murs. Qu'on ne s'y trompe pas toutefois, si Henri est le héros du Béarn, c'est moins parce qu'il a été roi de France et grand roi, que parce qu'il est resté Béarnais jusque sur le trône. C'est le type des enfants du pays : gai, vif, spirituel, plein de courage et d'entrain ; il met jusque dans ses défauts un charme qui les lui fait presque pardonner. Une grande dame, après avoir rendu visite à Henri IV, disait : « J'ai vu le Roi, mais je n'ai pas vu Sa Majesté. » Il ne voulut jamais que ses enfants l'appelassent autrement que *papa* ou *mon père,* et en parlant de la reine il disait toujours *ma femme.*

Le duc d'Anjou, frère de Charles IX, vint le voir à Nérac, et se plaignit à lui de n'avoir été salué par aucun des habitants. « Je ne conçois rien à cela, dit Henri ; mais, *ventre-saint-gris,* venez avec moi. « Dès qu'ils paraissent, la foule les presse ; la joie, l'affection se peignent sur tous les visages. Henri frappe sur l'épaule de l'un, demande à l'autre des nouvelles de sa femme et de ses enfants, adresse à tous de bonnes paroles, et rentre au château au milieu des acclamations de

la foule. « Eh bien! dit-il, au duc d'Anjou, que pensez-vous de mes braves bourgeois?—Je pense... que c'est vous qui faites les avances à vos sujets. — Oh! par ma foi, mon frère, entre Gascons nous ne tirons jamais à la courte-paille. Personne ne calcule avec moi, et je ne calcule avec personne; nous vivons à la bonne franquette, et l'amitié se mêle à toutes nos actions. »

Louis XIII à Pau. — Jeanne d'Albret, en proscrivant le culte romain, avait fait saisir, en 1569, tous les biens du clergé. Henri IV avait promis de remettre les choses dans leur premier état, mais il n'en avait rien fait. Louis XIII, jaloux de rétablir le culte catholique, avait ordonné la main-levée sur les biens ecclésiastiques par plusieurs édits, que le Conseil souverain avait refusé d'enregistrer. Il y avait alors un grand nombre de calvinistes parmi les magistrats. Louis XIII n'espéra triompher de l'opiniâtre résistance des Béarnais qu'en allant lui-même à Pau. En 1620, se trouvant à Bordeaux, il résolut de se rendre dans la ville rebelle. Rien ne put l'arrêter, ni les fatigues d'un long voyage à travers les landes affreuses qui semblaient défendre l'entrée du pays, ni les bandes des partisans qui, dit-on, tenaient la campagne. Le

Conseil souverain effrayé s'empressa d'envoyer à sa rencontre des députés pour lui annoncer que ses édits avaient été enregistrés et le prier de suspendre un voyage devenu sans objet. Pour toute réponse, le roi leur dit qu'il serait à Pau dans deux jours.

Il tint parole. Le 13 octobre, il quittait Grenade-sur-Adour où les députés étaient venus le trouver, et, le 14, il arrivait à Arzacq. « S'il y a une église à Pau, répondit-il aux notables envoyés pour régler le cérémonial de son entrée, j'y entrerai comme souverain; s'il n'y en a pas, je ne veux point d'honneur; il serait mal séant d'en recevoir dans un lieu où il n'y aurait ni église, ni autel pour y rendre grâces à Dieu, protecteur des rois. » Le lendemain, le roi fit son entrée dans la ville; il y fut accueilli assez froidement. On avait même fait disparaître les vivres pour l'obliger à s'en aller au plus tôt. Il chercha à gagner le cœur des habitants : il loua fort leur pays, et il trouva excellente la *garbure* qu'aimait tant son illustre père.

Les Etats, assemblés dans la grande salle du Château, prêtèrent serment de fidélité au roi, qui, de son côté, jura de maintenir les *fors*. Trois jours après, l'église St-Martin, qui depuis 57 ans servait de chapelle aux calvinistes, fut solennellement rendue au culte catholique. Une procession que

suivit le roi, et la plus magnifique qu'on ait jamais vue dans nos murs, alla chercher le Saint-Sacrement dans une chapelle catholique, cachée à l'extrémité de la ville, et vint avec pompe le réintégrer dans l'antique sanctuaire de St-Martin.

Le même jour, Louis XIII publia un édit qui consommait la réunion du Béarn et de la Navarre à la France, et mécontenta également les catholiques et les protestants, jaloux de l'ancienne indépendance du pays. Il ordonna la fondation d'un collége, dont il confia la direction aux Jésuites, et fonda un Parlement, auquel il donna les mêmes prérogatives qu'aux autres cours du royaume.

Le voyage de Louis XIII, un des évènements les plus importants de l'histoire de notre province, inaugure dans l'histoire de France une époque féconde en grands changements. En rétablissant le culte catholique dans le Béarn, en faisant restituer au clergé ses biens, et en réunissant le pays à la couronne, Louis XIII montrait quelle politique il était résolu de suivre. Il craignait que les seigneurs protestants, si nombreux, si puissants, si fiers surtout dans le Midi, ne songeassent à former un Etat indépendant en France. Son voyage en Béarn fut donc une première victoire remportée sur la féodalité, à laquelle Richelieu

devait porter des coups si terribles, et prépara la ruine du parti calviniste que consomma le petit-fils d'Henri IV par la révocation de l'Edit de Nantes.

Quoiqu'il en soit, l'édit de réunion ruina la nationalité béarnaise, qui avait duré six siècles. Le Béarn, à partir de cette époque, commença à perdre la physionomie qui le distinguait ; il n'était plus qu'une province comme toutes les autres ; cependant Henri IV avait dit (le Gascon !) qu'il avait donné la France au Béarn, et non le Béarn à la France.

Pau sous la Terreur. — Il faut passer de Louis XIII à la Révolution pour trouver quelques faits intéressants dans l'histoire de la ville. Le Béarn, dans les terribles années qui suivirent 89, se montra ce qu'il avait toujours été, calme et modéré ; jamais les passions politiques ne l'ont violemment agité, et s'il s'est commis des atrocités dans quelques-unes de ses villes, elles les ont subies et ne les ont pas provoquées. On sait que le département des Basses-Pyrénées partage avec celui des Basses-Alpes la gloire d'avoir envoyé à la Convention des députés qui votèrent à l'unanimité contre la mort du roi… Peut-être nos Béarnais se souvenaient-ils que l'infortuné Louis XVI

était le descendant de leur cher Henri. A Pau, Monestier (du Puy-de-Drôme), prêtre défroqué, ancien curé de Clermont, acquit une sanglante célébrité. Envoyé en 1793 pour organiser révolutionnairement les Basses-Pyrénées, il y établit un *Comité de surveillance* ou de *Salut public*, composé de douze membres *d'un civisme bien éprouvé.*

A partir de ce moment, on n'entendit plus parler à Pau que de dénonciations et d'arrestations : les petits comme les grands, les artisans comme les prêtres et les nobles, furent persécutés par les Douze ; il suffisait pour être arrêté d'être « suspect de peu d'attachement pour la République. » (1)

Le Comité de surveillance, vivement pressé par Monestier, ne s'arrêta pas là : on lui demandait du sang, il en donna. La guillotine, installée devant la Préfecture, vit tomber dix têtes, du 3 avril au 11 mai 1794. La première victime fut M[me] la vicomtesse de Nays-Lucarré, dont la mort produisit à Pau une profonde impression de tristesse et de terreur. Un pauvre huissier, père de sept enfants, fut également exécuté « pour avoir mal parlé de la République ; » mais ce qu'il y a de plus affreux, c'est que Monestier força, le soir même, l'aîné des

(1) *Panorama de Pau*, de M. Dugenne.

enfants de cet infortuné, qui n'avait alors que douze ans, à venir à la tribune remercier publiquement les bourreaux qui le faisaient orphelin.

Le nombre des victimes de Monestier et de ses complices fut de dix-neuf (1). Si l'on n'en compta pas un plus grand nombre à Pau, il faut en faire honneur, répétons-le, à la douceur des mœurs des habitants du pays. Ils auraient pu protester avec plus d'énergie contre ces odieuses exécutions et ne pas attendre pour accuser Monestier qu'il fut déjà décrété d'accusation à la Convention nationale ; mais du moins ils opposèrent à toutes les horreurs dans lesquelles on voulait les entraîner, une force d'inertie qui paralysa l'effrayante activité des massacreurs. Le comité de Salut Public de Paris se montra mécontent de la tiédeur des Béarnais, et il se préparait à leur envoyer un de ses plus farouches délégués quand Robespierre mourut.

Pau eut ses clubs, comme toutes les autres villes de la République. Monestier y institua même un club de femmes appelé la *Société des Amies de la Constitution*. Mais en 1793, comme plus tard en 1848, ces réunions n'eurent rien de bien effrayant, et plus d'une fois elles furent

(1) Consulter le ***Panorama de Pau***,

égayées par de bons mots ou par les prétentions ridicules de quelques orateurs.

Dans l'un des clubs de Pau, dit M. Dugenne, *un citoyen* ayant été mis à la porte par le président, parce qu'il occasionnait du désordre, était rentré dans la salle. Le président l'aperçut : « Pourquoi, lui dit-il, as-tu transgressé mes ordres ? — Tu m'avais ordonné de sortir, répondit le récalcitrant, mais tu ne m'avais pas défendu de rentrer. » Un autre terminait une motion fougueuse par ces paroles : « Soyons Français, comme Brutus. — Mais, lui cria un des auditeurs, Brutus était Romain ? — Peu m'importe, continua l'orateur, *les opinions sont libres.* »

En 1851, lors du coup d'Etat du 2 décembre, un orateur, s'adressant à la foule, disait que le temps de la justice était venu, et qu'ils allaient enfin se partager les honneurs et prendre pour eux les meilleures places. « Moi, s'écria un plaisant, je demande la place Gramont. » Vous jugez si l'on rit.

En 1790, quand on divisa la France en 83 départements, Navarrenx fut choisi comme chef-lieu des Basses-Pyrénées ; mais la même année Pau reconquit cet honneur qui lui revenait de droit. En 1795, un décret de la Convention transporta

encore le chef-lieu à Oloron, qui ne jouit de cette faveur que cinq mois environ.

Napoléon Ier à Pau (1808). — Le duc de Montpensier (1843). — En 1802, le Préfet M. de Castellane, père de M. de Castellane, qui est mort maréchal de France et commandant la division militaire de Lyon, réorganisa les divers services publics et rétablit le culte. Ce fut sous son administration que l'Empereur Napoléon Ier, accompagné de l'Impératrice Joséphine, vint visiter notre ville (22 juillet 1808). D'un coup d'œil, Napoléon aperçut tout ce que réclamait l'état du pays. Il signa plusieurs décrets : pour l'endiguement du Gave, l'achèvement d'une église, l'agrandissement de la place Royale, etc. Il ordonna que les prisons placées précédemment dans la tour du Château seraient transférées à l'hôtel Gassion. Il voulut aussi qu'on ouvrît des voies de communication avec l'Espagne ; la route qui, de Somport, doit conduire en Catalogne et dont on a dernièrement inauguré les travaux, avait été ordonnée par Napoléon Ier.

Louis-Philippe avait fait restaurer le Château de son ancêtre Henri IV ; son fils, le duc de Montpensier, vint à Pau pour inaugurer cette demeure royale, qui, après avoir servi de prison et de ca-

serne, semblait renaître de ses ruines, aussi riche, aussi splendide que dans ses plus beaux jours. Les Béarnais se souviennent encore des fêtes magnifiques qui furent célébrées à cette occasion : le Château, le Parc furent illuminés, et ceux qui ont assisté à ce spectacle prétendent n'en avoir jamais vu de plus beau.

Hommes célèbres dont le souvenir se rattache à Pau. — Nous ne citerons pas tous les grands noms dont le souvenir se rattache à Pau. Nous ne pouvons parler d'Antonio Perez, qui vint au Château demander un asile à Catherine de Navarre, ni d'Abd-el-Kader, qui, moins heureux, y trouva une prison. Outre Henri IV, Pau s'énorgueillit d'avoir vu naître deux héros illustres, le maréchal Gassion, qui tint un rang honorable à côté des Condé et des Turenne, et Bernadotte, qui devint roi et fondateur de dynastie. Le maréchal Bosquet, l'une des gloires du second empire, a été élevé à Pau ; il voulut y finir sa brillante mais trop courte carrière. Permettez-nous de vous citer parmi les noms chers au Béarn, les Gramont, les Gontaut, les Renaud d'Eliçagaray, les Harispe, les Marca, les Despourrins, les Abbadie, les Bordeu, les Garat, les Jacques Laffitte ; mais comme il nous serait impossible de raconter les

grandes actions, ou les belles œuvres de ces hommes distingués, nous engageons nos lecteurs à lire les chapitres consacrés aux Béarnais célèbres, aux visiteurs et aux prisonniers du Château, dans l'ouvrage de M. Lagrèze. On lira aussi avec intérêt la notice que M. Lespy, professeur au Lycée, a écrite sur les *Illustrations du Béarn.*

Monuments. — Une étude sur les monuments de la ville devrait naturellement faire partie de cette notice, mais nous aimons mieux avouer notre incompétence que de nous en prendre à l'insuffisance du sujet. Il est certain qu'il y a à Pau, sans parler du Château, des édifices et des places qui méritent d'attirer l'attention. Y a-t-il beaucoup de places plus vastes que la Haute-Plante, plus charmantes et plus agréables que la place Royale, d'un aspect plus monumental que la place Gramont ? Existe-t-il dans beaucoup de villes un Lycée plus beau, une Caserne aussi grande, un Parc plus magnifique ? Pau n'avait pas un seul édifice catholique digne d'une ville de son importance. Depuis quelques années, on a terminé l'église St-Louis-de-Gonzague ; St-Jeacques vient d'être finie, et St-Martin est en cours de

construction (1), trois grandes et belles églises. Un temple protestant a été élevé en 1837, rue Serviez ; un nouveau temple pour le service écossais vient d'être construit près de la rue Montpensier ; une chapelle pour les Puseystes, une secte récente du protestantisme, qui a eu pour auteur le docteur Pusey, a été érigée dans la rue Calas. On a aussi construit une chapelle grecque où est célébré, pendant l'hiver, le service religieux pour les Russes qui fréquentent notre ville. Le nouveau Palais répond aux besoins et à la dignité de la Justice. Nous avons maintenant un vaste et beau Théâtre, et une très-belle salle de concert. Le boulevard qui doit relier la place Royale au Château et au Parc, est déjà ouvert en attendant qu'on lui donne la largeur qu'il doit avoir plus tard (2). De nombreux embellissements sont à l'étude, et Pau, une des villes les plus agréables de la France, la seule qui présente sur le continent une vue qui puisse lutter avec les merveilles de Naples (3),

(1) Cet édifice a été livré au culte au commencemnt de 1872.

(2) Ce boulevard est terminé et livré depuis 1871 à la circulation.

(3) Voici la plus belle vue de terre, s'écrie M. de Lamartine, dans sa visite à Pau, comme Naples est la plus belle vue de mer.

Pau pourra compter au nombre des villes les plus belles et les mieux bâties.

Mœurs. — Si l'on a lu cette notice avec une indulgente attention, on a dû se faire déjà une idée du caractère des habitants. « La modération, comme le disait naguère un honorable magistrat de la Cour, la modération est la santé du pays. » Le Béarnais fuit les excès, et s'il est rare, comme partout ailleurs, d'y rencontrer des traits d'héroïsme, il est plus rare encore d'y voir commettre de ces actions dont rougit la nature humaine. On n'entend presque jamais parler d'assassinat commis par des habitants du pays ; les vols n'y sont pas considérables, ni les rixes sanglantes. La population est soumise aux lois et respectueuse envers l'autorité. La religion exerce une grande influence sur les esprits et sur les cœurs, et il est peu de provinces où les sentiments pieux soient plus en honneur.

Les Béarnais sont fiers de leur pays ; on dirait qu'ils se souviennent toujours d'avoir formé un état indépendant ; ils sont Béarnais avant d'être Français, et cependant ils honorent la France partout où ils la représentent : à l'armée, dans l'église, dans la magistrature. Un étranger, fut-ce

un Gascon, surtout s'il est Gascon, reste toujours un étranger pour eux.

Si le Français est né malin, comme l'affirme Boileau, le Béarnais, quoi qu'il en dise, est Francais et bon Français; il est railleur, frondeur, prompt à saisir les défauts et les ridicules. Il n'oublie pas la différence des rangs, il l'observe quand il parle à une autorité, et cependant l'on sent qu'au fond il sait gré à son supérieur de le traiter en égal, et qu'il est toujours prêt à se venger par un mot plaisant de celui qui voudrait l'humilier. Mais naturellement bon, il ne cherche pas à nuire; les traits qu'il lance peuvent effleurer, ils ne blessent jamais. Nous ne résistons pas au plaisir de vous citer une petite anecdote que M. Picot, un vrai Béarnais, a mise autrefois en vers. Cette petite pièce est charmante en patois; M. Lespy, interprète habile d'un langage dont il a le premier fixé les lois, l'a traduite dans sa *Crammaire béarnaise*, ainsi qu'une foule d'autres pièces gracieuses ou spirituelles, parmi lesquelles nous remarquons la *Margalidet*, de M. Hatoulet, ancien bibliothécaire de la ville.

Voici notre anecdote : Aux États du Béarn, un seigneur de fraîche date était assis à côté d'un gros pasteur, député par Ossau. — Monsieur le député, lui dit-il pour se moquer de lui, montrez-

nous donc comment vous sifflez, le soir, pour appeler vos brebis paissant dans la montagne? L'Ossalois, après s'être fait un peu tirer l'oreille, se mit doucement à siffler. — Mais vous sifflez plus fort? — Oui, quand le troupeau se trouve par hasard éloigné ; mais nous sifflons tout doucement, quand les bêtes, Monsieur, se trouvent près de nous.

Le Béarnais patient et malin ne souffre cependant pas une injure et une provocation. Il entend la plaisanterie, car il est de force à riposter, mais quand son amour-propre est blessé, il cherche à tirer vengeance de l'outrage qu'on lui a fait, sans songer au danger qu'il peut courir.

La ville a été jadis le siége d'un grand mouvement intellectuel, quand il y existait un Parlement, une Université et une Académie. Cependant, il faut l'avouer, la science sérieuse et forte ne trouve ici que de rares appréciateurs. Fiers des avantages que la nature leur donne, les Béarnais se contentent d'avoir une imagination vive et un esprit pénétrant : l'étude et la méditation ne conviennent guère à leur intelligence trop prompte pour être patiente, et ils sont trop légers pour être en général capables d'efforts soutenus. « Ils effleurent tout et ne suivent rien, disait un administrateur qui les connaissait bien. Il est aussi

commun de trouver parmi eux des hommes spirituels, que rare d'y trouver des hommes instruits. »

Nous ne pouvons énumérer tous les défauts ou toutes les qualités des Béarnais ; il nous suffira pour terminer ce chapitre de rappeler leur gracieuse aménité de caractère. Des voisins jaloux altérant un proverbe (*féaux et courtés*) qui les représente comme des modèles de fidélité et de courtoisie, lui font dire *faüs et courtés*. Les Béarnais en répliquant à leurs adversaires : *Bigordan pire que caa* (*Bigordan pire que chien*) n'ont pas précisément fait preuve de courtoisie ; en tous cas, ils n'ont pas pris le meilleur moyen pour obliger les Bigordans à convenir de leur sincérité.

Pau à diverses époques. — Pau, en 1383, comptait, comme nous l'avons vu, 58 feux ; en 1693, il y avait 18 rues et 566 maisons : cette ville continuant à se peupler et à s'agrandir, en 1800, avait 9,000 habitants ; en 1830, 12,000 ; en 1846, 16,000 ; en 1861, un peu plus de 21,000, et en 1866, plus de 25,000.

Dans un article spirituellement écrit par un des avocats distingués de notre ville, nous trouvons un rapprochement piquant entre Pau en 1820 et Pau en 1840.

« En 1820, dit-il, les appartements étaient encombrés de meubles lourds et disgracieux, les tapisseries et les plafonds paraissaient enfumés, la cuisine servait de salon et de salle à manger; on y déjeunait, on y dînait, on y passait les longues soirées.

» Rappelez-vous aussi la mise des femmes: trois ou quatre avaient seules le privilége de porter des chapeaux, et quels chapeaux! de quelles couleurs, et de quelles formes choquantes!

» Dans toute la ville, il y avait, je crois, deux ou trois voitures, mais on n'en faisait usage que dans les grandes occasions. Je me souviens encore de celle de M. F...., premier président. Je vois encore cet énorme carrosse, mal suspendu, se blançant lourdement sur des fers qui criaient. Deux coursiers amaigris par l'âge le traînaient pas à lents; l'un d'eux, si je ne me trompe, était même boîteux. Un vieux cocher, poudré jusqu'aux sourcils, tenait majestueusement les rênes, et le président, étendu sur les coussins, promenait un regard fier sur les modestes piétons. Cependant, tout cela ne nous semblait pas ridicule, nous le trouvions même assez beau; une ces voiture ne passait pas sans qu'on mît la tête à la fenêtre. (1)

(1) M. Dugenne dit qu'à la même époque on ne trouvait pas une seule voiture de louage. Une dame anglaise ayant prié le

» Nous n'avions d'autres spectacles que les ombres chinoises, les marionnettes, les acrobates et les combats d'ours et de chiens.

» Enfin, tout chez nous était patriarcal même les parapluies, qui étaient de véritable tentes, sous lesquels les mères de famille abritaient leurs enfants comme la poule couvre ses poussins.

» On exhausse les anciennes maisons et on en bâtit de fort élégantes. Autrefois, les deux parties les plus importantes d'une maison étaient l'escalier et la cuisine; on faisait un large escalier presque toujours au détriment de l'intérieur et une cuisine spacieuse avec un foyer autour duquel pouvait s'assoir une nombreuse compagnie. Maintenant, au contraire, l'escalier et la cuisine sont regardés comme des parties secondaires, et on n'en est que plus embarrassé pour les placer; on ne sait qu'imaginer pour les restreindre. Enfin, on les regarde tellement comme des parties accessoires qu'il est arrivé à certains constructeurs de bâtir des maisons entières et de ne s'apercevoir, qu'après avoir disposé les murs, qu'ils avaient oublié l'escalier pour y monter, et la cuisine pour y vivre. »

propriétaire de la maison qu'elle habitait de lui procurer un véhicule pour aller à une soirée de la préfecture, vit s'arrêter devant sa porte, à l'heure indiquée, une énorme diligence attelée de cinq chevaux.

Après avoir indiqué toutes les innovations accomplies en 1840, M. Barthe désirait pour Pau des embellissements et des améliorations qui étaient réalisées avant 1860. Nous avons des voitures de place, le gaz, un vaste Palais-de-Justice, un beau Théâtre, un Jockey-Club et des courses. Que pouvons-nous demander encore? des chemins de fer, nous en possédons; des boulevards? ils sont faits ou en cours de construction; des promenades? il y en a d'admirables et on va les augmenter, les orner, les embellir; des églises? nous en avons aussi; des eaux? les sources des Néez arrivent en ville depuis le commencement de 1866... Et quand nous posséderons toutes ces merveilles, sera-ce fini? Non, certainement, il faut toujours désirer quelque chose; car comme l'a dit un ancien qui mériterait bien d'être un moderne :

L'homme n'est jamais content.

J.-B. MÜLLER

CHATEAU DE PAU



Nous diviserons cette notice en deux parties; dans la première, nous décrirons le Château tel qu'il est actuellement, et nous passerons en revue les principaux appartements et les curiosités que vont voir les étrangers dès leur arrivée à Pau. Dans la seconde partie, nous esquisserons rapidement l'histoire du Château, les principaux événements dont il a été le théâtre, les hôtes illustres qu'il a reçus, ou les hommes remarquables qui l'ont visité, et nous renverrons nos lecteurs, curieux de détails intéressants, au livre de M. Bascle de Lagrèze, que nous avons eu si souvent l'occasion de citer, et auquel les organes les plus accrédités de la presse parisienne se sont plu à payer un juste tribut d'éloges.

I

Promenades autour du Château. — Le Château de Pau situé à la naissance de plusieurs vallées occupe une position exceptionnelle; au moyen âge, c'était une place forte d'une assiette solide ; de nos jours, c'est un monument des plus pittoresques d'où la vue jouit d'un spectacle magnifique.

Il occupe une superficie d'environ 15,000 mètres carrés, et ses constructions formant un pentagone irrégulier, présentent réunis divers ordres d'architecture ; comme le roman à côté du gothique du XVe et du XVIe siècles, le style renaissance y domine dans les ornements. Il est entouré d'une esplanade au bas de laquelle coule au midi un bras de l'Ousse, et au nord le Hédas, qui était autrefois un ruisseau assez considérable pour fournir au Château une défense naturelle.

Il est composé actuellement du donjon bâti en briques, de quatre tours et de divers corps de bâtiments.

La tour *Montaüset* est située à droite, dans la cour d'honneur, en face de l'ancienne porte d'entrée qui s'ouvre sur l'esplanade à l'ouest du donjon. Le nom de Montaüset qui signifie *monte oiseau*, lui a été donné, dit-on, parce que pour y monter on aurait dû, faute d'escalier, faire comme les oiseaux.

Des échelles placées dans l'intérieur servaient à faire communiquer les différents étages: au moyen-âge, la garnison trouvait dans cette disposition une garantie de plus contre les ennemis. Il y avait des oubliettes dans cette tour.

La tour de *Billère*, située au nord à la suite de la tour Montaüset, doit son nom au village de Billère vers lequel elle est tournée, et où Henri IV fut nourri.

La tour qui vient ensuite a été bâtie sous le règne de Louis-Philippe, et fait pendant à la tour *Mazères*, qui emprunte son nom à un village, situé près de Gelos et dont le Château a toujours été cher aux souverains du Béarn.

Le donjon, qu'on appelle aussi la tour de Gaston Phébus, et que du temps de ce prince on appelait la tour des tuiles, est beaucoup plus haut et beaucoup plus fort que les autres tours. Il a une élévation d'environ 34 mètres; l'ancien escalier a été remplacé par un escalier plus commode et plus agréable, et l'on a disposé à chaque étage de petits appartements. Du sommet du donjon, on domine la ville, la vallée du Gave, les coteaux, et l'on a une admirable vue des montagnes.

Toutes ces tours sont garnies de machicoulis, par lesquels on faisait pleuvoir sur les assiégeants de l'eau bouillante, des pierres et des projectiles de toute espèce.

Les courtines qui reliaient auparavant les tours n'existent plus, elles ont été remplacées par des constructions devenues nécessaires aux princes qui avaient fixé leur résidence au Château. Entre l'ancienne porte d'entrée et la tour Mazères, Henri II éleva sur les anciennes courtines les appartements royaux qu'il habita. Du côté de la ville, on vient d'abattre ce qu'on appelait la *Chancellerie*, affreux bâtiment, dont l'aspect déshonorait le Château des rois de Navarre. On l'a remplacé par une aile d'une architecture semblable à celle du bâtiment du nord : on doit élargir le pont actuel sur lequel donnent les trois portes qu'on vient de construire.

On a commencé de refaire la façade du midi. N'est-il pas à regretter que le cachet d'antiquité qui la faisait remarquer disparaisse?

La cour d'honneur qui se trouve au milieu de toutes ces constructions mérite une attention particulière. Les ornements qui la décorent sont dus en grande partie à Marguerite de Valois, qui fit venir des artistes italiens pour restaurer le Château; les médaillons et les décorations du bâtiment situé au fond de la cour, sont du plus beau style de la renaissance.

Suivons maintenant l'esplanade qui règne autour de l'édifice, en sortant par la porte d'entrée qui

se trouve, comme nous l'avons dit, en face de la tour Montaüset, entre la tour de Gaston-Phébus et la partie du palais construite par Henri II. C'était autrefois la seule porte du Château; on n'y parvenait qu'après avoir traversé un passage étroit et six portes bien défendues. En descendant, nous trouvons au-dessous du donjon la chapelle actuelle. On ne sait pas exactement où se trouvait la chapelle des rois de Navarre. La fenêtre placée du côté de la ville était autrefois une porte, bâtie au temps de Henri IV, pour faciliter les communications avec la ville; elle était précédée d'un pont-levis. Au-dessous, entre le donjon et les murailles qui entourent le Château, se trouvaient les fossés et la basse-cour. Le pont qui joint la place St-Martin au Château a été construit sous Louis XIII. En suivant la promenade septentrionale, qui longe le Hédas, on arrive à la *porte Corisandre* qui conduit à la rue d'Espalungue. Cette porte était protégée par un pont-levis jeté sur le Hédas. Plus loin, au-dessous du talus qui soutient la tour Louis-Philippe et la tour Mazères, on a construit un hémicycle; sur les piles qui le terminent se trouvent deux vases de porphyre envoyés par le roi Bernadotte au palais de sa ville natale. Sur la corniche du milieu, on a placé la statue de

Gaston Phébus, commandée par l'Empereur Napoléon III à M. le baron de Triquety.

Il est question d'établir le long du talus un magnifique escalier à double rampe, et qui, aboutissant à l'arcade située entre les deux tours occidentales, conduirait à la cour d'honneur.

Au-dessous de l'hémicycle se trouve un pont à deux arches, destiné à joindre le Palais à la Basse-Plante. Il a été bâti en 1838. En le contruisant, on a découvert un souterrain immense, qui, d'après la tradition, s'étant jusqu'à Lescar, sur une longueur de 7 kilomètres.

Suivons toujours l'esplanade. Nous rencontrons le long du mur méridional un vieil édifice à demi-ruiné : c'est l'ancienne tour de la Monnaie. Placée en face du vieux pont, dont on voit encore les culées s'élevant au milieu du Gave, elle servait à le défendre, et donnait entrée dans la place. Henri II y transporta en 1524 les ateliers monétaires établis auparavant à Morlàas. Ce fut seulement sous la république que la Monnaie de Pau fut supprimée. (1)

Au bas du Château, au pied de la tour de la Monnaie, se trouve une place nommée la Basse-

(1) Voir l'*Essai sur l'histoire numismatique du Béarn*, par M. de Lagrèze.

Ville, et qu'on appelait autrefois le *Camp Batailhé*. C'était là que se livraient les combats judiciaires si célèbres au moyen-âge. Le jugement de Dieu resta autorisé par la législation du Béarn jusqu'à l'abolition du droit coutumier en France.

Nous avons pu voir le Camp Batailhé sans quitter l'esplanade. Plus loin, nous rencontrons une citerne à l'eau verte et stagnante ; elle est alimentée par une source. Outre cette citerne, il y avait dans le Château un puits destiné également à l'approvisionnement de l'eau nécessaire. Ce puits situé dans la cour d'honneur a été, il y a quelques années, fermé extérieurement.

Notre promenade autour du Château est terminée ; nous devrions aussi vous en faire connaître les anciennes dépendances : le Parc, la Basse-Plante et la Haute-Plante, jusqu'à Billère ; car telle était l'étendue des anciens jardins des rois de Navarre, *les plus beaux*, a-t-on dit, *qui fussent en Europe*. Mais nous devons laisser à d'autres le plaisir de vous guider dans cette charmante excursion.

Visite à travers les appartements du Château. — Si vous n'êtes pas fatigués de votre petit voyage en plein air, nous allons en entreprendre un plus long à travers les appartements du Château : nous vous conduirons seulement jusqu'à la

porte, et là, nous céderons à un des gardiens le rôle de cicérone, nous réservant le soin de compléter ou de rectifier ses explications, lorsqu'elles ne nous paraîtront pas suffisantes ou conformes à l'exacte vérité.

Rez-de-chaussée. — On vous introduit par une petite porte située au fond de la cour d'honneur dans la *Salle des Gardes*, dont vous remarquez en passant la voûte à nervure et l'immense cheminée, qui autrefois était encore beaucoup plus large. Dans la *Salle à manger des Princes*, regardez les statues en carton-pierre d'Henri IV et de Sully.

Nous voici dans la *Grande Salle à manger :* elle a 26 mètres de long et 11 de large. Les riches tapisseries qui en décorent les murailles ont été faites par ordre de François Ier pour son Château de Madrid au Bois de Boulogne ; elles représentent les mois de juin, de septembre, de novembre, de décembre et plusieurs scènes de chasse. Remarquez l'épaisseur des murailles ; l'ancien chemin de ronde passe au milieu. C'est dans cette salle, où la Révolution plaça des écuries, que s'assemblaient jadis les Etats de Béarn. A l'extrémité, voyez la statue d'Henri IV ; elle est de grandeur naturelle et d'une ressemblance parfaite. Elle est due au ciseau de Francheville, sculpteur de Louis XIII.

Grand-Escalier. — Nous entrons dans le grand escalier; on n'en trouve pas de plus beau dans les autres palais de la renaissance. Les arcs de voûte changent à chaque palier; on remarque dans les frises les lettres H. R. et M. R., qui désignent Henri Roi et Marguerite Reine. C'est en effet à Henri II, roi de Navarre, et à Marguerite de Valois, sa femme, que l'on doit, comme nous l'avons dit, la construction de l'aile méridionale du Château. Les sculptures de cet escalier sont toutes anciennes; elles ont été admirablement restaurées par M. Piquenot.

Premier étage. — Hâtons-nous, le gardien nous presse et nous introduit à droite dans le *Petit Salon*, qu'on appelle aussi l'*Antichambre des Officiers de service*. Il nous fait remarquer un vitrail du XVIIe siècle, représentant Henri IV, d'après la statue équestre de ce roi, placée sur la porte principale de l'Hôtel-de-Ville, et cinq tapisseries des Gobelins qui ont pour sujets Henri IV chez Michaud, Henri IV soutenant Sully blessé, Henri surprenant Bellegarde chez Gabrielle, les Adieux d'Henri et de Gabrielle et Henri IV devant Paris.

Prenez garde et montez un petit pas

La pièce dans laquelle nous entrons porte nom de *Salon des Officiers de service;* on l'appelle

aussi *Salon Bernadotte*. Il se trouve dans la tour de Gaston Phébus. La cheminée de porphyre et la table en mosaïque de marbre qui la décorent, ainsi que les deux vases que nous avons remarqués dans l'hémicycle, ónt été donnés par le roi de Suède au Château de Pau.

La chapelle, bâtie en 1840, et dans laquelle un aumônier a célébré la messe de 1843 à 1848, contient deux objets curieux : 1° un vitrail placé au-dessus de l'autel et peint à Sèvres d'après Zurbaran ; il représente l'adoration des Mages ; la fenêtre dans laquelle il est encadré servait autrefois de porte et avait été construite par Henri IV (1) ; 2° une pierre sur laquelle sont sculptées les armes de Foix et de Béarn avec cette légende *Febus me fe* (Fébus m'a fait). Cette pierre était autrefois placée au-dessus de la porte du Château ; elle remonte à Gaston Phébus, qui, dit-on, avait fait aussi graver sur son château cette fière devise : *Tocquoy si gaüzes* (touche si tu l'oses).

En revenant sur ses pas, on entre dans les grands appartements situés à gauche de l'escalier.

(1) A cette porte était adapté un pont-levis, s'abbatant sur un éperon voûté, construit du côté de la place Saint-Martin et démoli il y a peu d'années ; on voyait naguère encore sur la façade de la chapelle la trace des vides laissés le long des pilastres pour donner passage aux chaînes qui servaient à abattre et à relever le pont-levis.

Le *Salon d'Attente* ou *Salle des Gardes* est orné de deux vastes tentures de Flandre, et de quatre petites tapisseries des Gobelins ; les meubles qu'elle contient sont modernes, à l'exception de la table du milieu, formé de deux anciennes consoles.

La grande pièce qui suit était le *Salon de Réception* des rois de Navarre. Les tapisseries de Flandre, du temps de François Ier, représentent : 1° le jardinage et la pêche ; 2° la chasse au faucon ; 3° la tonte des moutons ; 4° le tir à l'arc. La cheminée ancienne a été restaurée en grande partie en 1838 ; la pendule est du temps de Louis XIV. La statue en bronze d'Henri IV enfant a été faite sur le modèle de la statue de Bozio. On remarque aussi, dans cette magnifique salle, un grand vase de Sèvres placé sur la table du milieu, et trois autres vases sortis de la même manufacture sur lesquels nous voyons : 1° un beau portrait d'Henri IV en pied ; 2° la translation de la statue d'Henri IV sur le Pont-Neuf ; et 3° l'inauguration de cette statue.

Traversons le *Salon de Famille*, où l'on ne voit de remarquable qu'une table en porphyre, présent de Bernadotte, et un clavecin en laque de Chine, sur lequel se sont posés plus d'une fois les doigts charmants de l'infortunée Marie-Antoinette, et arrivons à la *Chambre du roi*. C'était l'an-

cienne chambre à coucher des rois de Navarre. Les tapisseries de Flandre représentent les mois de janvier et de février, le lit a été fait sur un ancien modèle. On remarque dans un coin de la pièce un coffre gothique, qui aurait été, dit-on rapporté de Palestine par Saint-Louis, mais il est constant qu'il a été acheté à Malte en 1838. « Il passait, dit M. de Lagrèze, pour avoir été rapporté de Jérusalem par un grand-maître de l'Ordre à une époque très-reculée. »

Dans le *Cabinet du roi*, on voit une tapisserie de Flandre représentant l'arrivée des sœurs de Psyché, et des fragments de tapisseries des Gobelins, représentant des jeux d'enfants et les quatre éléments. Le miroir de Venise, qui orne la cheminée de bois sculpté, remonte au XVII[e] siècle. Il mérite d'être remarqué.

Nous entrons maintenant dans les *Petits Appartements*; traversons le *Cabinet de la reine* dans lequel se trouve une jolie glace moderne et une pendule du temps de Louis XIII, et arrivons à la *Chambre de la reine*. Le premier objet qui frappe notre vue est une immense glace faite à St-Gobain; elle a trois mètres de hauteur. On remarque aussi dans cette pièce une armoire en frêne et ébène sur les panneaux de laquelle on a

sculpté quatre sujets tirés de la Bible et de l'Evangile.

A la suite de cette pièce se trouve la salle de bains de la reine et plusieurs pièces que l'on ne montre pas au public.

Deuxième étage. — Le gardien nous fait passer par l'*Escalier d'Henri IV* et nous introduit dans la *Chambre de Jeanne d'Albret*, mère de ce prince. Les tapisseries des Gobelins qui la décorent ont pour sujet : Dieu apparaissant à Moïse, l'Hiver et le Printemps, Tobie, la toilette de Vénus, cette dernière est une des plus belles du Château. Le lit, en chêne sculpté, est d'un très-beau travail, il porte la date de 1562, et la vache qui le surmonte semble indiquer qu'il a été fait dans le pays par un artiste béarnais.

Traversons l'*Oratoire de Jeanne d'Albret*, et arrivons enfin à la *Chambre d'Henri IV*. C'est dans cette pièce, comme l'affirment la tradition et les écrivains les mieux informés, que naquit, le 14 décembre 1553, un des plus grands rois de France. Sur la cheminée, ornée d'un bas-relief ancien représentant Henri IV, il y avait autrefois une inscription qui relatait le jour de la naissance d'Henri. Le lit qui provient du Château de Richelieu, où coucha le Béarnais, lors de son entrevue avec Henri III,

est un chef-d'œuvre de sculpture; on y compte soixante-quinze médaillons, sur chacun desquels se trouve le portrait d'un roi ou d'un guerrier. Le bahut est du temps de Louis XII.

Mais à côté de la cheminée, une carapace de tortue ornée de drapeaux attire votre attention: c'est le berceau du roi Henri. La notice placée auprès vous apprend qu'en 93 M. de Beauregard, sachant qu'on voulait détruire le berceau royal, le fit remplacer par une écaille de tortue qu'il avait dans son cabinet d'histoire naturelle. En 1814, le berceau d'Henri IV, conservé grâce à la pieuse supercherie de M. de Beauregard, fut rendu au Château; Louis XVIII envoya pour le décorer le riche trophée qui le surmonte, et dont la duchesse d'Angoulême broda, dit-on, les principaux ornements.

On remarque dans la pièce suivante un trés beau bahut renaissance; l'histoire de Psyché est représentée sur les tapisseries. — Nous passons dans la chambre où couchaient les femmes d'Abd-el-Kader, et de là dans la *chambre d'Abd-el-Kader* lui-même. L'écran placé près de la cheminée représente la France remerciant Jeanne d'Arc. Une victoire ailée tient un bouclier où sont gravés ces mots: *la France délivrée.*

Sur un bahut, dont le panneau seul est ancien,

est placée une statue équestre de François 1er, en biscuit de Sèvres.

Le public n'est admis qu'avec une autorisation spéciale dans les autres appartements, qui ne présentent pas d'ailleurs l'intérêt de ceux que nous venons de parcourir. On remarque dans les appartements du Maréchal du Palais, cinq belles tapisseries représentant diverses épisodes de la vie et du martyr de Saint-Jean. « Rien de plus curieux, dit M. de Lagrèze, qui a découvert leur ancienne provenance, rien de plus brillant de couleurs que tous ces personnages en costumes de Louis XII ou de François Ier. Les paysages, les châteaux, la chaire de saint Jean, le magnifique carosse traîné par deux chevaux, l'un blanc et l'autre baie, mille détails enfin mériteraient une sérieuse étude. »

II

On connaît les circonstances dans lesquelles a été fondé le Château, les princes qui l'ont habité, les évènements remarquables qui s'y sont accomplis : l'histoire de cet édifice se trouve en grande partie dans les notices précédentes. Pour compléter notre tâche, il nous suffira de mettre en lumière les faits et les souvenirs auxquels nous n'avons pu accorder toute l'attention qu'ils méritent.

Gaston Phébus. — Quatre siècles ont passé sur les murs, sur les tours inachevées du Château; plus d'une fois le cri de guerre a retenti dans son enceinte; plus d'une fois la sentinelle vigilante a signalé l'approche de l'ennemi; plus d'une fois la herse s'est levée, le pont-levis s'est abaissé pour envoyer de valeureux soldats au combat et à la mort.... Nous sommes en 1375; le bruit des armes est remplacé par le bruit des marteaux, le cri des sentinelles par le cri des poulies soulevant des pierres; un peuple immense d'ouvriers va, vient, monte, descend, mélange le ciment ou apporte des tuiles et des galets. Le donjon s'élève, les tours sont embellies. Un guerrier à la noble figure, à la taille belle et bien proportionnée, dirige ces travaux pacifiques en attendant que les combats appellent sa vaillance.

Tout à coup la trompette résonne; il part, il court, il vole; le comte d'Armagnac a surpris Cazères, ce fier vicomte, qui naguère disait au roi Jean qu'*à Dieu seul il devait hommage de sa terre, mais ni à duc, comte ou roi*. Phébus tire cette épée qui a protégé les chevaliers teutoniques, délivré à Meaux les nobles dames que menaçait la Jacquerie, et vaincu tant de fois d'Armagnac lui-même; Cazères est assiégée; le superbe d'Armagnac,

forcé de capituler, sort par la brêche, la rage dans le cœur et la rougeur au front; le comte de Foix avait juré qu'il ne sortirait point par la porte. Phébus vainqueur prend plaisir, malgré sa sobriété, aux festins magnifiques. Douze valets portant des torches allumées se rangent autour de la salle. Les tables se chargent à foison de mets qui se comptent par centaines. Les échansons circulent, les coupes se remplissent et se vident. Puis le chant des ménestrels mêlés aux accords de la lyre font résonner les voûtes du Château et charment les nobles convives.

Attiré par la magnificence du comte de Foix, Froissard arrive: « Avant que je vienne en cette cour, dit-il, j'avais été en moult cours de rois, de ducs, de princes, de comtes et de haultes dames, mais je ne fus oncques en nulle qui mieux me plut. On voyait en la salle, en sa chambre, en la cour, chevaliers et écuyers d'honneur aller et marcher et les oyait-on parler d'armes et d'amour. »

Mais la passion favorite du vicomte de Foix, c'est la chasse. En cet art, comme il le dit lui-même dans son célèbre ouvrage, il n'a nul maître. Les cors résonnent, les chiens aboient, le beau Phébus s'élance suivi de ses compagnons... Bonne chasse! et cependant si c'était la dernière!

Silence ! Phébus chante ; Phébus, brave guerrier, hardi chasseur, savant écrivain, Phébus brille de tous les dons de l'esprit et du cœur. Ecoutez ce chant naïf et tendre que savent ici les plus petits enfants, et qu'après cinq cents ans redit encore l'écho de nos montagnes :

Aqueres moutines
Qui ta haütes soun
    Doundène
Qui ta haütes soun
    Doundoun,
M'empèchen de bede
Mas amous oun soun,
    Doundène
Mes amous oun soun
    Doundoun.

Si sabi las bede,
Ou las rencountra
    Doundène
Ou las rencountra
    Dounda
Passeri l'ayguęte
Chens poü d'em nega,
    Doundène
Chens poü d'em nega
    Dounda.

Il faut entendre chanter par un Béarnais cette douce et mélancolique romance, cet air à la fois vif et langoureux, et vous serez attendris, char-

més par ce naïf langage que vous serez étonnés de comprendre sans l'avoir appris.

La Marguerite des Marguerite. — Mais quittons Phébus ; d'autres gracieux souvenirs attirent ailleurs nos pensées. A la fin d'une belle journée d'été, dans les solitaires allées de notre Parc royal, vous êtes-vous jamais oublié à rêver sans vous apercevoir que vous rêviez ? Dans ce moment vos yeux et votre âme se sont-ils portés sur le vieux Château, qui à travers les douces vapeurs du soir et les magnifiques reflets des derniers rayons du soleil, vous a semblé sortir du sein de la verdure, comme une apparition du temps passé ? Votre imagination n'a-t-elle pas essayé quelquefois, par une évocation mystérieuse, de rapeler un instant à la vie la *Marguerite des Marguerite ?*

Il me semble l'entrevoir sur la terrasse qu'elle vient de faire achever. J'entends les éloges qu'on donne à sa beauté ; je ne puis dire qu'elle soit merveilleusement belle, mais je la trouve charmante. Elle ressemble à son frère, son nez est aquilin et long, ses yeux ont un éclat ou une langueur irrésistible ; sa bouche fine et souriante est remarquable par la fraîcheur des lèvres et par la blancheur des dents ; sa physionomie a une in-

comparable expression de finesse et de bonté..... Elle met en toutes choses un charme séduisant, et je ne m'étonne pas de l'entendre appeler la *quatrième des Grâces, et la dixième des Muses*.

« Si elle est seule, pensive, je la vois prendre des papiers dans son *porte-lettres*, ou retirer de ses poches, pleines de ses petits bijoux, des tablettes où elle écrit ses pensées. Si elle a autour d'elle des beaux esprits, sa conversation anime toutes les autres ; ce qu'elle dit est aimable ; et elle le dit d'un son de voix qui la rend plus aimable encore (1). »

Les comtes de Foix sont devenus rois de Navarre, quoiqu'un seul, l'infortuné François Phébus, ait véritablement régné sur la province espagnole. Henri II veut rendre sa demeure digne de sa belle compagne, digne d'un royaume irrérévocablement perdu, il est vrai, mais dont il convoitera toujours la possession. Il fait venir des artistes italiens, et, sous la direction de Marguerite et la sienne, il fait construire l'aile méridionale du Château, bâtir le grand escalier et décorer la cour d'honneur de ces médaillons, qu'une habile restauration nous permet d'admirer encore au-

(1) De Lagrèze ; *Château de Pau*.

jourd'hui. Grâce à ces merveilles, exécutées dans le style et le goût de la renaissance, le palais des rois de Navarre acquiert une juste célébrité. Marguerite y ajoute des jardins magnifiques On parlait, dit un historien, de la Plante de Pau, comme on a depuis parlé des Tuileries de Paris. C'est dans cette délicieuse demeure, sous ces ombrages charmants, que la Marguerite des Marguerite, entourée de poètes et de savants, érige la cour de Béarn en véritable Parnasse. Elle a parmi ses valets de chambre, Bonaventure, Desperriers (1) et Clément Marot, qui l'a peinte dans ces vers :

Corps féminin, cœur d'homme et tête d'ange.

Elle-même compose des poésies, qui ne sont pas les moins admirées parmi ces beaux esprits, aussi sensibles au charme de la *Muse*, qu'à la grâce et à la bonté de la Reine. Notre La Fontaine a plus d'une fois consulté l'*Heptaméron*, son chef-d'œuvre, dans lequel elle s'est elle-même

(1) Ce poëte a écrit au château ces vers gracieux :

.... Jeunes fillettes
Cueillez bientôt les roses vermeillettes
A la rosée, avant que le temps vienne
Les dessécher ; et tandis vous souvienne
Que cette vie à la mort exposée
Se passe ainsi que roses ou rosée.

inspirée de Boccace. « Une mollesse assez élégante caractérise ses poésies ; il y a de l'invention et de la facilité dans sa prose. » La liberté des contes qu'elle composait dans sa litière, « en allant par le pays, » est un nouveau trait à ajouter au tableau des mœurs de la cour. Calqué sur le *Décaméron* et sur les *cent nouvelles de la cour de Bourgogne*, cet ouvrage d'imagination et de variété dans le style fit les délices des plus hautes sociétés du temps. L'*Heptaméron* est un monument curieux de notre langage. Certes, la princesse contait avec esprit ; mais ces récits ont cessé d'être de bonne compagnie ; et si Duclos a raison d'affirmer que « les femmes honnêtes ne se fâchent jamais de la liberté de paroles, nous pouvons trouver que les honnêtes femmes de ce temps abusaient un peu du privilège de leur vertu. » (1)

Jeanne d'Albret, Henri IV, Marguerite de Valois. — Marguerite vient de mourir du chagrin d'avoir perdu François Ier, son frère bien-aimé.

La Royne Marguerite,
La plus belle fleur d'élite
Qu'onques la terre enfanta.

(1) Philarète Chasle. *Littérature française au XVIe siècle.*

Marguerite n'est plus. Son époux Henri II est triste en songeant que sa postérité va s'éteindre ; il n'a qu'une fille dont les deux fils sont morts en bas-âge.

Transportons-nous par la pensée dans la nuit du 13 au 14 décembre 1553. Minuit sonne, le Château s'agite ; des lumières passent dans les appartements ; un chant plaintif s'échappe de la chambre de Jeanne d'Albret :

Notre-Dame du bout du pont,
Aidez-moi à cette heure.

Une voix plus mâle et plus émue achève le cantique ; un cri de joie se fait entendre : Henri IV vient de naître !

Le vieux roi heureux d'avoir un petit-fils qui ne serait « ni pleureux ni rechigné, » car il était venu au monde sans pousser un cri, serre l'enfant dans sa robe et l'emporte dans sa chambre. Il frotte ses lèvres d'une gousse d'ail, et prenant sa coupe d'or, il y verse du vin de Jurançon « à l'odeur duquel ce petit prince ayant levé la tête, il lui en mit une goutte dans la bouche que l'enfant avala fort bien. Donc ce bon roi étant rempli d'allégresse, se mit à dire devant les gentilshommes et dames qui était dans sa chambre : « Tu seras un vrai Béarnais. »

Il fut un vrai Béarnais ; pour commencer, ce futur *diable à quatre* montra une soif dévorante : huit nourrices se succédèrent sans pouvoir la calmer. Jeanne Lassenssàa, de Billère, eut l'honneur de satisfaire les exigences du royal nourrisson.

Mais suivons-le enfant, au milieu des paysans avec lesquels son grand-père et sa mère ont voulu qu'il fut élevé. Il va tête nue, pieds nus, vêtu d'une simple veste ; il gravit avec ses compagnons, rochers et montagnes, franchit fossés, buissons, haies. Fatigues, froid, chaleur, il sait tout souffrir. Pour tout met il mange du lard, de la méture, quelquefois de la broye et de la garbure. Voilà comment fut élevé celui qui devait porter un jour la couronne de France unie à la couronne de Navarre.

A seize ans, au combat d'Arnay-le-Duc, il conduisait la première charge de cavalerie. Ces vieilles guerres sont les plus poétiques de la France ; on les faisait par plaisir plus que par intérêt : c'était une chasse où l'on trouvait des aventures, des dangers, des émotions, où l'on vivait au soleil, à cheval, parmi les coups de feu, où le corps aussi bien que l'âme avait sa jouissance. Henri la mène aussi vivement qu'une danse, avec un entrain de gascon et une verve de soldat, par

brusques saillies, et poussant sa pointe contre les ennemis comme auprès des dames. (1)

Nous ne rechercherons pas quels furent les premières amours du roi, qui fut aimé de Gabrielle et de tant d'autres beautés si célèbres sous son règne ; nous ne citerons que Fosseuse et la belle Corisandre, qui a donné son nom à l'une des rues de la ville. Mais il nous est permis de parler de Marguerite de Valois première femme de Henri IV, souvent appelée la *Reine Margot*. Elle est la dernière des trois Marguerite du sang royal dont les talents et le nom poétique inspirèrent aux rimeurs de leur siècle tant de compliments et de dédicaces fleuries. Aussi spirituelle et plus belle encore que la Marguerite des Marguerite, la sœur de Charles IX quitte Paris pleurée de tous les beaux-esprits et de tous les grands seigneurs. « Je vis, dit Brantôme, quasi tous les courtisans regretter son départ comme si une grande calamité leur fût tout à coup tombée sur la tête. Les uns disaient : la cour est veuve de sa beauté ; les autres : la cour est fort obcure , elle a perdu son soleil. » Avec Marguerite, le Château reprend pendant quelques années son air de fête ; les danses et les plaisirs s'y succèdent sans interrup-

(1) Taine, *Voyage aux Eaux des Pyrénées.*

tion ; comme la première Marguerite, la reine Margot compose des poésies et des romances, et elle écrit des mémoires, qu'on lit encore avec intérêt de nos jours. Mais outragée comme épouse, quoiqu'elle n'eût peut-être pas le droit de se plaindre, blessée dans ses croyances religieuses, elle ne put souffrir *ce petit Genève de Pau* et le quitta précipitamment pour n'y plus revenir.

Henri est devenu roi de France ; Catherine, sa sœur, administre son royaume de Navarre, auquel il a voulu laisser son indépendance. Sur ce trône, le plus beau du monde, au milieu des ingrats qui déchirent son cœur, des amis qui le trahissent, des assassins qui, dans l'ombre, lui dressent des embûches, n'a-t-il jamais regretté son modeste royaume, ses compagnons, les amis avec lesquels il vivait *à la bonne franquette?* Il est permis de croire que ses souvenirs l'ont plus d'une fois reporté vers ses premières années, vers sa bonne mère, vers son Château, vers ses braves Béarnais. Ses générosités et ses dons en font foi. De leur côté, ses premiers sujets ne l'oublièrent jamais ; ils étaient trop fiers d'avoir donné un si grand roi à la France.

Mais un jour, jour fatal ! de funestes présages frappèrent d'épouvante les habitants de Pau. Les

armes d'Henri fixées à la porte du Château, tombérent avec un bruit sinistre, et au même moment, les vaches du troupeau royal, groupées en rond près de là, se mirent à pousser de sourds mugissements, le plus beau taureau (on le nommait *le roi*) s'élance furieux contre la porte, la frappe à coups redoublés de ses cornes qu'il brise, et va rouler mourant dans le fossé. Aussitôt un bruit se répand dans la ville : Le Roi est mort ! Le Roi est mort ! crie une pauvre femme à son mari, et elle expire de douleur. Oui ! le Roi était mort, un assassin venait de trancher ses jours, et la France avait perdu son défenseur et son ami.

Sully, Catherine de Navarre. — Nous pourrions citer encore parmi les personnages dont le souvenir se rattache au Château, le célèbre historien de Thou ; Antonio Pérez, le rival trop heureux de Philippe II d'Espagne, et qui trouva à la cour de Navarre un asile sûr et un bienveillant accueil ; l'ami et le ministre de Henri IV, Sully, qui aida son maître à tromper Catherine, sœur du roi, et à lui arracher la promesse de mariage qu'elle avait signée au comte de Soissons.

Catherine de Navarre mérite une place particulière dans cette rapide revue. Elle aimait à résider dans un charmant pavillon, dont les ruines

mêmes ont péri et qui était situé au bas du Parc, prés de la route actuelle de Bayonne ; on l'appelait le *Castet-Bèziat* (le Château-Chéri). Là elle se plaisait à étudier les écrivains anciens dans la majesté de leurs in-folios, et à relire ses chers poètes. Il semble que l'amour des lettres se transmit avec le sang dans les familles de France et de Navarre : la première Marguerite avait communiqué ses goûts à Jeanne d'Albret, cette reine si savante, dont nous avons encore quelques sonnets adressés à Joachim du Bellay ; et Henri IV lui-même dut sans doute à quelque saillie de cette verve héréditaire les couplets qu'il improvisa pour la *charmante Gabrielle.* Lorsque Catherine quitta le Château pour aller trouver son frère qui la mandait à Saumur, on raconte qu'au milieu des larmes et des sanglots de ses chers Béarnais, une vieille femme s'approcha d'elle : « Ah ! Madame, s'écria-t-elle, nous voyons bien votre départ, comme celui de votre mère, mais nous ne verrons pas votre retour. » La pauvre vieille ne s'était pas trompée. Catherine, qui depuis le jour où elle avait quitté le Béarn, le Château, le Castet-Béziat, était tombée dans une profonde mélancolie, ne put être rattachée à la vie par l'affection du comte de Lorraine qu'elle avait épousé, et mourut, dit-on, du mal du pays.

Le Château depuis Henri IV. — Depuis ce moment, habité quelques jours par Louis XIII venu pour ravir au Béarn son antique indépendance, pillé par les souverains qui enrichirent leurs palais de ses dépouilles, négligé par les gouverneurs qui auraient dû y résider et l'entretenir, profané par la Révolution qui en fit une prison, oublié par le premier Empire qui y laissa des casernes et des ambulances, le Château de Pau subit toutes sortes d'outrages.

Il appartenait au roi auquel la France doit la restauration de tant d'autres édifices de relever de ses ruines la demeure de ses pères et de lui rendre son ancienne splendeur. Aujourd'hui, Napoléon III, persuadé qu'aucune gloire ne peut rester étrangère à l'Empire dont l'héritage est déjà si riche (1), a voulu continuer l'œuvre inachevée de son prédécesseur, et, sous sa généreuse impulsion, le Château sera bientôt digne de recevoir des souverains aussi grands et aussi illustres que ceux qu'ont vu naître ses murs.

Déjà il a reçu la visite de l'Empereur et celle de l'Impératrice, visites si courtes qu'elles semblent

(1) Il ne faut pas perdre de vue que cet article était écrit en 1860, aux plus beaux jours de l'Empire, qui depuis nous a donné l'invasion et Sedan.

en promettre d'autres ; nos souverains, ayons-en l'espoir, reviendront, ne fut-ce que pour recevoir le témoignage de la reconnaissance d'une ville qu'ils ont honorée dans ses plus chers souvenirs. En 1857, le Château a paru reprendre une nouvelle vie : une princesse, généreuse et charitable, S. A. R. Marie de Bade, et son époux, le duc Hamilton, renommé pour sa magnificence, étaient venus y passer un hiver, que leur présence a rendu si brillant dans notre ville ; mais, hélas ! leur séjour n'a duré qu'un instant, et, depuis, l'ancienne demeure des rois de Navarre est retombée dans le silence et dans l'isolement.

Quand on songe aux fêtes splendides dont le Château a été le témoin, aux hôtes qu'il a reçus dans ses murs, aux grandes ou nobles passions dont il a été le théâtre, aux gracieuses dames qui sont venues y briller par leur esprit ou par leur beauté, on ne peut se défendre d'un certain attendrissement mêlé de regret. Le regard se perd dans ces vastes salles, on écoute ; les échos assoupis sont devenus muets ; le paysage est toujours aussi beau, cependant les cours, les appartements, les jardins semblent déserts, et l'on se demande où sont allées tant de grandeurs, tant de vertus, tant de gloires.

Mais où sont les neiges d'antan ? (de l'an passé.)

Si par hasard, emporté par une douce erreur, vous croyez entrevoir, à travers les brumes de votre imagination, les traits charmants de la reine Margot, si vous entendez le frolement de sa robe de satin, si vous invoquez l'image du brave Henri rapportant à Corisandre les drapeaux pris à Coutras, si vous écoutez la douce voix de la Marguerite des Marguerite narrant un de ses plus jolis contes, si le son du cor vous entraîne à la suite de Phébus dans ces bois où il chasse l'ours et le sanglier, l'illusion ne dure pas longtemps..... Des visiteurs importuns parcourent à grands pas la chambre où la reine de Navarre devisait avec Clément Marot ; un gardien vous défend d'approcher du berceau d'Henri IV ; ces grandes ombres, ces gracieuses apparitions se dissipent et s'envolent et vous revenez mélancolique et rêveur de cette excursion à travers les souvenirs d'un glorieux passé.

J-B. MÜLLER.



5

DE L'INFLUENCE CURATIVE

DU

CLIMAT DE PAU

Le climat de Pau est de plus en plus apprécié. Sa douceur et la salubrité de l'air le rendent favorable à certaines affections, telles que maladies de poitrine, laryngites, asthmes : aussi le nombre des personnes qui viennent passer l'hiver chez nous est-il devenu si considérable, que Pau est aujourd'hui une station hivernale des plus fréquentées.

La température est douce en hiver et modérée en été. Il ne faudrait pas cependant se figurer qu'on trouvera ici un soleil toujours brillant, un printemps perpétuel, mais ce qu'on peut affir-

mer, c'est que les hivers ne sont jamais rigoureux ; et lorsque le temps est accidentellement mauvais, on a toujours constaté qu'il est pire ailleurs. Il arrive, au contraire, souvent que Pau jouit d'un soleil et d'une température privilégiés, tandis que l'hiver sévit avec rigueur même dans le Midi.

Du reste, si le thermomètre descend quelquefois au-dessous de zéro, ce qui est fort rare, ce n'est que pendant la nuit. Dès que la soleil s'élève à l'horizon, il réchauffe l'atmosphère et rend la promenade agréable dans le milieu du jour.

La température ne s'élève pas d'une manière excessive pendant l'été. Aux mois de juin, juillet et août, dès qu'on est sorti de l'enceinte de la ville, une brise agréable tempère le matin et le soir l'ardeur de l'atmosphère, et la fraîcheur de la nuit maintient l'équilibre.

Ce qui caractérise particulièrement le climat de Pau, c'est le calme de l'atmosphère. Les vents du nord, de l'est et du sud ne s'y font que rarement sentir, à cause des hauteurs qui environnent la ville. On ne connaît pas le mistral qui désole, une partie de l'année, les côtes de la Méditerranée. Le seul vent qui se fasse sentir, c'est le vent d'ouest, et il rarement violent. Venant de l'Océan, peu éloigné de Pau, ce vent est non seu-

lement salubre, mais encore favorable à la santé ; il imprègne l'air d'une certaine humidité, et même, croit-on, de particules salines salutaires aux poitrines faibles et délicates.

La pluie qui accompagne ordinairement le vent d'ouest n'a pas de grands inconvénients, parce que le sol sablonneux absorbe rapidement les eaux. Quelques heures après qu'il a cessé de pleuvoir, on peut se promener à pied sec ; même sur les routes, aux environs de la ville, il est facile d'éviter la boue, à l'aide des trottoirs qui sont disposés dans un rayon de trois kilomètres.

Les variations atmosphériques sont assez fréquentes, et elles se produisent quelquefois assez brusquement. Cependant, ces variations, produites par la proximité des montagnes, sont supportables à cause de l'absence de vent. Il suffit pour en éviter les effets de se bien vêtir pendant l'hiver, lors même que la température est tiède est moelleuse, et le soleil chaud. Grâce à des précautions fort simples, les personnes faibles et les malades peuvent braver ces variations sans inconvénient.

En résumé : le climat de Pau est agréable et salutaire ; nous devons laisser aux hommes de l'art le soin d'en apprécier l'influence sur telle ou telle maladie ; mais ce qu'on peut dire, parce que les exemples en sont très nombreux et

de notoriété publique, c'est qu'une foule de personnes, venues dans ce pays dans un état presque désespéré, y ont recouvré la santé.

Nous renvoyons ceux qui désireraient avoir d'autres détails sur le climat de Pau, à l'ouvrage de M. le docteur Taylor ; l'auteur ayant passé tous les hivers à Pau depuis plus de trente ans, a continuellement et exactement noté tous les faits dont l'utilité lui a été suggérée par ses observations et sa longue expérience.

Dans un opuscule ayant pour titre : *Appréciation climatérique de la ville de Pau*, M. le docteur Casenave de la Roche s'exprime ainsi :

« La réputation climatérique de la ville de Pau n'est pas une création moderne, comme on serait peut-être porté à le croire ; elle est pour ainsi dire née avec celle de nos établissements thermaux. Attirés par le retentissement des cures merveilleuses que signalait dans ses écrits l'illustre Bordeu. les malades commencèrent à se rendre en Béarn, dont ils ne tardèrent pas à apprécier les avantages. Avec ce tact merveilleux que donne la souffrance, ils comprirent bien vite toutes les chances de guérison que pouvait leur offrir un milieu atmosphérique si calme et si rarement perturbé par ces commotions météorologiques, ces brusques transitions de température qui sont la contre-partie fatale de la thermalité

plus élevée et de la beauté du ciel de l'Italie. Ce ne sont donc pas les médecins, mais bien les malades qui ont donné à la ville de Pau ses droits de cité parmi les stations médicales. La médecine n'est venue que sanctionner le choix instinctif du malade. — Il suffit de jeter un coup d'œil d'ensemble sur les conditions hipsométriques qui régissent la ville de Pau, pour trouver l'explication de ce calme atmosphérique qui constitue le trait le plus saillant de son climat.

» Situé par le 43e de latitude nord, Pau se trouve bâti à l'extrémité d'un plateau qui domine une large valée, dans le fond de laquelle le cours torrentiel du Gave dessine ses capricieux méandres. — Au nord, s'élève un amphithéâtre de coteaux superposés les uns sur les autres. L'est et l'ouest sont complètement à découvert. Au midi se dresse, à quelques myriamètres, la chaîne des Pyrénées.

» De cette disposition topographique résultent les conditions anémographiques suivantes : Les vents du nord viennent-ils à souffler ? les assises de collines qui s'élèvent de ce côté les arrêtent dans leur course. Sont-ce les vents du sud ? sur leur passage se dressent les Pyrénées, dont les pics élevés et les cîmes neigeuses brisent leur violence et rafraîchissent leur souffle brûlant. Que l'on place au contraire par la pensée, la ville de Pau au sud des Pyrénées, établissant ainsi une analogie topographique avec Rome qui, on le sait, se trouve au sud des Appen-

nins ; l'on comprendra bien vite, ainsi que le fait très judicieusement remarquer M. le docteur Taylor dans son excellent ouvrage sur le climat de Pau, l'immense avantage anémographique que cette situation donne à notre cité sur la ville éternelle. Aussi la *Tramontana* et le *Sirrocco* sont-ils inconnus à Pau.

» Sans défense à l'ouest et au nord-ouest, la ville de Pau semblerait destinée à être soumise, ainsi qu'Hyères, Nice, Montpellier, à l'action périodique du nord-ouest, ce *mistral*, cet impétueux et violent fléau du littoral de la Méditerranée. Or, l'expérience de tous les jours, aidée des observations météorologiques impartiales, prouve, de la manière la plus péremptoire, que Pau échappe à ce redoutable tribut. J'ajouterai même que c'est précisément à ce privilège exceptionnel, dont nous allons essayer d'expliquer la cause, que Pau doit ce calme atmosphérique qui frappe, de premier abord, le malade comme le climatologiste.

» Tous les auteurs qui se sont occupés du climat de Pau sont unanimes à reconnaître cette absence d'agitation de l'air et ses effets sédatifs. Ainsi, sir James Clark s'exprime dans ces termes à cet égard : « Le calme de l'atmosphère est un caractère frappant « de ce climat, où les grands vents sont rares et de « courte durée. » Plus loin, il ajoute avec plus de détails : « Les vents d'ouest sont plus fréquents, et « durent rarement plus de vingt-quatres heures. « Pau paraît presque exempt des vents chauds du

« sud et des vents froids du nord-ouest, qui sont gé-
« néralement dominants dans cette partie de la
« France. »

Cette absence d'agitation atmosphérique est depuis longtemps appréciée de ceux qui viennent habiter Pau, et contribue beaucoup à faire préférer son climat à des contrées plus méridionales.

Bien des personnes connaissent la lettre que M. le docteur Louis, l'un des oracles de la science, adressa le 23 avril 1854 à M. le docteur Taylor, qui lui avait demandé son avis sur le climat de Pau. Nos lecteurs nous sauront gré de mettre sous leurs yeux l'opinion si consciencieuse et si concluante du célèbre docteur.



LETTRE DE M. LE DOCTEUR LOUIS



« Ce qui frappe le plus en arrivant à Pau, c'est assurément la magnificence du paysage, les riches et charmantes collines semées de si nombreuses villas qui bordent le Gave et remplissent, avec les vallées intermédiaires, l'immense espace compris entre Pau et les Pyrénées proprement dites, qui forment le

fond du tableau. Des routes nombreuses. supérieurement entretenues, permettent de parcourir, en tout temps, ces collines si pittoresques d'où l'on découvre les horisons les plus variés et les plus étendus. Personne ne reste indifférent à ces beautés du premier ordre, personne ne s'en fatigue ; et qui pourrait nier l'heureuse influence d'un pareil spectacle sur ceux qui viennent demander la santé à Pau et qui ont besoin d'y trouver des distractions douces, capables de les consoler de la perte de leurs habitudes ? Car là est un des grands inconvénients des voyages entrepris pour la santé, et il faut de toute nécessité tâcher de l'amoindrir.

« Après la magnificence du paysage, on est surtout frappé, en arrivant à Pau, du calme de l'atmosphère, calme si complet du 25 octobre au 13 décembre de l'année dernière, que j'ai bien vu, pendant cet espace de temps, les feuilles des arbres osciller, mais jamais leurs branches, à deux ou trois jours près ; en sorte que, pendant les six premières semaines de mon séjour dans la capitale du Béarn, j'étais dans un étonnement perpétuel, n'ayant jamais rien vu ni lu de semblable, si ce n'est dans votre ouvrage, que je croyais, je l'avoue, un peu empreint d'exagération sur ce point. Si, depuis le milieu de décembre, l'atmosphère de Pau n'a pas été aussi parfaitement calme, le vent y a toujours été rare, et si je puis affirmer, d'après mon expérience personnelle, qu'il en soit toujours ainsi pendant la mau-

vaise saison, il m'est impossible, après avoir consulté les tableaux météorologiques dressés à Pau, et recueilli le témoignage des personnes les plus dignes de confiance, de croire que, sous le rapport du vent, l'hiver qui finit diffère beaucoup des autres hivers.

« Un troisième fait, non moins évident et plus remarquable encore que le précédent, c'est le défaut d'humidité libre dans l'air de Pau, de celle qui se montre à l'intérieur des maisons, dans les appartements non habités, dans les escaliers, à certaines époques de l'année ; cette humidité, si ordinaire dans tous les climats, est un des agents de destruction les plus actifs ; de manière que dans les maisons de Pau et dans les nombreuses villas semées sur ces collines, tout se conserve sans soins.

» Ces qualités de l'atmosphère, si rarement réunies, donnent au climat de Pau un caractère tout spécial et doivent, dans beaucoup de circonstances, le faire préférer à celui de Rome ou de Nice, ou d'autres villes du Midi, dont l'atmosphère est si souvent agitée par des vents violents qui ne permettent aucun exercice extérieur, alors même que le degré du thermomètre est assez élevé. Aussi, bien des personnes, actuellement à Pau, assurent s'y trouver mieux qu'à Rome ou à Nice, où elles ont passé un ou plusieurs hivers, tout en reconnaissant que la température est un peu plus élevée, dans la mauvaise saison, à Rome et à Nice qu'à Pau.

« Et ici se présente naturellement cette remarque vulgaire, que le même degré du thermomètre n'est pas toujours accompagné, bien s'en faut, du même sentiment de chaleur ou de froid, que dans une même journée, dans un même lieu, par une même température, on peut avoir alternativement froid et chaud, suivant qu'il y a du vent ou qu'il n'y a en pas. — D'où la possibilité d'avoir froid à Rome et chaud à Pau, par un même degré du thermomètre.

» Une atmosphère calme, bien rarement agitée par un vent violent, unie à une température douce, convient à nombre de personnes, à toutes celles qui, ayant une *constitution délicate*, ont besoin d'exercice et qui, néanmoins, ne pourraient, sans péril, s'exposer aux brusques variations de l'atmosphère.

« L'importance et l'utilité d'une atmosphère dépourvue d'humidité libre dans un grand nombre de circonstances, n'est guère plus contestable.

« Les personnes sujettes *au catarrhe pulmonaire* dans la mauvaise saison, ne peuvent que se trouver merveilleusement bien d'habiter, pendant l'hiver, un pays où il gèle bien rarement deux ou trois jours de suite, dont l'atmosphère est dépourvue d'humidité libre, malgré le voisinage d'une rivière, et très rarement agitée par des vents violents. — Les exemples abondent sur ce point : il est parfaitement inutile d'en citer.

« Mais pour les affections pulmonaires graves, pour les malades atteints de *phthisie pulmonaire*, le

séjour de Pau offre-t-il des avantages *réels* ? Ici, comme en beaucoup de circonstances, il faut distinguer, faire deux groupes de ces malades ; l'un composé de cas à marche plus ou moins chronique; l'autre de ceux dans lesquels la maladie parcourant ses différentes périodes avec plus ou moins de rapidité est constamment accompagnée d'un mouvement fébrile plus ou moins considérable.

» Nul doute que dans le cas de la première catégorie le séjour de Pau ne soit très utile. Les malades qui m'ont consulté depuis six mois appartenant, pour la plupart, à ce groupe, étaient atteints de phthisie à marche très chronique, et tous se félicitaient de leur séjour à Pau, où ils trouvaient plus de soulagement et de bien-être qu'à Rome où à Nice, où plusieurs d'entre eux avaient passé un ou deux hivers. Bien plus, une jeune dame, née en Ecosse, âgée de vingt-cinq à trente ans, phthisique depuis sept, se trouve mieux depuis deux ans qu'elle habite Pau, que dans les deux années, précédentes dont elle avait passé les hivers à la Jamaïque, encore que les hivers de la Jamaïque lui aient paru plus chauds, m'a-t-elle dit, que les étés de Pau.

» Mais il n'en est pas ainsi, au moins tout porte à le croire, pour les phthisiques de la seconde catégorie, pour ceux qui ont un mouvement fébrile plus ou moins marqué, avec ou plusieurs rdoublements par jour et dont l'amaigrissement a marché avec plus ou moins de rapidité. Mais dans le cas de cette ca-

tégorie, quel climat offrirait plus d'avantage que celui de Pau ? Car, comme je l'indiquais tout à l'heure par un exemple, les hivers chauds ne sont pas tout. Demandons au climat tout ce que nous pouvons lui demander raisonnablement, mais rien de plus. Et, afin d'éviter les plus regrettables erreurs en thérapeutique, n'acceptons, sur ce point, que les faits recueillis avec précision, ceux sur la réalité desquels aucun doute ne peut s'élever, car si la thérapeutique est le but de la médecine, la seule thérapeutique qui ait droit de persuader est celle qui découle de faits bien observés et suffisamment nombreux.

» Vous le voyez, Monsieur et honoré confrère, je ne sais rien sur le climat de Pau que vous ne nous ayez appris, et je n'ai pas été à même de vérifier tout ce que vous en avez dit. Mais si je ne connais qu'imparfaitement le climat de Pau et ses avantages, je sais quelques-uns des inconvénients qui existent ailleurs, et sans vouloir amoindrir la valeur de Rome ou de Nice sous le point de vue qui nous occupe, si, dans cette grande imperfection de mes connaissances sur les climats, j'avais un avis à donner à une personne qui devrait éviter un hiver rigoureux, je l'engagerais, comme je l'ai fait jusqu'ici, à se diriger sur Pau, où l'on trouve, avec une température douce, une atmosphère calme ou très rarement agitée par le vent, dépourvue d'humidité libre, de magnifiques promenades, toutes

les ressources dont la classe riche est habituée à disposer, et aussi, vous le savez comme moi, des médecins très dignes d'inspirer une entière confiance.

Pau, le 23 avril 1854.

Dr LOUIS.

Nous n'avons rien à ajouter à cette sérieuse appréciation, sinon que, depuis 1854, de nombreuses cures ont confirmé l'opinion de l'éminent docteur. La statistique de la mortalité de Pau comparée avec la mortalité d'autres stations d'hiver, est plus concluante encore en faveur du climat de cette ville ; ainsi à Rome, il meurt 1 sur 25 ; à Naples, 1 sur 28 ; à Nice, 1 sur 35 ; à Pau, 1 sur 45 seulement.



NOTICE MÉDICALE

SUR

LE CLIMAT DE PAU

PAR M. LE DOCTEUR LAHILLONNE

Au moment où le Syndicat va publier la 6e édition de son livre sur Pau, je crois devoir remplacer la notice médicale climatologique que j'ai publiée dans la 5e édition par une nouvelle étude de notre climat.

J'aurais désiré pouvoir donner aujourd'hui un travail complet sur notre climat; mais je dois me borner encore à la publication de quelques documents tirés de mes observations personnelles.

J'examinerai : 1° Quelle est l'action générale

exercée par le climat de Pau, sur les maladies de la poitrine; 2° Quelle est l'influence des variations de ce climat sur ces mêmes maladies.

Les principaux phénomènes que l'on observe sur les malades de la poitrine, peu de jours après leur arrivée à Pau, tels qu'ils ont été décrits par la plupart des observateurs sont les suivants : action sédative sur le système nerveux; ralentissement de la circulation sanguine; diminution de la force et de la fréquence du pouls; abaissement de la température fébrile dans le plus grand nombre des cas; apaisement de la toux; expectoration plus facile; amélioration des fonctions digestives; sommeil plus facile; augmentation de la force musculaire par la marche et la vie à l'air libre.

Cet exposé des modifications heureuses que notre climat est capable de produire sur l'état général d'un malade, serait bien séduisant s'il s'appliquait à tous les cas sans exception; mais comme il n'en est pas ainsi, quelques développements me paraissent être nécessaires. Je présenterai à ce sujet les esquisses des principaux cas des maladies de poitrine telles que j'ai eu l'occasion de les observer dans ces dernières années, en appliquant ensuite à chacun d'eux la caratéristique générale du climat, telle que je l'ai

exposée ci-dessus; je m'occuperai en premier lieu de la tuberculose, parce qu'elle préside dans le plus grand nombre des cas au commencement et à la terminaison des maladies de la poitrine; mais avant de retracer les principales formes sous lesquelles elle se présente, quelques considérations générales sur cette affection me paraissent être nécessaires; la phthisie n'implique pas d'une manière absolue l'existence des tubercules dans le poumon : la tuberculose, c'est-à-dire la production de tubercules dans le poumon ou dans tout autre organe, est une maladie spécifique, voisine dans le cadre général des maladies infectieuses.

Elle intéresse l'organisme entier à la façon d'une variole, d'une fièvre typhoïde. Lorsque des tubercules se forment au sein du tissu pulmonaire, ou dans tout autre tissu, c'est en raison d'une infection spéciale de l'organisme du sang peut-être. On a même considéré la tuberculisation comme une crise du sang, lequel se débarrasserait ainsi d'un principe morbide infectieux; des expériences remarquables qui ont fixé l'attention de tous les médecins ont donné à cette manière d'envisager la tuberculose une grande autorité, mais je dois faire remarquer que si la production de tubercules peut être considérée comme un

effort curateur de la nature, une telle purification de l'organisme aboutit à une destruction organique, que la tubercule se forme soit au sein d'un *exsudat*, c'est-à-dire après une bronchite ou une fluxion de poitrine, soit dans un tissu encore sain en apparence, mais pour lequel il faut admettre une prédisposition héréditaire ou acquise ; la race, le climat sont les éléments fondamentaux du travail de tuberculisation.

On a reconnu que dans certains pays, sous des climats divers, la phthisie tuberculeuse était plus fréquente que dans d'autres ; on constatait en même temps que la scrofulose, les abcès froids, les fièvres éruptives de l'enfance, rougeole, scarlatine, s'y montraient avec un caractère de gravité plus prononcé que dans des régions privilégiées.

On a remarqué, en outre, que certaines maladies, telles que la syphilis, le rhumatisme, par leur action débilitante sur les parents, retentissaient sur les enfants en les prédisposant aux exsudats pulmonaires, ainsi qu'aux tubercules.

Je dois faire connaître que cette distinction d'une phthisie tuberculeuse, d'une phthisie combinée avec la tuberculose, et d'une phthisie simple n'est pas de toutes les écoles; mais elle s'appuie non seulement sur l'autorité de grands noms,

ainsi que les travaux les plus récents de la pathologie expérimentale. Si nous ne connaissons pas *toutes* les conditions qui sont nécessaires dans un cas donné pour affirmer que la résorption de certains produits morbides déterminera la tuberculose, nous pouvons certifier que cette maladie éclate dans un certain nombre de circonstances toujours comparables. En outre, la distinction ci-dessus est la seule qui permette de se rendre un compte exact des phénomènes qui s'observent au lit du malade. Elle repose aussi bien sur l'étude des symptômes que sur les lésions organiques constatées après la mort. Le cadre restreint de cette notice ne me permet pas de développer cette question de doctrine.

Les climatologistes ont apporté à cette étude étiologique leur contingent d'observations ; or, il est admis aujourd'hui que pour la tuberculose comme pour tout autre maladie similaire, il ne faut pas considérer seulement le principe infectieux, mais encore les conditions du milieu dans lequel il exerce son action ; c'est en ce sens que la statistique résume admirablement les notions de salubrité, de climat, propres à un lieu déterminé. Pour servir de comparaison avec la tuberculose et la phthisie, nous pouvons donc examiner succintement quel est le caractère des mala-

dies infectieuses que l'on observe à Pau.

La fièvre typhoïde? Personne n'ignore que cette maladie est rare à Pau; qu'elle ne s'y est montrée qu'à de longs intervalles sans prendre un caractère grave; qu'il faut remonter à l'hiver de 1858-59 pour trouver les traces de ce fléau dans notre station. A ne considérer que l'hiver dernier, la ville de Bayonne, située à l'O.-N.-O. de Pau, n'a-t-elle pas été cruellement éprouvée par cette maladie, tandis que celle de Pau, où règnent cependant les vents d'ouest, a été complètement épargnée. On peut donc affirmer que le principe miasmatique qui donne naissance à la fièvre typhoïde ne trouve que fort rarement à Pau, soit dans le milieu ambiant, soit dans l'organisme, des conditions favorables à son développement. Ce fait est d'une grande importance par rapport à la genèse de la tuberculose, si l'on sait que la fièvre typhoïde et la tuberculose aiguë présentent dans l'ensemble des symptômes fébriles un parallélisme complet quant aux courbes des degrés thermométriques de la température du corps, et qu'il existe des cas où le diagnostic différentiel de ces deux maladies présente les plus grandes difficultés pratiques.

Les fièvres intermittentes paludéennes? On a beaucoup parlé des fièvres intermittentes qui

règneraient aux environs de Pau, par le voisinage de la lande, connue sous le nom de Pont-Long, et de l'influence que le miasme paludéen exercerait à Pau sur la marche des maladies. Je puis affirmer, en m'appuyant sur les observations thermométriques que j'ai prises depuis six ans au lit des malades, que je n'ai jamais eu à reconnaître des anomalies, qui, pour être expliquées, réclamassent l'intervention de ce miasme paludéen dont l'existence au N.-E. et à une certaine distance de Pau n'est pas contestable sans doute, mais dont les effets me paraissent encore problématiques sur les habitants de la ville.

L'infection purulente ? Bien que je ne m'occupe point de chirurgie, je crois pouvoir affirmer qu'à la suite des opérations chirurgicales, la fièvre de suppuration, les accidents toxiques par résorption des produits de la suppuration sont excessivement rares à Pau.

Et à ce sujet, qu'il me soit permis de rapporter ce qui suit : Chargé d'un service de maladies infectieuses et contagieuses à l'ambulance des prisonniers de guerre, établie l'hiver dernier dans la ville de Pau, je reçus l'ordre de préparer une des salles pour recevoir vingt blessés allemands venant de Nuits. Je dus évacuer vingt convalescents de la variole ; et le local ayant été soumis aux

désinfectants, les blessés prirent leurs places. J'ai eu là à soigner de longues suppurations, des trajets fistuleux, des projectiles, des esquilles à extraire, des abcès à ouvrir ; et cependant, je n'ai jamais eu des signes d'infection purulente à constater ; j'ajoute que, dans ce même service, j'ai eu des malades atteints, après la variole, de suppurations abondantes, profondes, d'abcès indolents, toutes conditions qui sont favorables au développement de la tuberculose. Un certain nombre d'entr'eux ont été atteints de bronchites, de pleuro-pneumonies ; mais je n'ai pas eu à constater un seul cas de tuberculose aiguë ou chronique ; et cependant la plupart des prisonniers évacués à Pau, après la bataille de Coulmiers, sont arrivés, épuisés par la maladie et la fatigue, dans les conditions les plus favorables, au développement de la tuberculose. Ne faut-il pas donc admettre que notre climat est capable de neutraliser les forces moléculaires mises en jeu au sein de l'organisme par le principe tuberculeux ? Et la conclusion rigoureuse de ces faits n'est-elle pas que le séjour de Pau convient à tous ceux qui par l'hérédité, la scrofule ou tout autre production morbide accidentelle (pus, exsudats, caillots sanguins, etc.), soumise déjà au commencement de transformation anatomique spéciale, et surtout

par les divers exsudats dont les poumons peuvent être le siége, sont exposés à une tuberculisation primaire ou secondaire ?

Ces considérations ne deviennent-elles pas plus concluantes encore si l'on envisage la constitution des habitants de notre région? Ici en effet la scrofulose torpide ou éréthique est rare ; et lorsqu'on la rencontre elle disparaît rapidement devant une bonne hygiène et un traitement approprié. L'observation a montré que la taberculose peut se déclarer après une fluxion de poitrine, après la scrofulose, un crachement de sang, une bronchite, une laryngite, des inflammations purulentes (pleurésie, péritonite, inflammation des organes urinaires et sexuels, la carie, un écoulement de l'oreille, les exanthèmes aigus, la fièvre typhoïde, l'ulcère rond de l'estomac, le diabète sucré, la suppression des secrétions de flux périodiques, la guérison d'ulcères anciens, de maladies cutanées, de fistules par inhalations de poussières malsaines, par la contagion, l'hérédité, etc., *soit qu'elle constitue d'emblée la maladie, ou qu'elle n'en soit que la complication et la terminaison*). Si la cause est complexe, la forme de la maladie présente les plus grandes variétés. En effet, supposons un individu auquel on a toujours attribué un tempérament quelque peu scrofuleux ; sa peau est extrê-

mement blanche, on aperçoit à travers les veines sous-cutanées roses ou bleues; les lèvres, les joues sont d'un rouge éclatant, le blanc de l'œil est translucide, les mains sont flasques, les cheveux souples. Au milieu des apparences de santé, on le voit maigrir peu à peu et s'affaiblir; son teint se décolore; il accuse de fréquents frissons suivis d'une chaleur passagère; il tousse d'une toux sèche et fréquente; si l'on examine sa poitrine les signes physiques fournis par l'auscultation sont encore insignifiants; mais il y a cependant un peu d'essoufflement, son pouls devient plus fréquent, plus mou, la température de la peau s'élève. Bientôt survient un léger enrouement, et même l'aphonie. Le malade sent une douleur en buvant, des élancements au niveau du larynx; l'appétit diminue peu à peu; quelques douleurs sourdes d'abord, puis plus accentuées se montrent à quelques centimètres au-dessous du creux de l'estomac; l'amaigrissement fait des progrès, et le malade marche rapidement en raison de la fièvre devenue hectique vers une fin que rien n'a pu conjurer. Voilà une de ces formes de la tuberculose chronique que l'on a appelée éréthique par rapport à une autre forme dite torpide, et dont je vais donner une description succinte. Supposons un individu dont les traits manquent de finesse, dont le

nez et les lèvres sont ordinairement tuméfiées, dont le ventre est souvent balloné, portant au cou des engorgements, des glandes ou des cicatrices du temps de l'enfance, dont les chairs sont molles, spongieuses, la peau parsemée de boutons ; sujet à des rhumes de cerveau fréquents ; ayant eu autrefois des écoulements d'oreille, présentant des taies au yeux, etc., s'enrhumant facilement, avec une moiteur habituelle de la paume des mains, etc. Bientôt l'appétit devient paresseux, la langue se charge, l'estomac se gonfle, le ventre devient lourd ; la paume des mains plus humide, une toux légère se déclare ; les crachats, rares au début, deviennnent plus abondants, le pouls d'abord fort lent s'accélère surtout le soir ; mais le thermomètre n'indique encore qu'une fièvre légère, le maximum de la température du corps n'à pas lieu à la même heure de la journée ; on constate nettement au sommet des deux poumons un catarrhe chronique, pendant que la respiration perd de sa netteté dans le reste de cet organe ; à force de soins une amélioration intervient ; mais la toux ne disparaît pas complètement. Il s'établit même souvent un état stationnaire que l'habitude du malaise rend supportable, et fait même considérer comme un mieux aller, mais la fièvre reparaît au bout de quelques mois, le ven-

tre devient plus douloureux; des maux de têtes opiniâtres, localisés sur les tempes, fatiguent le malade, le dégoût des aliments augmente, le ventre se météorise, la respiration devient plus difficile et peu à peu les forces s'en vont; le malade ne peut plus quitter son lit et la mort arrive souvent dans le coma. *Ces deux formes graves de la phthisie appartiennent à la phthisie par tuberculose.* Plus loin je donnerai d'autres descriptions de maladies pulmonaires correspondant à la phthisie compliquée de tuberculose, mais occasionnée par d'autres affections du poumon, et enfin je ferai comprendre ce qu'il faut entendre par phthisie simple, c'est-à-dire sans tubercules.

Cela posé, je vais enfin entrer dans l'application de notre climat à ces deux formes différentes de la phthisie, et par suite aux formes intermédiaires.

On remarquera que, dans les deux cas, la maladie fait explosion à un certain âge de la vie, vers la vingtième année, comme si un ferment puissant jusqu'alors silencieux dans l'organisme, introduisait tout à coup une nouvelle force, véritable aberra ion de la vie, dans l'échange nutritif qui s'opère entre toutes les substances dont se compose notre corps; c'est la neutralisation de ce ferment que les médecins de tous les temps ont

demandée à cette innombrable série de médicaments ou d'aliments prétendus spécifiques, qui tous les jours dupent les malades, en les détournant d'une bonne direction; l'impuissance de ces spécifiques a produit deux effets déplorables, elle enlève toute confiance au malade. victime de mille essais infructueux; elle a rendu beaucoup de médecins sceptiques. Je me hâte d'ajouter cependant que de nos jours il est universellement reconnu que la tuberculose peut être conjurée par une hygiène appropriée et de bonnes conditions climatériques. En effet, ne semble-t-il pas logique d'admettre qne les causes cosmiques qui peuvent prévenir la tuberculose et guérir la phthisie, sont précisément celles qui s'opposent à leur développement? C'est dans cette proposition que la médecine, la physique et la météorologie arrivent au contact.

Or, il résulte de l'observation, que le développement de la phthisie tuberculeuse est indépendant de la température, puisque l'on l'observe sous toutes lignes isothermes du globe. Et cependant la température avec ses variations tient sous sa dépendance tous les grands phénomènes météorologiques ! Sur ce point la science se trouve donc réduite à de simples constatations géographiques par lesquelles nous sommes obligés d'admettre

que certaines contrées sont indemnes de la phthisie, en raison de conditions générales *non définies, lesquelles sont encore un profond mystère pour tous*. Mais il faut ajouter que si la physique et la météorologie n'ont pu fournir jusqu'à ce jour une explication satisfaisante de la genèse de la tuberculisation dans une contrée déterminée, ces deux sciences jumelles peuvent, ainsi que nous essaierons de le démontrer dans la suite de cet exposé, nous donner des indications précieuses dans la marche de la tuberculose et de la phthisie confirmées. Ainsi la géographie médicale a pu établir qu'il existe à la surface du globe des « oasis » respectées *à des degrés différents* par la phthisie; la région de Pau est une de ces oasis, et l'une des plus privilégiées.

La région de Pau possède un climat où la tuberculose est une maladie fort rare, elle partage cet avantage avec un grand nombre d'autres points du globe signalés par la médecine géographique, et soumis à un ensemble de conditions telluriques et météorologiques très variables d'un point à un autre. Il me suffit en effet de citer l'Islande, les steppes d'Orenbourg, les hauts plateaux du Pérou, où la phthisie est inconnue, pour qu'il soit bien acquis que cette maladie n'est pas sous la dépendance des éléments atmosphériques.

On peut donc envoyer à Pau tout individu pour lequel on craint le développement d'une tuberculose. C'est au médecin ordinaire d'un malade qu'il appartient de déterminer si ces craintes de tuberculose sont fondées ; cette question une fois résolue par l'affirmative, le malade doit être envoyé soit à Pau, ou dans l'une de ces oasis où cette terrible maladie ne se montre que rarement.

Après ces considérations générales, je dois revenir sur mes pas et chercher à établir dans quel cas il convient particulièrement d'envoyer à Pau un malade suspect ou atteint de tuberculose. Si l'on se reporte à la première esquisse que j'ai donnée de la tuberculose, on reconnaîtra, après avoir mis en regard les caractères principaux de notre climat, tels que je les ai retracés un peu plus haut, que ce séjour convient à toutes les personnes qui ne présentent que les premiers symptômes du mal, associés à des antécédents fâcheux.

En effet, si l'on est en droit jusqu'à ce jour de nier l'hérédité proprement dite de la tuberculose, puisqu'on n'a jamais trouvé même avec les secours du microscope des tubercules dans le corps d'enfants morts-nés ou nés avant terme, ses causes primordiales, telles que la scrofulose, la phthisie, sont-elles héréditaires ? Quant à la marche du mal, elle dépend soit du sujet lui-même, soit de

toutes les causes accidentelles morbides auxquelles il aura pu être exposé. Quoi qu'il en soit, dès l'apparition des premiers symptômes, et mieux encore si des deuils de famille commandent des mesures préventives absolues, il sera bon d'envoyer à Pau tout individu atteint à diverses reprises de rhumes tenaces, s'il est né de parents tuberculeux, si dans les maladies de l'enfance il était facilement pris par la fièvre, s'il a été porteur de gonflements glandulaires au cou surtout, de dartres humides, s'il est d'un tempérament nerveux, irritable ; si, dans une poitrine d'un développement normal, bat un cœur de petite dimension ; si la délicatesse, la friabilité des parois des vaisseaux sanguins s'est manifestée par des stries de sang dans la salive, dans les crachats ; s'il est sujet à des saignements de nez fréquents, s'il a grandi brusquement, pendant que la nutrition générale restait languissante, etc.

Mais de ce que le climat de Pau convient parfaitement à un malade *éréthique*, je ne crois pas qu'il doive être rejeté dans toute forme *torpide*. En effet, pour s'en convaincre, il suffit d'avoir observé sur quelques enfants venus avec leurs parents tuberculeux dans notre station, enfants délicats, scrofuleux, sous l'influence évidente d'un principe héréditaire mauvais : ces enfants se trans-

forment complètement à Pau; ils acquièrent bientôt la vigueur des nôtres, leurs tissus prennent de la force, leurs muscles augmentent de volume, l'exercice, la vie au grand air *les sortent de leur torpidité.* S'ils sont nerveux et délicats, pâles et languissants, par l'amélioration de leur nutrition, ces signes extérieurs font place à toutes les apparences de la santé. Pourquoi donc un jeune homme d'un tempérament torpide ne trouverait-il pas sous l'action bienfaisante de notre climat, le redressement de ses forces vives, de même que l'enfant protégé contre les maladies de l'enfance qui rendent l'époque de la puberté fort critique en des conditions d'hygiène et de climat toutes différentes, puise ici pour plus tard une immunité assurée contre la tuberculose.

Si des tubercules existent déjà dans le poumon, ne formant que des amas isolés, sans qu'il y ait fièvre, ulcération ou destruction du tissu pulmonaire, on peut encore espérer à Pau que ces amas disparaitront par atrophie, résorption ou crétification. Mais s'il y a déjà fièvre, faute des tubercules, en un mot si l'on ne peut douter d'une infection générale de l'économie, je ne crois pas qu'il y ait un climat qui puisse arrêter la marche du mal. Et si encore, comme j'essaierai de le montrer plus

loin, le climat exerce une action calmante sur la fièvre des tuberculeux éréthiques, ne préserve-t-il pas de la fièvre le tuberculeux torpide, lequel sera exposé aux mêmes dangers que le premier, le jour où la fièvre se sera emparé de lui ?

Je vais examiner en second lieu comment se comportent à Pau des cas de *phthisie simple* ou *compliquée de tuberculose.*

Dans la *phthisie simple*, le mal débute par un rhume tenace, qui résiste au traitement le mieux indiqué, et qui détermine au bout de quelques semaines des changements anatomiques aux sommets des poumons. Les personnes atteintes sont en général d'une constitution délicate ; mais il n'est pas rare qu'elles présentent toutes les apparences de la force et de la santé ; c'est toujours un refroidissement qui est considéré comme l'origine du mal. Il peut débuter encore par un frisson violent, suivi d'une fièvre continue, présentant des exacerbations, avec un état général surexcité ou déprimé. L'auscultation révèle l'existence d'une fluxion de poitrine, d'étendue et de siège variables, compliquée souvent de pleurésie ; lorsque ces accidents doivent se terminer par résolution, c'est ordinairement vers le 5e et le 7e jour que la fièvre tombe. Mais ici on n'observe les 11e, 14e et 20e jours qu'une rémission incomplète ; la fièvre n'a pas en-

tièrement disparu ; insensible le matin, elle se révèle le soir par une élévation notable de la température du corps. Pendant ce même temps, les signes physiques fournis par l'auscultation et la percussion ne se sont pas sensiblement améliorés : la toux et les crachats continuent, bien que l'appétit et les forces paraissent augmenter. Quelquefois la fièvre disparaît pour un temps plus ou moins long ; mais il reste encore dans le tissu pulmonaire et dans la plèvre ce qu'on appelle un *exsudat* ; si l'on surveille attentivement cet exsudat par l'auscultation, on reconnaît qu'il se comporte d'une manière variable. Tantôt les éléments anatomiques dont il se compose restent silencieux ; ou bien ils semblent se résorber lentement en laissant plus de perméabilité à l'air extérieur ; tantôt ils sont le siège d'un travail moléculaire tout différent, ils subissent une espèce de fonte, mais en déterminant des ulcérations du tissu bronchique, et des excavations d'un volume variable ; dans d'autres cas l'exsudat se comporte comme une sorte d'épine autour de laquelle des inflammations circonscrites mais répétées du tissu pulmonaire environnant, ramènent la fièvre, et donnent lieu à ce que les malades appellent de *nouveaux rhumes*, s'imaginant que les premiers ont guéri sans laisser de traces. On donne encore quelque-

fois à ces accidents le nom de *poussées*, mais ces poussées *ne sont que très rarement des productions de tubercules*. Lorsque la poussée est tuberculeuse, *lorsque la tuberculose vient compliquer la phthisie*, une nouvelie cause de destruction a dû intervenir ; cette nouvelle cause consiste le plus souvent dans une sorte d'empoisonnement du malade par certains principes qui résultent eux-mêmes de la décomposition de l'exsudat primitif. Si à cette description générale des principaux phénomènes de la phthisie, j'ajoute que l'on peut rencontrer toutes les variétés dans la marche et l'acuité des symptômes, j'aurais indiqué les principaux traits de la maladie de poitrine la plus commune, de *celle qui à ses différentes périodes offre le plus de chances de guérison dans notre climat* : 1° parce que la complication la plus redoutable étant la tuberculose, cette solution ne se montrera que rarement à Pau : elle ne pourra pas cependant être conjurée, surtout s'il s'agit de malades trop avancés, chez lesquels la fièvre ne peut être abattue, dont l'appétit est déjà ruiné, dont les forces sont déjà notablement affaiblies ; 2° parce que dans la région de Pau les inflammations du poumon et de la plèvre se terminent par résolution avec une grande rapidité, en raison de l'heureuse influence que notre climat exerce sur la nutrition

générale. Cette influence explique comment des exsudats d'origine hémorragique ou inflammatoire arrivés du dehors et traités à Pau se résorbent souvent sans destruction du tissu, sans fièvre, dans le courant d'un hiver, pendant que les malades voient leur état général s'améliorer peu à peu et leur organisme s'animer d'une vie nouvelle ; 3° parce que l'observation minutieuse des variations atmosphériques par rapport aux maladies de la poitrine, montre qu'à Pau les malades sont moins exposés à contracter des bronchites, lesquelles en occupant les parties du poumon respectées par l'exsudat, contribuent à la gêne de la circulation sanguine dans cet organe, augmentent la stase de sang, et déterminent ainsi indirectement un travail moléculaire destructeur au siége de l'exsudat.

On a remarqué depuis longtemps que les phthisiques *éréthiques* se trouvent mieux à Pau que dans tout autre station d'hiver ; l'explication de ce fait d'observation est que, la tuberculose étant une complication plus fréquente dans l'éréthisme que dans la torpidité, et la tuberculose étant fort rare à Pau, il est naturel que notre station semble mieux convenir aux phthisiques éréthiques.

Je présenterai à ce sujet quelques considéra-

tions sur la phthisie à Pau dans les rares cas où j'ai eu occasion de l'observer. Je soigne depuis un an environ un ouvrier qui habite la rue des Cultivateurs. Il est d'une constitution physique éréthique, il a eu sans qu'il existe chez lui une lésion du cœur ou des troubles circulatoires abdominaux, des hémorragies nombreuses et copieuses suivies d'exsudats étendus. J'ai constaté à divers reprises avec quelle rapidité la respiration redevenait normale ; la masse sanguine en résidu dans les petites bronches se résorbait sans réaction fébrile notable ; chez cet homme la friabilité des capillaires sanguins est extrême, et la congestion pulmonaire se trouve favorisée par le métier qu'il exerce et qui le force à se tenir courbé et à exercer des pressions énergiques sur la poitrine ; j'ai souvent comparé cet homme chez lequel une hémorragie énorme n'est qu'un accident passager, à d'autres malades, venus du dehors, et chez lesquels des exsudats hémorragiques restaient stationnaires au milieu des conditions hygiéniques les plus satisfaisantes.

Je pourrais citer d'autres cas de tuberculose chronique, de catarrhe chronique, de pneumonie chronique, marchant avec une extrême lenteur, n'apportant dans les occupations de la vie que des

interruptions de peu de durée, et permettant aux malades d'atteindre un âge avancé.

On peut dire en général que les maladies de la poitrine, développées dans la région de Pau, *prennent une forme torpide*, et c'est encore pour cela que notre climat est favorable à la forme éréthique.

Je ne puis partager l'opinion de ceux qui pensent qu'en changeant chaque hiver de climat, on avance la guérison. Je crois plutôt qu'il faut se fixer en un lieu, s'abstenir de voyages lointains et fatigants, utiliser pendant l'été les ressources qui se trouvent à proximité comme sites ou sources minérales, et revenir l'hiver au lieu d'une première et toujours laborieuse acclimatation. Il suffit de jeter les yeux autour de soi, pour se convaincre que ceux qui ont guéri à Pau, après avoir été gravement compromis, sont ceux qui se sont fixés dans notre pays, et qui l'ont habité sans interruption de longues années.

Je viens de donner à ces considérations médicales plus de développement que je n'en avais eu l'intention. Mais je n'ai pu résister au désir de donner, conformément aux convictions que la pratique a fait naître en moi, l'explication de l'action curative de notre climat.

Une autre question non moins importante que celle de l'action générale du climat, puisque qu'elle se rapporte à la manière dont se comportent à Pau les diverses maladies de la poitrine, au milieu des variations atmosphériques de chaque hiver, est *celle de ces mêmes variations* ; quant à l'action générale du climat, elle ne peut être que légèrement modifiée par leur influence ; ce sont elles cependant qui donnent à l'hiver sa physionomie propre ; les impressions qu'elles font naître dans l'esprit du malade sont souvent les seules que ce dernier conserve et qui forment la base de ses appréciations sur notre climat. Il est vrai qu'il n'y a rien de moins justifié que ces appréciations dans le plus grand nombre des cas ; elles sont, en effet, le résumé de ses impressions et de ses souvenirs, plutôt que le résultat de l'observation sur lui-même, ou d'une étude météorologique quelconque ; aux impressions de cause physique, il faut ajouter les impressions morales auxquelles le malade n'a pu se soustraire. Le climat, l'hygiène, une bonne alimentation ne sont pas les seuls éléments d'une cure d'hiver ; il faut tenir compte dans le résultat final de mille influences secondaires, il est vrai, mais dont l'importance ne saurait être mise en doute, bien qu'elles ne puissent être appréciés avec quelque exactitude que

dans un cas donné, c'est-à-dire que par rapport à un malade dont on aurait suivi chaque jour la marche du mal, la manière de vivre, de se distraire, dont on connaîtrait les regrets du foyer, les préoccupations des affaires et même les secrets du cœur.

Et c'est dans ce sens que l'on a pu affirmer avec une grande vérité l'influence heureuse exercée sur les malades de la poitrine par la beauté du site, la promenade, le théâtre, la musique, en un mot par le commerce d'une vie tranquille au milieu d'une société distinguée, telle qu'on la rencontre à Pau, chaque hiver. J'ai pu me convaincre bien souvent du bien que l'on procure à un malade de la poitrine, en cherchant à ramener son esprit, si disposé à la tristesse, au découragement, en éloignant de sa pensée, par une bonne parole, des images sinistres ; négliger ce côté moral du traitement me paraît être une faute, surtout dans les affections chroniques, propres à lasser la patience la plus éprouvée, et dans lesquelles le traitement par les spécifiques est nul. Avec un diagnostic exact, une serveillance attentive, de tous les jours dans les cas graves, quelques médicaments administrés avec une extrême prudence, mais rationnellement indiqués, des conseils hygiéniques basés sur l'ob-

servation des éléments atmosphériques, il est possible d'aider un malade à franchir de mauvais passages, de conjurer des jours mauvais ; *car ces jours mauvais on en rencontre à Pau, comme dans tous les climats analogues* ; et si un malade croyait pouvoir à Pau, se livrer sans inconvénient pour sa santé à tous ses caprices, à toutes ses fantaisies, il pourrait se tromper cruellement. Je ne crois pas qu'il existe un seul climat où un malade de la poitrine puisse se comporter comme un homme bien portant. C'est cependant ce que l'on voit malheureusement tous les jours à Pau, comme ailleurs sans doute, malgré les conseils les plus pressants.

Après cette disgression, il me reste à faire connaître dans quelle proportion l'observation des éléments atmosphériques peut être utilisée dans le traitement des maladies de la poitrine ; les personnes qui désireront se rendre compte de la méthode scientifique qui a dirigé mes recherches à ce sujet, et que j'ai exposée dans une étude de météorologie médicale au point de vne des maladies des voies respiratoires publiée en 1869, trouveront dans ce mémoire tous les éléments de contrôle exigibles en pareille matière. Elles y trouveront en outre des observations de malades, qu'elles pourront comparer avec les esquisses

générales que j'ai données plus haut des principales formes de la phthisie. Les observations météorologiques que j'ai continuées depuis 1869 n'ont fait que confirmer les conclusions de mon premier mémoire. Qu'il me soit permis de reproduire ici ces conclusions, en me servant d'un langage moins scientifique, pour rester fidèle au plan que je me suis imposé dans cette notice, à savoir, d'écrire pour être compris de tous, même dans les notions les plus proprement médicales, si je puis m'exprimer ainsi :

1° Chaque hiver se partage en *périodes naturelles du temps*, pendant lesquelles le milieu ambiant, la constitution médicale atmosphérique, reste sensiblement la même. Je dis *sensiblement*, parce que les variations de la pression atmosphérique amènent des perturbations secondaires, lesquelles exercent une influence plus marquée sur les tuberculeux que sur les malades porteurs d'exsudats non tuberculeux ; tandis que les changements de période impressionnent souvent plus ces derniers que les premiers ;

2° Ces périodes naturelles et ces perturbations secondaires varient chaque hiver en nombre et en durée, et aussi en intensité ; et leur détermination exige l'emploi des instruments météorologiques

propres à mesurer la pression de l'air, les variations de la température et de l'humidité atmosphériques ;

3° Une *période* pluvieuse, avec pressions barométriques élevées, sans secousses notables de la pression, avec température soutenue (moyenne supérieure à 8°) et à oscillations quotidiennes régulières, exerce une action plus favorable sur les tuberculeux, qu'une période sèche, à températures variables dans la journée, et fort belle en apparence ;

4° La persistance de mauvaises conditions de température et d'humidité, coïncidant avec des pressions basses et variables, peut donner lieu à des inflammations légères du poumon et de la plèvre ;

5° L'agitation des couches atmosphériques favorise la durée d'un crachement de sang et paralyse l'action des remèdes dits hémostatiques ;

6° La comparaison exacte des climats au point de vue météorologique ne peut se faire qu'au moyen d'un système de représentation graphique; et, pour obtenir cette représentation, il suffit que l'on calcule de la même manière les éléments atmosphériques : chaleur, pression, humidité, etc. En plaçant au-dessus les uns des autres les des-

sins ainsi obtenus, il sera possible de voir d'un coup-d'œil en quel lieu un hiver donné a été plus favorable que tout autre aux diverses maladies de la poitrine, abstraction faite de l'influence générale du climat, laquelle domine toutes les variations.

Ainsi ce n'est pas parce qu'un hiver aura été plus ou moins chaud, plus ou moins humide, que son action sur les maladies de poitrine aura été plus ou moins favorable.

L'action climatérique est plus complexe, et mes études météorologiques n'ont encore pu déterminer que certains groupes de circonstances extérieures en rapport avec certains épiphénomènes de la maladie générale. Il serait intéressant de vérifier si ce rapport est le même en tout lieu propre au traitement des maladies de poitrine. Si l'on considère les différentes stations d'hiver pour les phthisiques, on est frappé de la diversité qu'elles présentent au point de vue de la latitude, de la hauteur au-dessus du niveau de la mer, de la température, de l'humidité, de l'hygiène générale ; et cependant, il est incontestable que chacune d'elles peut revendiquer de légitimes succès. — Le choix d'une station est toujours une question grave et difficile. *Que sera l'hiver prochain ?* Cette

inconnue rend le problème fort indéterminé. L'action générale du climat est bien connue de tous les médecins instruits ; mais c'est aux médecins pratiquant dans un climat donné qu'il appartient de préparer par la statistique de chaque hiver les règles définitives sur lesquelles puisse être établi le choix de ce même climat.



LE CLIMAT DE PAU

LETTRE DE SIR A. TAYLOR

AUX JOURNAUX ANGLAIS

Le *Mémorial des Pyrénées* reproduisait dernièrement la première partie d'une lettre que Sir A. Taylor, Dr médecin, venait d'adresser à l'un des principaux journaux du Royaume-Uni, relativement à l'effet de nos nouveaux impôts sur le prix des choses nécessaires à la vie ; et il montrait que le renchérissement ne serait pas aussi considérable à Pau qu'on se plaisait à le faire craindre, évidemment dans le but d'en éloigner nos hôtes d'hiver. Il est utile et opportun de faire

connaître, aussi généralement que possible, la seconde partie de cette lettre, qui a paru en entier dans « *The Lancet* », du 14 septembre 1871, (c'est le journal de médecine le plus considérable de l'Angleterre).

On lira avec un double intérêt, dans le *Monde médical* et ailleurs, cette partie de la lettre de M. le docteur Taylor, où il met de nouveau en lumière les avantages spéciaux du climat de Pau, et réfute ainsi victorieusement les nouvelles attaques qui ont été récemment dirigées contre lui.

Cet écrit témoigne une fois de plus de la sollicitude et du dévouement de Sir A. Taylor, pour les intérêts de la ville de Pau qui lui devait déjà tant ; nul n'ignore, en effet, que c'est lui qui, le premier, a élucidé et vulgarisé les vertus de son climat et qui a commencé à mettre en vogue notre cité comme *station d'hiver* pour les malades.

Quand on se rappelle ce que la ville de Pau était, il y a trente ans, on reste vraiment émerveillé des progrès de toutes sortes qu'elle a réalisés, et dont le *doublement de sa population*, dans cette période *statistiquement* si courte pour pareil accroissement, est la manifestation la plus éclatante.

Et la pensée se reporte naturellement et avec une vive reconnaissance, sur les premiers promoteurs de cette rapide prospérité, ainsi que sur les hommes qui, à leur exemple, ont apporté de loin comme de près leur pierre à l'édifice.

LETTRE DE SIR A. TAYLOR.

Comme on se fait généralement d'assez fausses idées sur les stations hygiéniques ou médicales du midi de la France auxquelles on envoie ordinairement les malades, je me permets de présenter ici quelques observations sur ce sujet dans l'intérêt même de ces malades.

Quoique sous la même latitude, les climats du sud-ouest et du sud-est de la France diffèrent essentiellement dans leurs propriétés; ils agissent même en sens opposé sur le corps humain.

1° Le climat du sud-ouest de la France, dont Pau est le centre, peut être considéré comme neutre dans ses propriétés; en effet, il présente rarement

des excès d'humidité ou de sècheresse ; les vents perçants ne s'y font pas sentir, il calme les nerfs et modère la circulation ; et par suite, les malades des voies respiratoires sont rares parmi les indigènes. Il doit donc être rangé parmi les *climats sédatifs*.

2° Le climat du sud-est de la France dont Montpellier peut être considéré comme le centre, et qui comprend Nice, Cannes, Menton, Hyères, etc., est au contraire électrique et sec. Il y règne surtout au printemps des vents pénétrants, irritants, souvent chargés d'une poussière impalpable, qui causent des maladies aiguës. Nous trouvons dans une topographie médicale de Montpellier la statistique suivante des résultats des maladies traitées, pendant une année, dans l'hôpital de cette ville. Nombre de malades admis, 2,756; décès, 154; sur lesquels 53, c'est-à-dire plus d'un tiers, provenaient de maladies de poitrine. Ce climat appartient à la catégorie des climats *excitants*.

3° Quelques auteurs affirment que le climat de Pau est *énervant*. Mais pour qu'un climat soit énervant, il faut surtout deux choses : une température élevée, et de *l'humidité libre* dans l'atmosphère. Le climat de Pau n'offre rien de pareil ; en effet, la moyenne de la température la plus élevée pendant la saison d'hiver (la saison des malades), soit d'octobre à mai inclusivement, est de 0,56° (Fareinheit), tandis que celle de Greenwich est de 0,49° ; quant à l'humidité, la moyenne à 9 heures du matin pendant

la même période (la saturation de l'air étant exprimée par 1°,00), n'est que 0,79° pour Pau, tandis qu'elle est de 0,89° pour Greenwich ; à midi, elle est de 0,65° pour Pau et de 0,79° pour Greenwich.

Voici des faits qui viennent à l'appui de ces indications :

1° Les cheveux des femmes (vrais hygromètres vivants) conservent leur frisure en temps de pluie ; 2° l'acier se rouille à peine dans les maisons inhabitées ; 3° les vêtements de laine renfermés dans des placards ont rarement besoin d'être mis à l'air ; 4° une serviette saturée d'eau se sèche en peu d'heures dans une pièce sans feu, en hiver et même par un temps pluvieux.

On pourrait invoquer à l'appui de ce qui précède le témoignage de nombreux médecins et autres qui ont longtemps habité Pau, mais je me bornerai à citer celui du docteur Louis, de Paris, qui, dans sa longue pratique, s'était spécialement occupé des maladies qui exigent un changement de climat, et cela sans parti pris pour Pau ni pour tout autre station médicale. Il était venu passer un hiver à Pau avec son fils qui était atteint de phthisie, à un degré déjà très avancé, et à laquelle il succomba. Le célèbre médecin m'écrivit au moment où il quittait cette ville une lettre dont je me plais à citer ici quelques passages. Son opinion fait d'autant plus autorité que c'est celle d'un des hommes les plus compétents et

qui, s'il eût eu moins de force d'âme, aurait bien pu, en si douloureuse circonstance, envouloir un peu au climat de Pau qui n'avait pas répondu à son attente.

Avant de reproduire la lettre de M. le docteur Louis ajoutons que toutes les personnes qui ont résidé à Pau ont été frappées du calme habituel de l'atmosphère, et c'est à ce calme, à cette placidité, plutôt qu'à la tiédeur de l'air qu'elles attribuent la douceur qui caractérise si particulièrement le climat de la station médicale béarnaise.

(Voir la lettre du docteur Louis, page 3.)

Après ce qui précède, il serait superflu, quand on s'adresse ou monde médical, d'entrer dans le détail des affections sur lesquelles le climat sédatif de Pau peut exercer une salutaire influence ; je me bornerai donc ici à quelques indications générales :

1° En ce qui concerne les affections scrofuleuses et lymphatiques sur les enfants, comme il est permis de les attribuer plutôt à une prédisposition qu'à un vice ou un germe héréditaire, il est logique de dire qu'un climat sous lequel la population indigène est, à bien peu d'exceptions près, exempte de ces affections, peut, si on se place opportunément sous son influence salutaire, en arrêter le développement. Cette doctrine s'applique aussi aux inflammations cérébrales, au faux-croup, à l'asthme spasmodique et à toutes les maladies inflammatoires. A

l'appui de ces indications, j'ajoute que j'ai constaté, il y a quelques années, que pendant une période de sept années consécutives, il n'était mort à Pau aucun Anglais au-dessous de l'âge de 12 ans.

2° Le climat de Pau a aussi pour effet de calmer l'irritation des glandes mésentériques, de même que celle de l'appareil lacté et d'empêcher ainsi la génération de matières tuberculeuses dans le sang et par suite, d'en prévenir les dépôts dans les diverses parties du corps.

3° Il empêche également les dépôts tuberculeux d'arriver à maturité en diminuant la fréquence du pouls et en ralentissant la respiration ; c'est ainsi que dans les poumons, par exemple, est prévenue la fluxion inflammatoire vers les points tuberculeux qui, comme tous les corps étrangers, sont sujets à se ramollir, dans tous les cas où la circulation est par trop activée.

4° Il est également salutaire dans toutes les tendances morbides inhérentes aux tempéraments nervoso-sanguin, comme les céphalalgies nerveuses, les désordres convulsifs propres à ce tempérament, la disposition aux inflammations périodiques, et en général dans tous les vices de sécrétion, provenant d'une trop grande irritabilité des organes sécréteurs.

Je terminerai par quelques mots sur la mortalité de Pau comparée à celle de quelques autres lieux ;

à Pau, elle est de 1 sur 45 par an ; à Birmingham, 1 sur 43 ; à Londres, 1 sur 40; en France en général, 1 sur 39 ; à Paris, 1 sur 32 ; à Nice, 1 sur 31 ; à Naples 1 sur 28 ; à Rome, 1 sur 25 ; à Vienne, 1 sur 22 1[2.

PROMENADES



Les environs de Pau sont riches en jolies promenades. Toutes les fantaisies, tous les caprices, toutes les heures du jour, toutes les variations de temps et de température peuvent avoir leur promenade particulière. Dans un court séjour on ne peut choisir ; mais ceux qui passent une partie de leur hiver à Pau, pourront à leur gré adopter celles qui leur conviennent, soit qu'ils préfèrent les promenades accidentées et pittoresques, soit qu'ils recherchent une promenade aisée, sans fatigue, en jouissant toujours du superbe panorama que la nature a placé à notre horizon du sud.

Promenades en voiture. — 1° Promenade à Gan et à Belair sur la route d'Oloron, distances : Gan (1) à 8 kilomètres ; Belair à 18 kilomètres.

C'est la promenade favorite des malades, la première du moins ; le parcours est délicieux et abrité des vents d'ouest par la chaîne des coteaux, semée de jolies et pittoresques habitations.

A Gan se trouve une Ferme-Ecole, située sur le coteau à droite, en sortant de Gan, sur la route des Eaux-Bonnes.

Belair est un point de vue magnifique sur les coteaux de Jurançon et les montagnes. On s'y rend par la route d'Oloron qui traverse Gan.

2° Au pont de fil de fer d'Assat, 8 kilomètres. On remonte le cours du Gave par Gelos, où est le dépôt d'étalons du Gouvernement et les riants villages de Lezons, Mazères, Rontignon, Narcartet ; on revient par la rive droite en suivant une plaine riche et agréable.

3° Au pont de fil de fer d'Artiguelouve, 8 kilomètres. Après avoir longé le Parc, vous laissez à droite Lescar, autrefois évêché du Béarn, où se trouve aujourd'hui l'Ecole normale, destinée à la formation d'instituteurs primaires, puis vous pou-

(1) Voir l'article route de Gan.

vez traverser le Gave sur un pont suspendu et rentrer à Pau en suivant les coteaux à travers le joli village de Jurançon.

Ces deux promenades sont l'une et l'antre ombragées et on peut, à volonté, y recevoir ou y éviter les ardeurs du soleil, en choisissant bien son heure et le sens dans lequel on les entreprend.

4° Promenade à Piétat par Gan et retour par le bord du Gave, une des plus belles courses de nos environs, 13 kilomètres. Le site de Piétat où se trouve une chapelle, est des plus pittoresques. Il faut choisir une journée où les montagnes sont découvertes pour jouir du magnifique panorama qui se déroule depuis la plaine de Nay jusqu'aux Hautes-Pyrénées. On peut aussi, en allant ou en revenant, suivre les coteaux de Gelos et d'Uzos ; on a, tout le temps, une vue ravissante sur la plaine et sur la montagne.

5° Aux coteaux de Jurançon : monter par la côte Guiraudet qui conduit au château de M. Daran, ancienne propriété de M. de Perpigna : suivre la crête des coteaux où se trouvent les charmantes villas Parenche, Jacomet, Mont-Briant, et descendre près la villa Montvert par la côte dite vallon de Monplaisir ; promenade de 4 à 5 kilomètres, mais une des plus agréables sous le rapport des points de vue ravissants qu'on y rencon-

tre. Celui de Guiraudet surtout est un des plus admirables des environs de Pau.

Si on veut prolonger sa promenade on n'a, en quittant la propriété Guiraudet, qu'à suivre le chemin qui va vers le sud en se maintenant toujours sur la hauteur. On peut aller descendre à la côte de Gan et revenir par la route des Eaux-Bonnes.

6° A Idron par Bizanos et retour par la route de Tarbes, petite et charmante course, 6 kil.

7° Nay, Coaraze, Bétharram (1), 18, 20 et 25 kilomètres. Nay est une ville de fabriques, où se font les toiles de Béarn et ces draps épais pour les capes et les berrets des montagnards des Pyrénées ; visiter la maison carrée à trois étages, formée par trois rangs d'arcades et connue sous le nom de Gaston Phébus, quoiqu'elle ne remonne pas au-delà de Marguerite de Navarre.

Coarraze, une des anciennes baronnies du Béarn. De l'ancien château où fut élevé Henri IV, il ne reste qu'une ancienne tour carrée ; il est placé sur la rive droite du Gave, et domine une vallée toute parée de vergers et de prairies.

A 5 kilomètres de Coarraze se trouve Bétharram, célèbre dans le Béarn par les pélérinages qui

(1) Voir l'article Bétharram.

s'y font chaque année, au mois de septembre.

L'église, d'une architecture peu remarquable, est bâtie sur les bords du Gave en face d'un pont d'une seule arche d'un effet très-beau. Du calvaire on jouit d'une vue magnifique sur le pays de Bigorre et le Béarn.

8° A Morlàas (*voir l'arcicle sur Morlàas*) 11 kilomètres.

9° A Lescar (*voir l'article spécial*) 7 kilomètres.

10° Promenade au coteau de Montebello, retour par Rontignon, 7 kilomètres.

11° A Sauvagnon, route de Bordeaux ; en allant, vous traversez le Pont-Long, immense plaine autrefois inculte et objet de longues contestations entre les communes qui l'entourent et celles des vallées des Pyrénées, aujourd'hui envahie progressivement par la culture. Une compagnie anglaise a entrepris le défrichement d'une grande partie du Pont-Long après l'hippodrome. Au retour, vous aurez une vue grandiose des Pyrénées ; 8 kilomètres.

12° Promenades dans la vallée du Soust, ou vallée Heureuse.

13° Promenades autour de Pau par les allées de Morlàas, le chemin du Loup et retour par la route des Cultivateurs et la route de Bordeaux, ou par le petit Boulevard et la route de Bordeaux,

1 heure ou 1 heure 1|2. La promenade par la route de Bordeaux et le grand Boulevard qu'on a ouvert entre cette route et la Porte-Neuve, sera une des plus agréables et des plus fréquentées. Ce sera une petite promenade de demi-heure ou trois quarts d'heure.

Ces promenades ont une foule de variantes qu'on ne pourrait indiquer ici sans tomber dans de fatigantes redites.

Les promenades à cheval. — Ces promenades sont tellement nombreuses et variées que nous ne pouvons en parcourir la nomenclature. Une foule de points inaccessibles à pied à cause de leur éloignement, et en voiture à cause du défaut de largeur des routes, sont une ressource précieuse pour le cavalier.

Ceux qui aiment les sites pittoresques, les petits sentiers ombragés trouveront dans les coteaux une variété infinie de courses plus agréables les unes que les autres.

Aimez-vous à vous livrer à toute la vitesse de votre monture et de fendre l'air avec rapidité ? les routes qui environnent Pau se présentent en foule avec leurs sites plus ou moins beaux.

Si vous avez besoin de trouver une route bien aérée, prenez celle de Bordeaux ; souvent de bons

cavaliers vont chercher dans le Pont-Long une carrière propre à exercer leurs chevaux aux difficultés de la chasse au renard ; le bois de Pau est aussi un but agréable pour les cavaliers.

Pour les promeneurs à pied, on visitera souvent le Parc. La magnifique vue sur la plaine du Gave et de Jurançon offre toujours des aspects nouveaux et inattendus qui se font apprécier des amateurs et des artistes. Le village de Billère, tout à côté, que vous l'abordiez par la Haute-Plante ou par le Parc, est aussi un but de promenade peu éloigné ; je ne parle pas de la place Royale où la musique du régiment se fait entendre le dimanche et le jeudi, (*voir l'article sur la place Royale*), ni des Haute et Basse-Plante : ce sont des ressources mises à la portée de tous pour utiliser une éclaircie dans un jour de pluie et faire un peu d'exercice. Les allées de Morlàas ne seront pas oubliées par les amateurs d'excursions peu éloignées et solitaires.

Enfin, le Bois-Louis, au bas de la place Royale, où se trouve la gare du chemin de fer, et où il y a de belles eaux et de beaux ombrages, des arbres d'une végétation admirable, et d'où l'on aperçoit les belles habitations de la rue du Lycée, est une très agréable promenade.

Avec une voiture, le cercle des promenades à

pied peut s'étendre indéfiniment ; l'étranger pourra, d'ailleurs, se munir utilement soit du plan de la ville et des environs publié par le Syndicat, soit de la petite carte des environs publiée par M. Lafon, libraire ; il y trouvera de bonnes indications.

Plusieurs fois par semaine, (1) la plaine de Billère, située au bout du Parc, est le rendez-vous d'une société nombreuse : c'est l'emplacement des jeux favoris des Ecossais et des Anglais ; le golf, le chricket, le tir de l'arc sont souvent le motif des luttes très-aimées de nos visiteurs, plus amateurs qu'on ne l'est en France de tous les exercices corporels.

Si vous vous intéressez à l'agriculture, la Ferme-Ecole de Gan s'ouvrira volontiers devant vous, si vous vous adressez à son aimable et intelligent directeur.

Nous laisserons de côté les grandes excursions qui portent nos visiteurs vers les Pyrénées ; aux premiers beaux jours du printemps, nous les voyons s'élancer vers les pics neigeux qui ont à cette époque un attrait tout particulier ; mais nous dépasserions notre cadre si nous abordions ce sujet..

(1) Ces jeux ont été suspendus depuis quelque temps, il est probable qu'ils seront repris l'hiver prochain.

Place Royale.

La place Royale est la promenade la plus fréquentée de la ville ; c'est une sorte de rendez-vous général où les étrangers et les habiants sont presqne toujours sûrs de rencontrer leurs amis et leurs connaissances. Deux fois par semaine, le jeudi et le dimanche, la musique du régiment en garnison à Pau s'y fait entendre au milieu d'un concours nombreux d'auditeurs et de spectateurs ; car on y vient autant pour voir et se faire voir que pour y écouter les meilleurs morceaux des maîtres, et l'on croirait souvent, tant on y remarque d'élégantes toilettes au milieu d'une foule pressée, que Londres et Paris nous ont envoyé leurs plus belles promeneuses.

Les enfants ont pour cette place une prédilection marquée : ils y sont partout sous la surveillance de leurs mères ou de leurs gouvernantes, et ils savent toujours y trouver des compagnons de jeu. C'est plaisir de voir folâtrer ces petites créatures brunes, blondes, blanches, roses, venues d'Amérique, de Londres, de Paris, de St-Pétersbourg. On demandait à un médecin comment il se faisait qu'à Pau les enfants même les plus délicats fussent tous en si belle santé. « Ne

voyez-vous pas, répondit-il, qu'ils peuvent sortir ici tous les jours et rester pendant de longues heures exposés aux bienfaisantes influences du soleil du midi ? » Leur instinct leur a fait choisir pour leurs jeux l'endroit le plus agréable ; il est situé au sud-est de la place et renferme une pelouse toujours verte : on l'a nommé *la petite Provence.* Ce n'est pas la seule chose qui rappelle le jardin des Tuileries : la place Royale a aussi son marronnier du 20 mars, mais ce marronnier est un sycomore (1) (il est placé à la gauche de la statue d'Henri IV), et au lieu d'ouvrir ses bourgeons à la fin de mars, il se couvre de feuilles dès le milieu et quelquefois dès le commencement de février.

Les enfants ne vont chercher à la place Royale qu'un air doux et tiède et des compagnons de jeux ; ils ne songent guère à la beauté du paysage. Laissons-les donc s'amuser aux naïves péripéties du drame de *ma tante ture, lure, lure*, ou imiter les gestes gracieux des beaux messieurs qui passent *sur le pont d'Avignon*, et contemplons du haut de l'esplanade un des sites les plus magnifi-

(1) Il réclame les soins d'une main habile pour réparer des ans l'irréparable outrage.

ques. Je ne vous décrirai pas le Gave, les coteaux, la chaîne des Pyrénées, au centre de laquelle se dresse, comme dans l'œuvre d'un artiste habile, l'admirable Pic du Midi ; il vaut mieux que vous alliez revoir ce paysage dont la mémoire garderait toujours le souvenir, ne l'eût-on vu qu'une seule fois.

Après avoir contemplé ce riant tableau qui laisse au cœur une émotion si douce et un plaisir si pur, cherchons disséminées sur les coteaux, cachées derrière des bouquets d'arbres, ces charmantes villas, où il semble qu'on serait si heureux de vivre. Voyez, là-bas, à droite, au sommet de la colline, c'est Bellevue avec ses bois charmants ; ici, plus près, au dessus du village de Jurançon, c'est Guiraudet ; vous le reconnaissez à sa pelouse verte qui s'étend sous ses murs : allez le visiter; du côté du midi, on jouit de la plus belle vue des Pyrénées ; plus loin, dans la vallée de Gan, à mi-coteau, presque caché dans un pli de terrain, se trouve un des plus beaux châteaux des environs, une demeure princière : c'est le Sarrot, propriété de Madame de Reyneval. Sur le coteau opposé, on remarque Guindalos ; puis, sur le coteau situé au-dessus de Gélos, tout à fait en face la place Royale, vous voyez la villa Mont-Rose et l'élégante villa Monpays, avec une tour semblable au

donjon du Château ; un peu plus loin, à gauche, la villa Montebello habitée par l'un des fils de l'illustre maréchal. Dans la plaine, au-dessous, on voit se développer le château de Gélos, où coucha Napoléon en 1808, devenu aujourd'hui la résidence du directeur du Haras.

Que de riches habitations bâties sur ces coteaux ! On peut aller à cheval ou en voiture visiter les demeures de M. de Lassence, du général d'Antist, les villas Montfleury, Betterette, le marquisat de Maucor, la chartreuse de Rontignon, etc.

La création de la place Royale remonte à la fin du XVII[e] siècle ; mais à cette époque, elle était bien moins grande qu'aujourd'hui ; les habitants des hôtels qui l'environnaient s'étaient fait concéder du côté du Théâtre actuel un petit espace qu'on ferma par un mur à peu près vers le milieu de la place. On n'avait donc pas la vue des Pyrénées, mais les Béarnais habitués à ce spectacle ne s'imaginaient pas alors que la nature les eût privilégiés, et il a fallu que des étrangers vinssent à Pau pour leur apprendre à connaître et à admirer leur pays.

On raconte que les Etats de Béarn avaient adressé une supplique à Louis XIV pour obtenir la permission d'élever sur cette place une statue à leur cher Henri. Mais le grand roi n'aimait guère

le bon roi, son aïeul, avec lequel il avait d'ailleurs peu de points de ressemblance. Il fut répondu qu'il verrait avec plaisir qu'on lui érigeât à lui-même une statue dans la ville qui était le berceau de sa race. Que faire ? On obéit à Louis-le-Grand. Seulement, à côté de l'inscription latine obligatoire, on mit une inscription en patois dont voici le sens :

« Celui-ci est le petit-fils de notre grand Henri, accordé par le ciel aux besoins de la terre. Il fut le père des bons, des méchants l'ennemi, un Salomon en paix, un vrai César en guerre. Plaise à Dieu qu'à jamais le marbre et le métal fassent partout vivre sa gloire comme à Pau. »

Comme vous le voyez, les Béarnais s'étaient habilement tirés d'une affaire qui aurait inutilement excité le dépit ou la mauvase humeur d'une population moins fine et moins spirituelle. L'image d'Henri était remplacée par celle de son petit-fils, mais elle brillait par son absence et les Béarnais en regardant Louis XIV ne voyaient toujours que leur cher Henri. La révolution vint, et fit tomber de son piédestal usurpé la statue du grand roi ; elle eût respecté, j'en suis sûr, l'image du Béarnais.

Quand Napoléon passa à Pau, il vit d'un coup d'œil ce qu'on pouvait faire de la place Royale, et

il ordonna aussitôt par un décret d'abattre le mur qui la bornait, et de l'étendre jusqu'au talus où s'élève aujourd'hui la maison des bains. La place Bonaparte, c'est ainsi qu'on l'appelait alors, devenait par ce simple changement l'une des plus belles et des plus agréables promenades.

Pau avait donné le jour à Henri IV ; le roi Louis-Philippe s'en s'ouvint et se chargea de payer la dette de la France. Il fit restaurer le Château de son aïeul et décida qu'on élèverait sur la place Royale une statue au héros du Béarn. Le duc de Montpensier vint l'inaugurer en 1843, au nom du roi son père. La magnificence des fêtes qui furent alors célébrées est encore vivante dans toutes les mémoires. Ce fut un moment solennel que celui où l'on déchira le voile qui cachait le bon roi aux yeux de ses fidèles Béarnais : « *Lou nouste Henric !* notre Henri ! » tel fut le cri qui partit de tous les cœurs : il est gravé sur le marbre du piédestal.

La statue est de Raggi ; les bas-reliefs représentant Henri à Coarraze au milieu de ses compagnons d'enfance, puis à la bataille d'Ivry et au siége de Paris, sont dus au ciseau d'Etex.

La place Royale est destinée à s'embellir encore; elle est déjà reliée au Château par un magnifique Boulevard.

Boulevard du Midi

La place Royale était bornée autrefois, à l'ouest par des maisons à un seul étage et par un mur au-delà duquel se trouvait un terrain en déclivité. Il y a une vingtaine d'années qu'on forma le projet de la faire communiquer au Château par un Boulevard qui passerait au sud de la propriété Gontaut et de l'ancien hôtel Gassion, pour arriver derrière le vieux Palais de justice et la petite église St-Martin, destinés l'un et l'autre à disparaître prochainement. Ce projet parut d'abord impraticable. Si l'on prenait, pour l'établir, dans le vide, il fallait des murs de soutènement d'un prix considérable, et les terrassements devaient prendre beaucoup de temps; si, au contraire, on construisait le Boulevard sur terre-plein, il fallait alors acheter les terrains à des prix très-élevés.

L'achat de l'hôtel Gontaut pour la construction de la nouvelle église St-Martin, fit entrevoir la possibilité de faire une partie de ce Boulevard. Des conventions intervenues entre M. Pédeucoig, propriétaire des terrains au sud-ouest de la place, et la ville, livrèrent un passage pour arriver au terrain Gontaut. On résolut de faire le Boulevard jusqu'à l'ancien hôtel Gassion, où était alors la

prison départementale. On se mit à l'œuvre, et l'adjudication du mur qui devait borner, au midi, cette première partie de ce Boulevard, fut donnée, le mur fut construit ; on fit peu à peu les terrassements ; mais bientôt on reconnut que la direction, si on la continuait, conduirait la nouvelle voie entièrement dans le vide, et que la dépense soit des murs, soit des terrassements, demanderait des sommes et un temps considérables. C'est alors qu'on modifia le projet, et par un brusque retrait, on revint sur le terrain Gontaut.

On pouvait espérer que cette première section, c'est-à-dire la partie comprise entre la place Royale et l'hôtel Gassion, serait faite aussitôt après que l'église St-Martin serait achevée. Quant à la partie depuis le terrain Gontaut jusqu'à la terrasse du Château, on ne pouvait espérer de l'ouvrir que dans un avenir fort éloigné.

Les choses en étaient là lorsque l'honorable M. Larrabure prit l'administration de la ville en 1865. Il vit tout le charme qu'aurait pour les promeneurs une communication complète entre la place Royale et le Château, et il fut décidé que le Boulevard serait ouvert immédiatement dans toute son étendue. Au lieu de lui donner la largeur qu'il devait plus tard avoir, on se contenta provisoirement de deux ou trois mètres ; cette

modification permettait d'en entreprendre et d'en hâter l'exécution immédiatement. Les travaux furent donc entrepris, et depuis le mois de novembre ou décembre 1866, le nouveau Boulevard fut livré au public.

C'est une ravissante promenade d'hiver, parfaitement abritée du nord, exposée en plein soleil avec une vue véritablement indescriptible. Elle forme une corniche adossée aux nouvelles et anciennes constructions qui longent la rue Henri IV. Le public a pris possession de cette nouvelle et belle promenade avec empressement et enthousiasme, et pendant l'hiver elle est constamment fréquentée.

On peut se faire aujourd'hui une idée de ce que sera ce Boulevard, lorsqu'il aura toute sa largeur et qu'il sera achevé. Ce sera, sans contredit, la merveille de Pau.

Nous écrivions les lignes qui précèdent, pour la 5me édition du *Guide*, en 1868. Depuis cette date, on a donné au Boulevard du midi toute sa largeur ; une balustrade en fonte, très élégante et très solide le longe au midi d'un bout à l'autre. Le splendide hôtel Gassion, le plus grand établissement de ce genre qui soit à Pau, et digne des plus grandes villes, s'élève sur une grande partie au nord du Boulevard. Les alen-

tours de la belle église St-Martin s'achèvent. Bientôt une branche du Boulevard s'élèvera derrière le vieux Palais de Justice et la vieille église St-Martin pour aboutir sur le plateau où se trouve l'entrée principale du Château. Admettez par la pensée qu'un jour le vieux Palais de Justice, la vieille chapelle St-Martin, les maisons situées entre la rue du Château et la rue Henri IV, que tout cela disparaisse pour faire une belle place, pourrait-on trouver nulle part un quartier plus richement doté et plus admirablement situé : la place Royale, la la place Gassion enveloppant l'église, la place du Château, le Boulevard du Midi, la belle église St-Martin, le Château, le grand hôtel Gassion, quel groupe de monuments et de promenades ; et tout cela en face des Pyrénées, de ce panorama qui commence sur les bords du Gave pour se perdre avec le sommet des pics dans les nuages ou dans le ciel bleu; tout cela est déjà très beau, c'est magnifique, mais ce serait tout à fait splendide et merveilleux.

Route de Gan

Pendant nos belles journées d'hiver, la promenade la plus fréquentée par de nombreux équipages est bien certainement la route des Eaux-Bonnes. Elle est ouverte au midi et parfaitement abritée. Cette double circonstance justifie pleinement la préférence qu'on lui accorde. Une longue ligne de trottoirs permet en tout temps de descendre de voiture et de prendre un peu d'exercice à pied.

Le but ordinaire de cette promenade est la petite ville de Gan, située à 8 kilomètres sud de Pau.

Après avoir traversé le Gave sur le pont de Jurançon, on laisse, à droite et à gauche, les villages de Jurançon et de Gelos et leurs nombreuses villas. A peu de distance de la propriété du baron de Bernadotte, cousin du roi régnant de Suède, on passe la rivière du Néez au pont d'Olÿ (*huile*), nommé ainsi à cause de la placidité des eaux en cet endroit.

A droite du pont, après la petite propriété Blond-Izard, on aperçoit, à droite, sur le flanc du coteau, le Sarrot, ancien domaine du général Larriu, et que des travaux récents ont transformé

en une riche et délicieuse habitation.

Presque en face, vers le troisième kilomètre, on trouve les ruines d'un ancien édifice découvert en 1850 par un jeune Anglais, M. Baring-Gould, et dont les belles mosaïques sont abritées par un hangar.

Le plan de l'édifice et le dessin des ornements indiquent l'époque de la domination romaine.

A Guindalos, sur la hauteur du nord-est, existait un camp romain, dont on voit encore les traces et qui défendait l'entrée de la vallée; il est donc probable que les chefs avaient fait construire sur les rives du Néez soit une villa, soit plutôt un établissement de bains. Ces ruines étaient recouvertes d'une faible couche de terre.

Les formes extérieures du plan montrent que l'édifice est complet.

Il porte, malgré la richesse de son pavage, tous les caractères d'une construction provisoire. Aucune des salles ne paraît avoir été voûtée, les murs ont l'épaisseur de ceux de nos habitations et le moindre incendie a dû en déterminer la chute.

Il se compose de seize salles, dont huit avaient, au moment des fouilles, conservé en très-grande partie leur pavage en mosaïque.

Ce pavage est formé de petits cubes de 0,01ᵐ de

côté, en marbre, en pierre et en terres cuites de diverses couleurs.

Les ornemeuts sont en général d'un bon dessin, mais leur exécution dénote l'emploi d'ouvriers étrangers à ce genre de travail.

A l'est, parallèlement au cours du Néez, et à trois mètres seulement de cette rivière, s'étend une galerie ou promonoir de trente mètres de longueur et dont le pavage était partagé en trois parties par des dessins différents. Sur l'axe de cette galerie s'ouvre un atrium ou cour entouré de portiques et terminé par un hémicycle. Les portiques, dont le toit devait être supporté par quatre colonnes, enveloppent, sur les quatre faces, un impluvium ou bassin peu profond, du centre duquel s'élançait un jet d'eau dont le tuyau de plomb existe encore. Le mur à l'ouest était traversé par un tuyau d'arrivée et par un tuyau de décharge.

Le fond de l'impluvium était peuplé d'une grande variété de poissons, dont les couleurs étaient nuancées avec art.

A gauche de l'atrium, les diverses salles, à l'exception de la première, n'ont conservé que de faibles traces de pavage, mais en revanche elles présentent en général des dispositions intéressantes. Leur sol est sillonné de canaux aboutissant à l'ex-

térieur, et deux d'entr'elles offrent des conduits souterrains remontant verticalement dans l'épaisseur des murs comme les tuyaux de nos calorifères. Au dehors, on voit encore la trace de reservoirs et de foyers.

Les salles, dont les mosaïques étaient en meilleur état, sont les trois pièces à droite et au nord de l'atrium. La première présente une série de cercles tangents, encadrés d'une riche bordure. La seconde est surtout remarquable par un motif formé d'une croix, sur le fond blanc de laquelle se détache, au milieu d'un entourage de poissons variés, un buste colossal. Un trident passant sur le côté gauche de la poitrine et s'élevant au-dessus de l'épaule, indique une figure de Neptune.

Le dessin de la troisième salle se divise en quatre compartiments.

Celui du milieu est occupé par dix poissons entourés d'un grand nombre de poissons plus petits. Les deux niches sont occupées chacune par une grande coquille d'un fond jaune.

Enfin, sur la surface de l'hémicycle se dessine un fragment de buste colossal, dont la tête est entourée d'une auréole. Sur cette figure, une ancre est disposée à peu près comme le trident sur le buste de Neptune. A droite, une fem-

me nue, ceinte d'une écharpe flottante, affecte l'attitude d'une Renommée. Autour d'elle sont groupées diverses représentations de poissons. A gauche, deux pieds, disposés de la même manière que ceux de la figure de droite, témoignent assez qu'il existait, à gauche du buste, une seconde figure semblable et placée symétriquement à la première.

Au nord-ouest, on voit encore un réservoir en ciment assez bien conservé, et du même côté, à gauche de deux petites pièces carrées destinées sans doute aux onctions, il existe une salle à double hémicycle, dont le sol et les murs indiquent un sudarium ou bain de vapeur, qui devait être chauffé au moyen des nombreux et larges tuyaux disposés dans les murs, et au moyen d'un plancher suspendu construit en larges tuiles plates, dont on a trouvé un grand nombre de fragments.

Ces réservoirs, ces tuyaux de conduite d'eau et de chaleur, ces canaux qui sillonnaient le sol, et plus encore les formes du plan et les emblêmes qui décorent le pavage, tout semble prouver, à n'en pouvoir douter, que cet édifice était consacré à des thermes.

Il a été publié sur ces mosaïques une notice dont les dessins faits au moment des fouilles ont été gravés en couleur par ordre et aux frais du

ministère de l'instruction publique. (1)

Au-delà de la mosaïque, vers le 5me kilomètre, on voit, à droite, sur le versant des coteaux, le beau domaine des Astous, où se trouvait, avant 1810, le Haras impérial.

En montant la côte de Gan, on trouve, à droite, une route nouvelle qui conduit aux nombreuses villas situées à l'extrémité des coteaux, et d'où l'on jouit d'une admirable vue qui embrasse toute la chaîne des Pyrénées.

Un kilomètre encore et l'on arrive à Gan dont la population est d'environ trois mille habitants.

Gan était une des treize villes du Béarn. Elle envoyait un député aux Etats. Le titre de ville paraît ne lui avoir été conféré que sous Louis XIII.

Gan est la patrie de notre célèbre historien Pierre de Marca, ancien président des Etats de Béarn et ministre d'Etat du roi Louis XIII. Ce ministre, après son veuvage, fut nommé évêque de Couserans, puis archevêque de Toulouse, et enfin successeur du cardinal de Retz à l'archevêché de Paris. Pierre de Marca composa un grand nombre d'ouvrage de théologie. Il écrivit une histoire

(1) Cette notice se trouve chez le gardien de la mosaïque, et chez Bassy, libraire, place Royale.

d'Espagne et une histoire complète du Béarn jusqu'à l'avènement de Louis XIII; malheureusement le second des deux volumes est resté manuscrit et n'a pu être retrouvé. On n'en connaît même l'existence que par des citations d'Olhagaray qui l'eut entre les mains, et par des citations de Marca lui-même qui, dans le cours du premier volume, renvoie parfois au deuxième, avec indication de livre et de chapitre.

A l'angle d'une rue conduisant à la route de Nay est située la maison dans laquelle est né Marca. Le mur extérieur du côté du chemin est percé de meurtrières. La maison se compose de deux corps de bâtiments, dans l'angle desquels s'élève une tour octogone renfermant un bel escalier en pierre et à vis. Les fenêtres sur la cour sont à croisillons de pierre, les portes basses à cintres surbaissés et découpés de nervures.

Cette construction remonte au XVIe siècle, bien que l'inscription placée au-dessus de la porte accuse le millésime de 1636, époque à laquelle sans doute cette porte aura été reconstruite.

L'intérieur est composé de grandes pièces sans intérêt. Dans l'une d'elles cependant se dresse un ancien lit à baldaquin, à rideaux et à couvre-pieds de soie brochée. Ce lit, dont l'usage est interdit aux métayers qui occupent la maison, est consi-

déré par les propriétaires actuels comme lit de parade, et conservé avec un respect bien rare, et qu'on ne saurait trop louer. Cette maison et les terres qui en dépendent sont encore, assure-t-on, entre les mains des descendants de la famille de Marca.

Plusieurs maisons de Gan affectent la même disposition générale, et semblent par leur style appartenir à la même époque. On cite les maisons d'Arrac et de Corisandre d'Andoins.

La ville était jadis fermée par une enceinte dont une des portes, celle du nord, est encore debout. Les deux faces en sont ogivales, l'ouverture du côté de la campagne est très-basse, et l'on remarque encore, dans ses pieds droits, la rainure dans laquelle glissait la herse de fermeture. Cette porte est surmontée d'une salle à laquelle on arrive par un petit escalier, dont la porte ogivale s'ouvre du côté de la ville.

Si l'on ne redoute pas une course trop longue, on peut revenir à Pau par la route de Nay, par Baliros, Narcastet, Mazères et Gélos.

En poursuivant sa promenade au-delà de Gan, et sur la même route, on pourra visiter, à droite, à peu de distance, une fontaine d'eau minérale très-fréquentée au temps de Bordeu, et maintenant presque entièrement délaissée.

Un peu plus loin, toujours à droite, on aperçoit les bâtiments de la Ferme-Ecole, propriété de M. Guillemin, gendre de M. le comte de Montebello.

De Gan au village de Rébénacq (15 kilomètres), on suit les contours de Néez dont les eaux rapides tombent en cascatelles sur les degrés naturels de roches presque verticales.

Encore deux kilomètres et l'on peut visiter, à droite et presque sur le bord de la route, les abondantes sources du Néez.

Cette rivière s'élance bondissante sous vos pieds, vomissant d'un seul jet cette masse d'eau qui, à cent pas de là, fait mouvoir des usines. Elle sort toute armée du sein de la terre comme Minerve du front de Jupiter. C'est aux sources du Néez qu'est faite la prise d'eau pour l'alimentation hydraulique de la ville de Pau.

Auprès des sources du Néez on a découvert, en 1851, une grotte vaste et fort curieuse par son étendue et ses nombreuses stalactites.

Après cette double visite, on rentre forcément à Pau par la gracieuse route que l'on vient de parcourir.

CH. LE CŒUR.

Lescar.

La ville de Lescar, autrefois siége d'un évêché, aujourd'bui chef-lieu de cànton, est située à 7 kil. ouest de Pau. Elle est bâtie en face des Pyrénées sur une colline qui domine la belle et riche vallée du Gave. La population est d'environ 1,900 habitants. Cette ville n'a conservé de son ancienne splendeur que sa belle cathédrale, quelques restes de fortifications et son vaste collége, occupé aujourd'hui par l'Ecole normale primaire.

En quittant la place Gramont, bâtie, il y a une quarantaine d'années, sur les anciens parterres du Château, on suit la route de Bayonne, on côtoie les murs du Parc, sur lequel la route s'est frayé un passage, et qui s'étendait autrefois jusqu'au village de Billère. On cherche en vain les ruines de Castet-Béziat (Château-Chéri) dont il ne reste plus de traces. On laisse à droite la jolie villa Dufau, le clocher et le presbytère du village, et la villa Markamm, et plus loin, sur une autre partie du coteau, le Château de Billère, aujourd'hui propriété des héritiers Glasgow.

A deux cents pas de la route, dans la partie

basse du village, on voit encore la petite maison dans laquelle fut nourri le royal enfant de Jeanne d'Albret. Cette maison appartient à M. de Lassensàa, descendant direct et héritier du nom du père nourricier de Henri IV. Elle fut longtemps considérée comme un asile. L'inscription, *Saubegarde deü Rey*, qui fut son titre de noblesse, se peut déchiffrer encore sur la plaque de marbre qui surmonte la porte d'entrée. Cette plaque est demeurée intacte jusqu'au moment où le marteau de la Terreur vint la mutiler et chercher à effacer ce religieux souvenir.

Au quatrième kilomètre, on traverse, ou plutôt on laisse à droite le village de Lons, dont le dernier seigneur, marquis de Lons, fut le dernier intendant de la province de Béarn.

Ce village est dominé par le beau Château moderne de M. Dariste. Il a été construit, en 1853, sur un vaste plateau considéré comme un ancien camp romain par une tradition, que semblent confirmer et la configuration du terrain et quelques découvertes de poteries antiques.

Vers le sixième kilomètre, une petite route oblique conduit à Lescar dont on aperçoit la

vieille cathédrale et l'ancien collége (1).

D'après l'historien Marca, dont l'opinion s'appuie sur des motifs très-plausibles, corroborés par de récentes recherches, la ville de Lescar serait bâtie sur l'emplacement de l'antique Beneharnum, détruite vers 841, par les Normands. Le premier évêque fut saint Julien, diacre de l'Eglise de Trèves. Son successeur, saint Galatoire, assistait, en 505, au concile de Mâcon.

L'évêché de Lescar, qui succéda à celui de Beneharnum, subsista jusqu'en 1791. Son dernier évêque, Marc-Antoine de Noé, déposé par le gouvernement révolutionnaire, fut plus tard appelé par Napoléon Ier à l'évêché de Troyes. L'évêque de Lescar était président né des Etats. Lescar, à laquelle on donnait le nom de ville septenaire du Béarn, possédait autrefois sept églises, sept fontaines, sept portes et sept tours sur ses remparts (2).

Elle ne se releva pas des coups portés par les guerres civiles. Sa décadence, qui maintenant semble s'arrêter, a longtemps été crois-

(1) On peut aller à Lescar par le chemin de fer ; la station est dans la plaine et en face de la ville. On y arrive dans six ou sept minutes.

(2) De Picamilh, tom. II, page 256.

sante, et, il y a une vingtaine d'années, l'abandon de la ville de Lescar et de sa belle église offrait un spectable attristant. Plusieurs maisons étaient en ruines, et rien n'indiquait l'intention de les relever. Les murs de l'église étaient entourés de décombres et envahis par l'humidité. Son perron était en partie détruit. Mais depuis quelques années, on a fait disparaître ces ruines, on a déblayé les abords, construit un nouveau perron, refait la couverture, complété les bandeaux du couronnement extérieur, assaini l'édifice. Les stalles qui masquaient le fond de l'abside ont été déplacées; on a construit un bel autel en marbre de style roman. Enfin, l'église a été complètement et convenablement restaurée. Quelques belles maisons ont été bâties, des promenades ont été plantées; en un mot, la ville a été tirée de l'abandon dans lequel elle était plongée.

Malgré ces améliorations, en comparant les villes de Pau et de Lescar, on se voit loin du temps où les Etats de Béarn, convoqués à Pau, en 1583, priaient la reine de les *réunir à l'avenir à Lescar*, *attendu*, disait la supplique, *que les députés ne trouvaient pas à se loger convenablement à Pau.*

L'ancienne cathédrale de Lescar, consacrée à

Notre-Dame, a été fondée en 980 par Sanche Guillaume, duc de Gascogne, en expiation d'un meurtre, commandé par lui à un gentilhomme nommé Lupoforte qui, sur cet ordre, avait tué son seigneur.

Cette église fût bâtie en un lieu nommé Lascurris (d'où Lascar ou Lescar), où il y avait une petite chapelle conservée sur les ruines de l'ancienne cathédrale. L'église de Lescar est orientée. Son plan est celui des basiliques romanes du VIe siècle. Il se compose de trois nefs coupées en croix latine par un transept et terminées chacune par un abside circulaire.

La nef médiane est mise en communication avec chacune des nefs latérales par quatre grandes arcades, et par une cinquième plus étroite.

L'ancienne sacristie, remplacée au XVe siècle par la sacristie actuelle, s'appuie sur le mur méridional du transept ; son style èst celui du reste de l'édifice. Sur le mur de cette sacristie était la statue équestre de Guillaume Sance où Sancion, fils du fondateur de l'église. Ce prince, après avoir largement contribué à sa décoration, avait rétabli l'évêché de Lescar, qui se trouvait en ce moment, avec d'autres évêchés, réuni entre les mains d'un seul évêque, sous le titre d'évêché de Gascogne.

Au sujet de cette statue, Marca s'exprime en ces termes :

« Sancion après son décès, fut enseveli en l'é-
» glise de Lescar, au-devant de la sacristie, et
» sa statue à cheval fut taillée et relevée en
» bosse dans la muraille, comme portent les
» vieux papiers, ne nous restant maintenant
» autre chose que les masures de cette église,
» qui a été ruinée et démolie pendant les trou-
» bles avenus sur le fait de la religion en 1509. »

(Marca, liv. III, chap. 14.)

La vue de l'état actuel de l'édifice est une preuve de l'exagération de ces paroles. La destruction se borna, sans doute, à celle trop regrettable du porche et d'un grand nombre de sculptures. Seulement on pourrait induire de ce passage et de la destruction de la partie supérieure du mur septentrional, que l'on aurait détruit une partie de la couverture de l'église, pour en hâter la ruine et surtout en interdire l'usage.

La cathédrale de Lescar mesure en longueur 60^{m} 07 c., en largeur 22^{m} 38 c. ; la longueur de l'abside est de 27^{m} 85 c., et enfin la hauteur sous clef de la voûte médiane est de 15^{m}.

Le style de l'édifice est roman et d'un roman

très avancé pour l'époque à laquelle il fut construit.

L'intérieur de l'église est d'un bel ensemble et d'un grand effet. Les parties ont entr'elles une complète harmonie. Des colonnes engagées dans les murs latéraux et dans chacune des faces des douze piliers isolés, supportent les arcs doubleaux en pierre et les voûtes à plein cintre construites en briques.

La grande abside circulaire est ornée d'arcatures reposant sur huit colonnes.

Les voussures des grandes fenêtres de l'abside et des transepts sont flanquées de colonnes. La naissance des voûtes est arrêtée par un bandeau décoré de billettes. De semblables bandeaux relient entr'elles les fenêtres. La plupart des chapitaux sont bien conservés. Plusieurs sont ornés de feuilles et de fruits ; d'autres en grand nombre représentent divers sujets tirés de l'ancien et du nouveau testament. Ceux des huit colonnes accouplées des petits arcs, ouverts latéralement entre les trois absides, offrent surtout des sculptures remarquables.

Le chœur avait été doté au XII[e] siècle d'un riche pavage en mosaïque, dont l'inscription suivante fait suffisamment connaître le donateur. Les caractères de cette inscription sont de grande di-

mension ; ils font partie de la mosaïque et se lisent dans sa partie inférieure à droite de l'abside :

DO... INVS GV... EPISCOPVS
LAS.... RENSIS EFF ... IT PAV ......
Dominus guido episcopus
lascurrensis efficit pavimentum.

Cette mosaïque présente plusieurs parties bien conservées ; mais il est difficile d'en reconstituer le sujet à travers les trappes qui la recouvrent et la divisent.

Elle se compose au milieu d'un fond à dessin répété, et à droite et à gauche d'une large bordure de plus d'un mètre.

On ne doit voir dans cette mosaïque qu'un sujet de chasse et nullement, comme le prétend un auteur, (1) les armoiries de l'évêque Guy. Le nombre des personnages et leur disposition excluent toute idée d'armoiries.

A gauche, un chasseur perce de sa lance un sanglier en partie frustre, puis au-dessus se montre un lion ou un tigre.

La bordure de droite donne d'abord l'inscription citée plus haut et au-dessus de l'inscrip-

(1) *Statistique des Basses-Pyrénées.*

tion un tireur d'arc, dont la jambe gauche est avancée et dont le corps s'appuie sur une jambe de bois. La fourche, parfaitement indiquée, supporte le moignon de la jambe droite. Derrière le tireur d'arc, qui probablement est un personnage historique, on voit un cheval, à la queue duquel est attaché un chien.

Cette mosaïque, malgré ses altérations, présente un grand intérêt et demanderait à être conservée avec le plus grand soin.

Les belles et riches stalles en bois sont du XVII[e] siècle. Sur les panneaux sont sculptées les figures des évangélistes et des apôtres. Ces stalles peuvent être, sans trop de hardiesse, attribuées à Martin Caro, sculpteur, natif d'Abbeville, et dont la pierre tumulaire, portant la date de 1669, fait partie du pavage de l'église, pavage presque partout composé de pierres tombales relativement récentes et sans intérêt.

La cathédrale de Lescar fut, pendant nomtre d'années, le St-Denis des souverains du Béarn, Elle reçut, en 1483, la sépulture de François Phébus; en 1516, celle de Jean II, sire d'Albret; en 1517, celle de sa femme Catherine de Foix; en 1548, celle de Marguerite de Valois, et enfin, en 1555, celle de Henri II son époux, père de Jeanne d'Albret et grand père de Henri IV.

Toutes ces sépultures furent détruites par les réformés ; celle de l'évêque Guy ne fut pas épargnée. La pierre de son tombeau, jetée hors de l'église et restée sous les décombres, fut retrouvée plus tard et cellée sur le mur méridional de l'édéfice.

Par quelques parties apparentes de la construction, il est facile de juger que cette église a été bâtie avec une grande solidité. Les murs sont en pierre de taille d'un grès rouge, de moyen appareil, et non-seulement les matériaux sont choisis et posés avec soin, mais dans un temps où la construction des voûtes était souvent défectueuse et peu solide, celle de Lescar bien que légèrement déformée n'a pas cédé ; elle a été maintenue par la disposition ingénieuse et peu ordinaire des voûtes latérales, dont les berceaux sont perpendiculaires à celui de la nef médiane, et forment en quelque sorte autant de contreforts.

Les deux façades latérales n'offrent rien de remarquable. Les portes sont du XVII[e] siècle.

Le portail était probablement d'une grande richesse de sculptures, qui fut précisément la cause de sa ruine. Il fut détruit par les soldats de Montgomery dans la funeste journée où ceux de la religion réformée mirent à sac la belle

église de Lescar, brisant et mutilant toutes les sculptures qui se trouvaient à la portée de leur marteau profane, brûlant les autels et les ornements sacerdotaux, violant les sépultures des comtes, des rois et des évêques. La châsse de saint Galatoire, ancien évêque de cette église, fut enlevée et ses reliques brûlées.

Le portail actuel, d'une grande simplicité, est complètement dénué de sculptures. Il a été bâti dans le XVII[e] siècle, sans doute vers l'époque du voyage que fit Louis XIII en Béarn pour hâter dans cette partie de ses Etats le rétablissement de la religion catholique,

Mais les parties les plus belles de l'édifice sont sans contredit les trois absides. Elles sont d'une admirable exécution. Les colonnes accouplées formant contreforts, celles des fenêtres et ces fenêtres elles-mêmes, la corniche de couronnement, les détails et les bandeaux sont d'une élégance, d'un travail tellement soigné que l'on serait tenté de croire que, par suite de la chute des premières absides, elles ont dû être reconstruites au commencement du XII[e] siècle, un peu avant l'époque où l'évêque Guy fit exécuter la mosaïque du chœur.

L'église de Lescar, comme beancoup d'autres églises de cette époque, paraît n'avoir jamais eu

d'autre clocher qu'un clocher de bois, placé sur la centre des deux bras de la croix, et qui a été récemment reconstruit.

Aucun massif de construction n'indique l'existence d'un clocher en pierre.

Lescar possédait une enceinte fortifiée. Au nord-ouest du portail de l'église, sur la place de l'hôtel-de-ville actuel, ancien bâtiment de l'évêché, il existe encore une partie de murs, une tourelle et un énorme donjon. La porte de la ville, bien conservée, pourrait recevoir encore sa herse de fermeture.

Près de là, sur une place qui le séparait de l'évêché, existait l'ancien hôtel-de-ville, détruit, en 1785, par un incendie qui consuma les riches archives et le fameux cartulaire de Lescar, tant de fois cité par Pierre de Marca.

La rue Rapide, qui fait face à la porte de la ville, conduit à l'ancien collége confié à la direction des Barnabites, depuis 1666 jusqu'à la Révolution ; à cette époque, il fut converti en filature d'une existence éphémère, et enfin, vers 1850, ces bâtiments restaurés furent consacrés à l'Ecole normale primaire.

Dans la ville basse, il existe une église peu intéressante qu'une restauration récente vient enfin de tirer de son long état d'abandon.

La rue du Collége conduit directement à la route de Bayonne. Mais si l'on ne craint pas d'allonger un peu sa promenade, on peut laisser cette route à gauche, continuer jusqu'au pont suspendu de Lescar, passer le Gave, visiter le village d'Artiguelouve et son beau et ancien Château, traverser le village de Laroin, suivre la jolie route accidentée de Monein et rentrer à Pau par le village et le pont de Jurançon.

CH. LE CŒUR.

Morlàas.

Morlàas, autrefois capitale et pendant longtemps résidence des comtes de Béarn, est maintenant un simple chef-lieu de canton, situé à 11 kilomètres est de Pau, et sa population n'est guère que de 1,700 habitants.

Pour se rendre à Morlàas, on sort de Pau par la rue de la Porte-Neuve, ainsi nommée d'une porte de ville qui, avant la Révolution, existait à la hauteur de l'hôpital.

On suit la route de Tarbes, jusqu'au moment où elle s'incline vers la droite, laissant à gauche celle qui conduit à Morlàas.

Cette route, pendant une partie de son parcours, traverse de vastes landes, que le défrichement atteint lentement, non-seulement à cause des frais qu'il entraîne, mais surtout à cause du prix élevé de ces terres incultes, dont les produits, employés dans nos fermes comme litière, deviennent de plus en plus rares et de plus en plus précieux, en raison précisément des défrichements successifs.

Vers le neuvième kilométre, la route s'élève en lacet sur un coteau, au pied duquel on aperçoit Morlàas, bien déchu de sa grandeur passée.

En 1242, lors de la construction du Château d'Orthez, celui de la Fourquerie de Morlàas était encore la résidence ordinaire des comtes ; mais déjà, selon les termes de notre historien Marca, la résidence de la Fourquerie de Morlàas n'était pas si agréable qu'elle pût arrêter le souverain en cette ville.

Dans la Fourquerie se frappaient, de date certaine, au X[e] siècle et jusqu'à la fin du XV[e], les monnaies d'or, d'argent et de cuivre. (1)

Les seigneurs de Béarn, comme souverains, marquaient les pièces à leur effigie, avec cette exergue tirée d'une épître de saint Paul, et qui

(1) De Lagrèze, *Histoire monétaire du Béarn.*

témoignait assez de leur indépendance : *Gratiâ Dei sum id quod sum.*

La monnaie de Béarn a toujours été considérée comme vierge de toute altération ; c'est sans doute à cette circonstance qu'était due l'opinion populaire, que la possession des écus à la vache portait bonheur.

Au XVII[e] siècle, la ville de Morlàas élevait cette prétention, qu'un de ses députés devait être, de droit, président du tiers-état des Etats généraux de la province. — La ville jouissait aussi de ce privilége, qu'en Béarn, tous les poids devaient être conformes et toutes les mesures étalonnées aux poids et mesures de Morlàas.

A cette époque subsistait encore une partie du Château seigneurial, resté dans le domaine royal, et dont on ne trouve plus de traces. La ville possédait encore trois églises : Sainte-Foi, Saint-André et celle des Commandeurs.

Au nombre des jurats de Morlàas figure, en 1670, Jacob de Salinis, l'un des ancêtres de Monseigneur de Salinis, né à Morlàas, longtemps évêque d'Amiens, et mort archevêque d'Auch.

Morlàas est maintenant un bourg assez triste, renommé dans les environs pour ses riches marchés de quinzaine, et souvent visité par les étrangers désireux de voir son ancienne basilique,

dont le portail est un magnifique spécimen de l'architecture romane.

L'église Ste-Foi de Morlàas fut fondée en 1089 par Centulle IV, en expiation d'un mariage contracté avec une de ses parentes au degré prohibé, et rompu sur les observations du pape Grégoire VII.

Le comte Gaston IV, le Croisé, issu de ce mariage, assigna plusieurs dîmes à cette église, entr'autres celle des droits de la fabrication des monnaies.

Ce fut sur l'autel de l'église Ste-Foi que ce prince prononça l'affranchissement de la ville de Morlàas. Cet affranchissement fut l'origine des Fors ou coutumes du Béarn.

Nous n'avons pas de date faisant remonter le For de Morlàas au-delà de 1188 ; mais comme le For d'Oloron, dont la date est de 1220, fait mention de celui de Morlàas, il est évident que ce dernier est antérieur à 1220.

L'église Ste-Foi a trois nefs coupées en croix latine par un transept, et terminées chacune par une abside circulaire voûtée en quart de sphère.

De chaque côté de la nef médiane, quatre arcades mettent en communication les trois nefs et séparent le transept du massif orné de colonnes

et d'arcades à jour, qui devait recevoir une large tour élevée en partie au-dessus du portail et qui n'existe plus.

Le style général de l'église Ste-Foi est roman. Les absides, les piliers de la première travée et la partie inférieure de la façade sont les seules parties intéressantes de l'édifice et les seules que l'on peut considérer comme remontant à l'époque de sa fondation. Les trois nefs et leurs piliers ont été reconstruits au XIVe siècle, et sont fort peu dignes de cette belle époque. La grande nef est éclairée par huit œils-de-bœuf à compartiments de pierre.

Les fenêtres de la grande abside s'ouvrent dans de grandes arcades à cintres légèrement surbaissées et supportées par des colonnes engagées dans les murs, coupées en cordons ou gros tores, régnant autour de l'abside. Les chapiteaux rappellent le style bysantin, et sont ornés d'entrelacs et de figures fantastiques.

Dans le chœur, on voyait, il y a peu d'années, un tableau représentant le jugement de N. S. J.-C. Chacun des juges était représenté tenant à la main un papyrus sur lequel est écrit son avis. Sa disparition est fort regrettable.

Dans le mur, en avant de l'abside latérale de droite, a été pratiquée une crédence du XVe siècle.

Les voûtes des nefs sont en bois et de construction toute récente; elles ont remplacé d'anciennes voûtes également en bois. La faible épaisseur des murs, l'absence de tout contrefort, et la faible section des piliers supportant les huit arcades, qui mettent en communication entr'elles les trois nefs, indiquent surabondamment que ces trois nefs ne peuvent être voûtées en maçonnerie. De ces piliers, les uns sont cylindriques, les autres octogones, d'autres carrés; un seul de ces derniers, le troisième à gauche de la nef, semble appartenir à la construction première.

Il est à présumer que, dans l'origine, l'église entière était voûtée, mais que la poussée des voûtes aura sans doute renversé les murs et les piliers, et c'est alors que l'on aura reconstruit cette partie de l'église, telle qu'elle existe maintenant, et qu'on aura remplacé par des voûtes en planches les anciennes voûtes en maçonnerie.

Sur l'un des piliers voisins du chœur, on lit une inscription en langue béarnaise, portant qu'en 1301, ce pilier et l'autel ont été construits aux frais de *Theasa à qui Dieu pardonne, et à l'honneur de Dieu et de St-Orens et de Ste-Foi.*

Au-devant de la grande nef, et immédiatement derrière le portail, des piliers plus massifs et ornés sur deux de leurs faces de colonnes accou-

plées et engagées, supportent des arcades où se montre timidement l'ogive, et semblent indiquer que, sur le devant de l'église, s'élevait un clocher en maçonnerie. Un petit escalier en pierre et à vis devait conduire à ce clocher qui n'existe plus. La présence de l'ogive doit donner à penser que cette partie de construction ne peut remonter à l'époque de la fondation de l'église, ou que les travaux ont été suspendus, ou qu'ils ont dû marcher avec une extrême lenteur.

A l'extérieur, les trois absides ne manquent pas d'intérêt. Elles sont enveloppées d'un cordon de billettes ; les fenêtres à plein cintre, qui reposent sur ce cordon, portent des alchivoltes ornées et leurs cintres reposent sur des colonnes détachées et couronnées de chapiteaux d'une sculpture riche et variée. Le style général quoique lourd est d'un excellent effet. Des constructions basses, servant de sacristie, enveloppent la petite abside septentrionale.

Mais la partie la plus intéressante de l'église Ste-Foi est son magnifique portail aussi admirable par sa conception que par la richesse et l'abondance de ses sculptures ; elle offre certainement une des plus belles pages de la période romane.

Effaçant un instant par la pensée le pignon superposé au portail vers la fin de XVe siècle, ré-

tablissant au-dessus de ce portail la tour carrée qui le surmontait, et au-devant le vestibule ou portique qui devait le précéder et l'abriter, comme l'indiquent, à n'en pouvoir douter, les deux sommiers ou pierre de naissance de voûte, on aura une idée exacte de l'admirable effet que devait produire la façade de l'église Ste-Foi.

Les murs de tête des bas côtés portent deux grandes arcades feintes, dans le haut desquelles existaient des œils-de-bœuf d'une gracieuse proportion et surmontés d'une archivolte.

Cette partie est construite et appareillée avec soin en pierre de taille de petite dimension. La forme des bas côtés est accusée franchement, et devait contribuer au bon effet de l'ensemble.

Le portail couvert est largement conçu. A droite et à gauche, entre les six colonnes surmontées de chapiteaux historiés, étaient debout les statues des quatre évangélistes. Ces statues, dont on voit encore la trace, semblaient faire fonction de caryatides, et se joindre aux colonnes pour supporter les larges et riches voussures.

La moulure supérieure est ornée de palmettes, le champ au-dessous est décoré de personnages à cheval sur un tore et qui paraissent dans l'action du travail. Au-dessous du cordon, de riches et lar-

ges rosaces disposées deux à deux sur chacun des voussoirs ; puis un rang de grosses perles au-dessous duquel un large champ reçoit, sur chacun de ses claveaux, un des vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse, la tête couronnée, une lyre à la main et en adoration devant l'Agneau qui occupe le vingt-cinquième claveau formant la clef de l'arc. Les deux parties inférieures de cette voussure sont occupées par deux monstres accroupis, portant les mains au-dessus de la tête et paraissant supporter la voussure elle-même.

Sous les pieds des vieillards règne un gros tore saillant et découpé entre un cordon d'ornements courants et un cordon de billettes. Au-dessous, le champ est rempli par une série de palmipèdes reposant sur un magnifique cordon de rinceaux surmonté d'un rang de perles.

La porte géminée est séparée par un pilier orné de riches sculptures. Le tympan surmontant l'ouverture de droite est entièrement fruste, celui de la porte de gauche laisse deviner, malgré ses dégradations, une représentation du massacre des Innocents ; un personnage élève au-dessus de sa tête un enfant qu'il s'apprête à lancer violemment sur le sol. Cette hypothèse est du reste pleinement confirmée par les deux vers suivants, dont quelques mots sont effacés et qui sont tracés en

une seule ligne circulaire sur le baudeau du tympan :

Herodes (Dominium ?) dum quœrit perdere Christum.
Extinsit pueros fidei....natos.

Dans le grand tympan au-dessous des voussures, Notre-Seigneur enveloppé d'une gloire elliptique, et la tête entourée du nimbe crucifère, est assis sur un siége à X, et tient la main droite bénissante ; à sa gauche, saint Jean sous la figure d'un aigle nimbé ; à sa droite, saint Mathieu sous la figure d'un ange aussi nimbé.

Sur la bande de la Gloire sont gravés les deux vers suivants :

Rex sum cœlorum merces condigna meorum
Me quicumque colit pro vita perdere nolit.

Au-dessous dans un cercle l'anagramme de N. S. J. C.

Depuis dix ans, on a projeté la restauration complète de ce beau portail, et malheureusement, depuis cette époque, on a détruit le toit qui l'abritait. Il serait fort à désirer qu'on procédât promptement à cette restauration, qui présentera des difficultés de plus en plus sérieuses.

L'église Ste-Foi est la seule chose qui puisse, à Morlàas, attirer l'attention du voyageur ; et pour rentrer à Pau, il doit forcément traverser une seconde fois les vastes landes qu'il a parcourues déjà ; seulement en descendant la côte, il sera frappé de l'admirable vue qui se développera devant lui.

CH. LE CŒUR.

Bétharram.

Bétharram est un lieu de pélerinage très-fréquenté, dont l'origine remonte au Xe siècle. Son nom béarnais signifie *beau rameau*. Une gracieuse légende, de date peu ancienne, explique le nom de Bétharram. Une jeune fille cueillait des fleurs en face de la chapelle, sur les bords escarpés du Gave ; son pied glisse, elle tombe dans le fleuve. Elle invoque la Sainte-Vierge ; la prière de l'infortunée est entendue : un rameau s'incline à la portée de sa main, elle s'en saisit, elle est sauvée. Sa reconnaissance offrit à sa libératrice un rameau d'or.

Bétharram est situé à 25 kilom. sud-est de Pau, sur la route de Cauterets et de Barèges.

On descend, en quittant la ville, une côte longue et peu rapide, d'où l'on aperçoit les montagnes des Hautes-Pyrénées et les vastes et riches plaines de la vallée du Gave, toutes parsemées de nombreux villages si rapprochés entr'eux, qu'ils semblent faire, de toute cette route jusqu'à Bétharram, un long faubourg de Pau.

C'est, d'abord, au premier kilomètre Bizanos, avec son usine à Gaz, ses fabriques de linge, ses blanchisseries et son magnifique Château, si admirablement situé.

Au quatrième kilomètre, le petit village d'Aressy.

Au sixième, Meillon et sa belle minoterie.

Au huitième kilomètre, le village d'Assat où les deux routes et les deux rives du Gave sont reliées par un pont suspendu.

Au dixième kilomètre, le village de Bordes.

Au onzième kilomètre, celui de Bézing.

Au douzième kilomètre, Boeil dont la petite église, située à deux pas de la route, a conservé son abside et sa porte romane ; sur les côtés de cette porte, deux colonnes à chapitaux historiés supportent un linteau qui présente, au milieu, l'anagramme du Christ, et à chaque extrémité un laboureur conduisant un bœuf. Au-dessus, dans le timpan de la porte, est assis N.-S. la tête entou-

rée du nimbe crucifère et la main droite bénissante. Autour de lui, les quatre évangélistes sous les formes symboliques de l'ange, de l'aigle, du bœuf.

Au quatorzième kilomètre, le village de Baudreix, auquel se rattache une lugubre légende rapportée par M. de Picamilh, dans sa *Statistique*, mais qu'aucun document historique ne semble justifier, même en partie.

Dans une visite à Baudreix, la reine Jeanne aurait intimé aux quarante religieux du couvent des Récolets, l'ordre d'abjurer la religion catholique; tous auraient refusé et tous, sur l'ordre barbare de la reine, auraient été ensevelis debout, et leurs têtes, dépassant le sol, auraient servi de quilles aux soldats de la reine; et la ruine du couvent, seule partie vraie sans doute de cette légende, aurait suivi de près la mort de ces quarante martyrs.

Baudreix possède une église ogivale moderne et une maison des Frères de la Doctrine Chrétienne.

Au seizième kilomètre, l'ancienne baronnie de Mirepeix et ses fabriques de calicots et de tissus de laine.

Au dix-huitième kilomètre, Clarac qui possède une carderie, une filature de laine et un

établissement de tissage et de teinturerie.

Au dix-neuvième kilomètre, au moment d'entrer dans le bourg important de Coarraze, se découvre, à droite, une admirable échappée sur la vallée du Gave.

C'est au Château de Coarraze qu'Henri IV, alors duc de Viane, a passé son enfance, confié aux soins de Mme la baronne de Miossens. Henri IV fut élevé là comme les autres enfants du village, nourri, vêtu comme eux et partageant leurs exercices et leurs jeux. Ce fut au milieu du beau site de Coarraze que l'enfant royal dont la santé avait inspiré tant d'inquiétudes, vint par une éducation rustique tremper fortement son corps.

Avant cette époque, en 1508, le Château de Coarraze avait été, par suite de la révolte du sire de Carmaing, incendié sur l'ordre exprès de son souverain.

A cette occasion, des arbitres nommés par Louis XII et par Jean d'Albret déclarèrent que *Béarn ne devait rien à la France*, et il fut défendu à toutes les cours du royaume d'attenter à la *souveraineté du Béarn.*

Rebâti plus tard, le Château de Coarraze, celui qui abrita longtemps la jeunesse de Henri, fut, vers la fin du XVIIe siècle, incendié de nou-

veau, mais cette fois par le feu du ciel qui n'épargna que la grande tour.

Il fut, peu de temps après, reconstruit tel que nous le voyons aujourd'hui. Il est la propriété de la famille de M. Dufau, ancien procureur-général de la Cour d'appel de Pau.

Le portail est de la seconde époque du Château. Sur la frise, on lit en langue espagnole : *Lo que ha de ser no puede faltar.* (Ce qui doit arriver ne peut manquer.

Cette inscription serait, d'après la tradition, la reproduction textuelle des paroles d'un seigneur Aragonnais, proscrit et accueilli au Château de Coarraze. Bientôt après son arrivée, il y reçut la nouvelle de son pardon, et insistant pour retourner en Espagne, il répondit aux craintes manifestées par ses hôtes : *Lo que ha de ser no puede faltar.*

Mais à peine de retour à Saragosse, le pauvre gentilhomme fut pendu, ce qu'apprenant, le propriétaire du Château de Coarraze voulut que ces paroles, gravées sur le portail, attestassent que l'hospitalité n'avait pas failli, mais que son malheureux ami avait été sourd aux remontrances de l'hospitalité.

Entre le dix-neuvième et le vingtième kilomètre, on remarque, à droite sur la route, une

ancienne demeure à tourelles et dont les fenêtres sont à croisillons de pierre, mais à laquelle ne s'attache aucun souvenir important.

Au vingtième kilomètre, le village d'Igon et son vaste couvent des Sœurs de la Croix vouées à l'instruction des enfants pauvres.

Au delà d'Igon, sur la droite, une jolie route conduisant par Bruges et par Mieyfaget à Louvie, relie entre eux les établissements de la vallée d'Osseau et de celle d'Argelés.

Enfin, au vingt-quatrième kilomètre on arrive à Lestelle (étoile).

C'est à l'extrémité de ce village, au pied de la montagne, et sur les bords du Gave, que se dressent majestueusement l'église et le couvent de Bétharram, à l'endroit où le paysage devient sèvère, et où le Gave, étroit et profond, se trouve resserré entre le pied de la montagne et des roches élevées.

Sur ces rochers, formant des culées naturelles et indestructibles, s'élève pittoresquement, couvert de lierres pendants, le pont hardi d'une seule arche, qui relie les deux rives du Gave et que traversent, non sans danger, les voitures qui se rendent à Cauterets.

Au-dessus de la clef de la voûte, on lit une inscription, dont le milieu est occupé par trois

croix et porte le millésime de 1687. Cette inscription est ainsi conçue :

Au nom de Dieu seinte Maria priés pour nous. Ce pont a esté bati par Daniel Bairon de Lescar metre ingénieur.

En avant du pont, entre la route et le Gave, coule une fontaine miraculeuse fréquentée pour les maladies d'yeux.

L'extérieur de l'église n'a rien de très-remarquable. Elle présente aux regards du voyageur, venant de Lestelle, une riche façade de marbre d'assez mauvais goût ; cependant sa masse, couronnée par un beau clocher et par une flèche très-gracieuse, produit comme ensemble un bel effet.

Dans des niches d'angle sont placées les statues des quatre évangélistes, et dans une autre niche au-dessus de la porte, la sainte Vierge et l'Enfant Jésus.

Avant de pénétrer dans l'intérieur de l'église, il est bon de connaître la tradition qui se rattache à sa fondation, que l'on reporte au onzième siècle, et à sa reconstruction vers le milieu du dix-septième.

« Bétharram, dit l'abbé de Rossigneux, est
» l'étoile des Pyrénées ; son nom est répandu au

» loin ; sa chapelle et son calvaire, connus, aimés
» et fréquentés des habitants du Béarn, du pays
» Basque, de la Bigorre, de la Gascogne et du
» Languedoc, ont éveillé l'imagination des poètes
» et suscité de graves historiens. »

Le premier historien de Bétharram, le père Poiré, raconte, à peu près dans les termes suivants, l'origine de la chapelle, sa destruction et son rétablissement.

La tradition rapporte que de petits bergers, conduisant leurs brebis parmi les rochers qui occupaient les bords du Gave, aperçurent à l'endroit où est maintenant la chapelle, une lumière vers laquelle étant accourus, ils trouvèrent une belle image de Notre-Dame.

L'endroit où on avait trouvé l'image ayant été jugé peu propre à la construction d'une chapelle, on bâtit un oratoire sur l'autre rive du Gave ; mais autant de fois qu'on y voulut loger cette image, autant de fois, elle retourna en sa première place, ce qui fut un signe évident que Dieu avait choisi cet endroit pour y honorer sa sainte Mère en l'honneur de laquelle on trouva moyen d'y bâtir une chapelle.

Cette chapelle ayant été saccagée et brûlée par Montgomery, on raconte que pendant tout le temps qu'elle demeura ainsi désolée, on y voyait

ordinairement, la nuit, de grandes lumières, et on y entendait des voix et des concerts harmonieux, jusqu'à ce que, par les soins de feu messire Jean de Sallettes, évêque de Lescar, elle fut réparée et la messe rétablie en 1615.

Les bâtiments eurent peu à souffrir pendant la Révolution de 89 ; les portes de la chapelle furent murées et l'intérieur fut ainsi préservé de tout acte de vandalisme.

Lors du rétablissement du culte en France, l'administration diocésaine racheta la maison et la chapelle, et fit tous ses efforts pour faire revivre la splendeur de ce pélerinage ; elle y fut aidée par plusieurs personnages considérables, parmi lesquels on doit citer la reine de Hollande.

L'intérieur de la chapelle, malgré le mauvais goût de son style, ne manque pas d'effet religieux.

La décoration en est d'une grande richesse. Le plan se divise en trois nefs, communiquant entr'elles par des arcades basses, séparées par des pilastres de marbre noir, supportant les nervures d'une voûte d'arète en bois parsemée d'étoiles d'or sur fond bleu.

Chacune des nefs est terminée par une abside carrée, dans laquelle se trouve disposé l'autel.

Les bas côtés sont voûtés en maçonnerie. Ils se font remarquer par deux longues lignes de confessionnaux dont le nombre peut donner une idée de l'affluence des pélerins et des sentiments de dévotion avec lesquels ils se présentent à Bétharram.

Au fond de l'abside de droite est l'autel de la Pastoure (Bergère), qui conserve la tradition de Bétharram. L'autel de l'abside de gauche est consacré à saint Joseph.

En face du premier, à droite de la porte d'entrée, la chapelle de Notre-Dame-de-Pitié, à gauche le *trésor* où la piété des fidèles dépose les offrandes en argent ou en nature. Ces dernières consistent le plus souvent en lin non filé.

Le trésor de la sacristie renferme la robe et le voile de noce de Mme la comtesse de Chambord, qui les a envoyés en ex-voto à la madone de Bétharram.

L'abside principale est richement décorée; son retable occupe toute la surface du mur du fond. Il se compose, outre le tombeau de l'autel, de quatre colonnes torses, sculptées de figures d'anges entrelacés de feuillages. Dans les entrecolements latéraux, deux grandes statues dorées; dans celui du milieu, la blanche sta-

eut de la Vierge; au-dessus, la figure de Dieu le Père occupe le champ d'une attique surmontée de deux anges; à droite et à gauche, sur les petits frontons circulaires, s'élèvent deux grandes figures debout.

A l'exception de la niche du milieu, d'ordonnance moderne et fort maigre, toute cette décoration est d'une grande ampleur et d'une grande harmonie dans ses moindres détails.

Dans la nef médiane, huit grands tableaux représentent l'adoration des Bergers, celle des Mages, la présentation au Temple, le massacre des Innocents, la fuite en Egypte, l'Enfant-Jésus au milieu des Docteurs, et le Baptême du Divin Sauveur.

Sur les petits panneaux de l'orgue, des peintures fort médiocres représentent l'apparition de l'image, l'état de la chapelle après le passage des Calvinistes, la guérison des malades, et enfin des prisonniers délivrés par l'intercession de la Consolatrice des affligés.

En sortant de l'église, un sentier raide et sinueux conduit au Calvaire.

Les anciennes sculptures en bois des stations ont été remplacées, en 1841, par des bas-reliefs modernes, dus au ciseau de M. Renoir, élève de Pradier.

Sur le sommet du Calvaire, en face des trois croix, s'élève la dernière chapelle où sont disposés trois tableaux : ceux des côtés représentent une descente de croix et le St-Sépulcre ; celui du dessus de l'autel, la résurrection du Sauveur. (1)

A trois kilomètrès environ au-delà de Bétharram, on visite une des plus belles grottes des Pyrénées. On ne lui attribue pas moins d'un myriamètre de profondeur.

Pour revenir de Bétharram par une route différente de celle déjà parcourue, on quitte en sortant de Coarraze la route de Pau, et, suivant celle de Nay, on aperçoit bientôt cette industrieuse cité assive sur la rive gauche du Gave.

La ville de Nay a eu pour fondateurs les chanoines réguliers de St-Augustin, qui desservaient l'hôpital de Ste-Christine à Somport, passage des Pyrénées par lequel de nombreux pélerins se rendaient à N.-D. del Pilar de Saragosse et à St-Jacques de Compostelle.

Le terrain leur avait été concédé moyennant 360 sous et un cheval.

On bâtit d'abord une église, autour de laquelle les habitations vinrent se grouper avec d'autant

(I) Il a été publié sur Bétharram une notice par M. l'abbé Rossigneux, une autre notice par M. l'abbé Menjoulet, et enfin un joli album par M. Gorse.

plus d'empressement, que les religieux s'occupaient de la fabrication des étoffes nécessaires à leur corporation, qui desservait, sur divers points, un grand nombre d'hôpitaux.

Cette fabrication d'étoffes prit bientôt une grande extension, et, se répandant au dehors, trouva un facile débouché pour la vente des produits grossiers et solides qu'elle fabriquait et qui convenaient si bien aux habitants de nos vallées.

Les cinq ou six cents maisons dont Nay se composait en 1545, furent consumées en cette année-là par des météores enflammés. Nay se releva promptement de ses ruine, et sa fabrication reprit bientôt toute son activité.

Aujourd'hui encore malgré l'abandon d'une partie de ses anciens produits, ses habitatns laborieux trouvent à s'occuper dans des établissements importants : filatures, fabriques de draps, minoterie, etc.

La fabrication des bérets, dont le tricot se fait à la main, occupe chez elles un grand nombre de femmes et de petits filles que, par le beau temps, on voit groupées sur le devant de leurs maisons, et manœuvrant les aiguilles avec une dextérité et une rapidité surprenantes.

On arrive par un magnifique pont de sept arches construit en marbre de Louvie.

En face du pont s'ouvre une rue neuve qui démasque l'Hôtel-de-Ville et la belle place entourée de portiques, au fond de laquelle il est situé.

Sur la gauche, on remarque une maison de bon style et d'un seul étage qu'on appelle la Maison Carrée. Bien qu'elle n'ait rien de commun avec la Maison Carrée de Nîmes, elle présente néanmoins quelque intérêt.

Les deux corps de bâtiments, celui sur la place et celui du fond de la cour, sont reliés entr'eux par une charmante galerie de trois étages superposés, formé chacun de cinq arcades séparées entr'elles par des colonnes engagées des trois ordres dorique, ionique et corinthien. Au-dessus est un quatrième étage de colonnes traité en attique et sans arcades.

Derrière cette haute façade, d'étroits passages, couverts en voûtes d'arrête portant nervures et pendentifs sculptés, relient entr'eux les deux corps de bâtiments.

Ces quatre étages de portiques doivent donner à penser qu'en ordonnant leur construction, l'on avait l'intention de surélever les deux corps de

logis à la même hauteur, et que tout aura été abandonné en cours d'exécution.

La porte de l'escalier est surmontée d'un écusson sans armoiries.

L'escalier est en pierre à double rampe et ses paliers sont voûtés de la même manière que les portiques.

Chaque étage du bâtiment du fond se compose d'une seule salle. Le premier étage de celui sur la place est divisé en deux pièces par un mur, dans lequel se trouve une cheminée, qui, malgré sa réputation, est moins remarquable par le goût que par la richesse de sa décoration. Deux têtes et un écusson incrusté dans des murs de la cour appartiennent à une époque antérieure à la construction.

Le pavé de cette cour est composé de petits cailloux de deux couleurs. Il est bien conservé et, par ses gracieux compartiments, donne une idée du parti que l'on peut tirer de ce genre de pavage.

Cette maison, par son style, se rapporte au XVIe siècle. Fut-elle, comme on le prétend, la seule maison qui échappa au fameux incendie de 1545 ? On peut admettre cette hypothèse pour les deux principaux corps de bâtiment, mais non

pour le portique, qui paraît être d'une époque postérieure.

Cette maison, malgré la richesse de son architecture, ne peut avoir été bâtie, comme on l'a supposé, par une des princesses du Béarn. Elle est construite dans des dimensions peu princières, et surtout sur un emplacement beaucoup trop restreint.

Il est plus probable que, profitant, comme on le fait de nos jours, du séjour de quelque artiste appelé par le souverain, quelque riche bourgeois aura voulu donner à son habitation plus d'importance et de richesse. La mort sera venue interrompre cette construction ambitieuse que nul n'aura voulu continuer. Cette hypothèse est plus prosaïque, mais plus probable que la première.

Comme monument, il ne reste plus à visiter à Nay que son église.

Elle remonte seulement au XVe siècle. Elle est remarquable par ses belles proportions. C'est une excellente œuvre de son époque. Elle se compose d'une seule nef terminée par une abside octogone. Sur le côté droit s'ouvre une chapelle, et sur le côté gauche, trois autres de même style que l'église et de grande dimension. Les

arcades, mettant ces chapelles en communication avec le nef, sont lourdes et basses.

La porte s'ouvre sur la façade latérale entre deux contreforts.

Près de cette porte un bénitier de forme longue et en partie inscruté dans le mur, est surmonté d'une tête d'homme portant dans la bouche un anneau, dont les cordons sont tenus par deux lions.

Dans la partie basse de l'église, en face de l'abside, une porte de style roman semble indiquer que l'église actuelle a été bâtie sur l'église fondée au XII[e] siècle par les religieux de Somport.

Cette jolie église vient d'être restaurée d'une manière très-convenable. Sa chaire à prêcher et et le ciborium de l'autel sont des œuvres modernes traitées avéc goût dans le style du reste de l'édifice.

Le clocher est, jusqu'au quatrième étage, supporté par une large tour carrée surmontée d'un étage octogone ; ce dernier est recouvert d'une plate-forme remplaçant l'ancienne flèche qui, avant la Révolution, surmontait le clocher, et dont le sommet s'élevait à soixante mètres au-dessus du pavé de l'église.

En quittant Nay, on peut, au lieu de reprendre sur la rive droite du Gave la route déjà parcourue,

revenir par la rive gauche. La distance est la même et les villages se succèdent aussi nombreux et presque sans interruption.

Ce sont d'abord, vers le troisième kilomètre de Nay ou le quatorzième de Pau, les villages de Bourdette et d'Arros, le premier riche de sa filature, de sa forge, de sa scierie ; l'autre où se montre très-pittoresquement l'ancien et beau Château de M. le baron d'Espalungue.

Au onzième, Pardies, où l'on voit, sur le bord même de la route, un joli Château de M. le baron de Laussat.

C'est sur le territoire de la commune de Pardies qu'est située la chapelle de Piétat, but fréquent de promenade, mais où l'on se rend plus ordinairement par la route des coteaux.

Avant d'arriver à Baliros, on admire à gauche, sur le versant du coteau, un très-gracieux Château bâti par Mme la princesse Lanskoronska, et longtemps habité par elle.

A quelques pas de là se trouvent la jonction des deux routes du Gave, traversé en cet endroit par le pont suspendu d'Assat.

Au huitième kilomètre, le village de Narcastet, dominé par la propriété de M. Cassaigne, ancien membre du Conseil général.

Au sixième kilomètre., Rontignon, où se voient les ruines peu intéressantes d'un Château.

Au quatrième kilomètre, Mazères-Lezons, dont le Château fut, au temps de la reine Jeanne, le rendez-vous des protestants. Il a conservé une tour et un corps de bâtiment confondus dans des constructions modernes.

A l'extrémité de Mazères on voit la petite chapelle de l'ancien Château de Lezons aujourd'hui remplacé par une habitation moderne. Les vastes écuries de Lezons avaient été construites pour un haras départemental, supprimé depuis plusieurs années.

Enfin, au deuxième kilomètre, Gelos et son magnifique Château, autrefois propriété de la famille de M. le baron Duplàa, président à la Cour des Comptes au parlement de Navarre. Le Château de Gelos a été acheté par l'Etat pour y placer le Haras de Pau.

Les coteaux dépendant de Gelos forment le but d'une promenade à part ; il n'y a donc pas lieu de parler ici des belles et nombreuses habitations qu'on y rencontre.

Enfin, on rentre à Pau par la route des Eaux-Bonnes et par le pont de Jurançon.

Ch. Le Cœur.

LES MARCHÉS.

Il y a trois marchés par semaine à Pau : le lundi, le jeudi et le samedi ; mais celui du lundi est seul réellement important. Dès huit ou neuf heures du matin, on voit sur toutes les routes affluer des environs une foule considérable de paysans, les uns chargés de volaille, les autres de fruits, ceux-ci de légumes, ceux-là de paquets de toutes les formes. Les paysannes marchent presque toujours nu-pieds sur les routes ; mais arrivées près de la ville, elles posent leurs fardeaux, mettent leurs bas et leurs souliers qu'elles ont ainsi ménagés pendant la route.

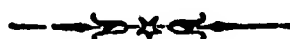
Chaque article à vendre a sa place au marché. Le bétail est groupé sur la place des Ecoles ; les grains se vendent dans l'intérieur de la Halle d'où les légumes et les fruits sont expulsés, le lundi, pour s'étaler au dehors et du côté de l'est ; le marché au bois se tient à la place des Ecoles ; la place Gassion est encombrée de volaille, d'œufs et de fromages du pays ; si l'on veut du poisson,

de la volaille morte, du gibier, on trouve ces divers articles à la Vieille-Halle.

Le jeudi et le samedi, on trouve pendant l'hiver le marché au bois bien garni. Les légumes et les fruits sont abondants, non-seulement les jours de marché mais presque tous les jours de la semaine.

Il n'est pas sans intérêt de parcourir la ville les jours des grands marchés. Elle est encombrée par les gens de la campagne et il y règne une animation inaccoutumée qu'on ne rencontre pas les autres jours.

Il faut profiter des marchés pour faire la provision de certains articles, parce qu'on les achète à de meilleures conditions. Ainsi, la volaille, les œufs, les fruits sont ordinairement à meilleur compte les lundis ; il en est de même du gibier. Les autres jours, ces articles sont moins abondants et souvent il faut s'adresser aux revendeurs qui nécessairement doivent trouver un bénéfice dans leur commerce.



PRODUCTIONS DU PAYS.

Le Maïs. — Le maïs qui avait été introduit en France, au XIIIe siècle, par le chevalier Beccaria d'Incisa, à son retour des Croisades, n'a été cultivé en Béarn que deux siècles plus tard. Henri d'Albret et Marguerite sa femme furent les premiers qui en favorisèrent la culture ; ils firent venir des laboureurs de la Saintonge, parce que les cultivateurs du pays résistaient à l'introduction de cette importante céréale, soit par esprit de routine, soit qu'ils ne connussent pas le moyen de la cultiver avec profit. Quoi qu'il en soit, la culture du maïs se propagea et, en moins d'un siécle, on commença d'en tirer un parti fort avantageux.

Aujourd'hui, le maïs forme plus d'un tiers de la récolte du pays. Il sert à la nourriture des habi tants des campagnes ; il s'en exporte une certaine

quantité en Irlande et en Ecosse. On utilise très-avantageusement son feuillage pour la nourriture, et son grain pour l'engrais des bestiaux.

Les habitants des villes consomment très peu de maïs, et cependant on peut avec de la farine de maïs faire une bouillie connue sous le nom de *Broye*, que les estomacs les plus débilités digèrent facilement. Cette pâte mélangée avec du lait et du sucre est excellente.

Froment et Pâturage. — Le département des Basses-Pyrénées produit du froment, mais pas en assez grande quantité pour en faire l'exportation.

Les pâturages sont fort étendus dans le pays ; c'est surtout sur la montagne qu'on trouve les plus considérables ; les neiges les rendent impraticables une partie de l'année ; mais dès qu'elles ont disparu, les bergers conduisent leurs troupeaux sur les hauteurs, d'abord sur les moins élevées ; aux mois de juillet et août, ils arrivent jusqu'aux derniers sommets accessibles où la végétation étale, à cette époque de l'année, ses riches nappes de verdure. Ils passent dans ces régions solitaires des mois entiers, sans la moindre communication avec les villages, se nourrissant de laitage et de broye, couchant dans des cabanes, pratiquant enfin la vie pastorale des

temps les plus primitifs. En automne, ils quittent les montagnes et vont prendre leurs quartiers d'hiver dans la plaine et jusque dans le département des Landes et de la Gironde.

Pendant leur séjour sur la montagne les bergers fabriquent du fromage d'une qualité inférieure ; quelques contrées cependant en produisent d'assez bon ; c'est ainsi que les fromages d'Asson sont parfaitement connus à Pau et préférés aux produits similaires du pays.

Vins du Pays.— Avant l'invasion de l'oïdium, de ce terrible fléau qui, pendant plusieurs années, a porté la désolation et la misère dans nos contrées vinicoles, le vin était une production importante du département des Basses-Pyrénées. Il y avait, en 1850, 28,000 hectares environ plantés en vignes ; en supposant qu'on récoltât en moyenne 36 hectolitres ou 12 barriques du pays par hectare, la production était de 1,008,000 hectolitres ; en ne comptant l'hectolitre qu'à 10 fr., le produit de la récolte en vin était de plus de dix millions de francs, perte immense que le pays a supportée pendant plusieurs années.

Aujourd'hui presque tous les propriétaires soufrent leurs vignes et ils obtiennent des récoltes

dont ils étaient privés lorsqu'ils négligeaient cette opération.

Les vins les plus renommés du pays sont incontestablement les vins de Jurançon ; le vin blanc surtout est remarquable par son énergie et sa richesse alcoolique ; c'est un vin sec qui a quelque rapport avec le vin sec de Xérès, lorsqu'il est vieux et qu'il a été choisi dans les bons crûs.

Le vin de Jurançon de 1811, vin de la comète, et celui de 1822, année où le vin fut d'une exquise qualité, avaient une réputation bien méritée, mais on ne trouve plus dans le commerce des produits de ces années privilégiées. On peut se procurer, en petite quantité, des vins de 1837, 1841, 1842 et 1844, quoiqu'ils deviennent de plus en plus rares.

On comprend sous le nom de vin de Jurançon celui qui est produit non-seulement dans cette commune, mais encore tous les vins récoltés sur les coteaux qui sont au sud de la ville de Pau.

Après les vins de Jurançon, les meilleurs nous viennent du Vic-Bilh, comprenaut le canton de Lembeye, dans l'arrondissement de Pau ; il y a dans cette contrée d'excellents ordinaires, moins forts que le Jurançon et préférables pour l'usage quotidien.

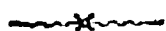
On doit mentionner d'une manière toute par-

ticulière le vin blanc de Montpezat, bien préférable au vin blanc de Jurançon, parce qu'il est moins fort, plus moëlleux et très-agréable à boire ; il tient le milieu entre le vin sec et le vin doux. C'est un des meilleurs vins de dessert du pays, et comme il est moins alcoolique que le Jurançon, on peut le boire sans inconvénient.

Le vin blanc d'Aydie a beaucoup de rapport avec le Montpezat ; il est peut-être un peu moins agréable au goût.

Comme vin ordinaire, les amateurs du pays font grand cas du vin de Madiran. Quoique cette localité ne soit éloignée que de quelques kilomètres de Lembeye, le vin qu'elle produit est bien préférable, parce qu'il est moins capiteux.

Il est aujourd'hui assez difficile de se procurer de bons vins ordinaires Ceux qu'on vend chez les marchands sont coupés et mélangés avec les produits de l'Armagnac, ou du Languedoc, ou d'Espagne ; ils sont surtout désagréables pour les palais susceptibles et délicats. Ce qu'on pourrait trouver de mieux pour vin ordinaire pur, ce serait le vin du Gers : il est généralement léger et agréable au goût.



Fontaine ferrugineuse du Parc.

Au-dessous du Parc, et au sud de cette magnifique promenade, on a découvert, il y a quelques années, une source ferrugineuse. M. le docteur Fontan, de regrettable mémoire, médecin devenu célèbre par des travaux patients, consciencieux et d'un grand prix, sur la nature et la composition des eaux minérales de la France, a soumis à l'analyse les eaux de cette source. Il a reconnu que le fer qu'elles tiennent en suspension se combine ou se mélange avec du manganèse, de l'acide crénique et du phosphate de chaux. La réunion de ces principes donne à cette source un caractère extrêmement précieux, et M. Fontan a plusieurs fois déclaré à plusieurs personnes qu'il ne connaissait pas une médication plus efficace ni plus puissante pour les organisations débiles ou affaiblies, pour tous les cas d'anémie, pour les enfants rachitiques ou scrofuleux, etc., etc. Les faits semblent confirmer ces heureuses prévisions de la science ; déjà un grand nombre de femmes faibles et languissantes doivent à cette boisson salutaire, aux promenades matinales qu'elle exige, à l'air qu'on respire dans ce site enchanteur, une santé ou plutôt une vie nouvelle. Jamais peut-être les eaux de Bussang

n'ont produit de meilleurs ni de plus rapides résultats ; ce sont surtout les jeunes constitutions des enfants et des adolescents, qui en recueilleront les merveilleux effets : c'est l'opinion de presque tous les médecins.

On parle depuis quelque temps de former une société pour exploiter cette source importante. Il serait à désirer que ce projet se réalisât.

On apprécie tous les jours davantage les effets curatifs de l'eau ferrugineuse du Parc. On pourrait citer bien des personnes à qui cette eau a rendu la force et la santé. Depuis quelque temps, le nombre de ceux qui en font usage est augmenté.



Fontaine de Trespoey.

La Fontaine de Trespoey est située à l'est de la ville et à deux kilomètres de la Halle. On peut s'y rendre par la rue de la Halle-Neuve, la place Bosquet et la rue Porte-Neuve ; on tourne à l'octroi vers la droite, on longe la propriété de Mme Drake, et à l'extrémité de cette propriété, on entre dans le chemin auquel la fontaine a donné son nom. On passe devant le couvent des Carmélites et des Ursulines.

Enfin, on trouve un chemin à droite qui descend vers la villa Bellerive ; ce chemin conduit à la fontaine Trespoey, située au-dessous de la villa. Ce lieu solitaire et tranquille domine le vallon de l'Ousse. On voit de là les maisons blanches et le château de Bizanos, et enfin, dans le lointain, les coteaux de Gelos et les montagnes.

L'eau qui jaillit de cette fontaine n'est ni sulfureuse, ni ferrugineuse. C'est de l'eau naturelle, mais très-légère et très-agréable à boire. On trouve quelques bancs pour s'asseoir et un peu d'ombre pour s'abriter contre les rayons du soleil, fort ardents en cet endroit, même pendant l'hiver.

Plusieurs personnes habitant le quartier, et même quelques-unes de la ville, font prendre de l'eau à la fontaine de Trespoey pour leur usage ; elle est excellente et d'une qualité supérieure à celle de la fontaine de Pau.

Une entreprise particulière s'est établie, il y a quelque temps, et distribue de cette eau dans toute la ville à des conditions modérées.



Fontaine des Marnières.

Si vous allez quelquefois faire visite à l'établissement des Petites-Sœurs des Pauvres, vous aurez peut-être remarqué quelques personnes apportant dans des bouteilles de l'eau claire comme du cristal ; vous aurez rencontré peut-être aussi quelques vieillards, remontant la côte, appuyés sur leur bâton : ils viennent les uns et les autres de la *Fontaine des Marnières.*

Mais où est donc située cette fontaine ? Quelle est la vertu de ses eaux ?

Il est assez difficile d'indiquer la fontaine des Marnières, car elle est cachée dans un ravin. Il faut prendre à la Haute-Plante, ou sur la route de Bordeaux, le chemin de Billère, descendre la côte qui conduit à l'établissement des Petites-Sœurs des Pauvres, et lorsqu'on est parvenu au ruisseau La Herrère, on doit suivre jusqu'à son extrémité le chemin qui longe la rive droite du ruisseau. Là, un petit sentier, bordé de ronces, tourne à droite et conduit au pied de la colline où se trouve un petit bassin creusé dans la terre et rempli d'eau : c'est la *Fontaine des Marnières.*

L'eau en est extrêmement limpide, comme l'eau de roche, et ne s'altère jamais, même par le plus

mauvais temps. Elle est d'une telle fraîcheur, que si l'on en boit quelques gorgées, on est saisi dans tout le corps ; mais un instant après, elle ramène un bien-être sensible dans tous les membres. On cite quelques guérisons opérées par cette eau.

Voilà tout ce que nous savions de l'effet de cette eau, lorsque la curiosité nous a fait questionner quelques-unes des personnes qui en font usage.

Quelques-uns des visiteurs en boivent pour exciter l'appétit, et souvent ils ne se trouvent disposés à prendre quelque nourriture qu'après avoir bu un ou deux verres de cette eau.

D'autres ont recours à cette boisson pour calmer les douleurs d'entrailles. Un anglais qui avait longtemps résidé à Pau était atteint d'une inflammation intestinale : il ne prenait presque aucune nourriture et il dépérissait ; il se faisait porter à la promenade dans une petite voiture à bras que conduisait un domestique. Il apprend par hasard les effets de l'eau de notre fontaine; il en fit usage et il guérit. Quoique d'un âge avancé, il a vécu plusieurs années, et il est mort à Londres, il y a peu de temps.

Le sieur C..... fréquente la fontaine des Marnières depuis une vingtaine d'années, et il assure qu'il doit la vie à ses eaux ; affligé d'une

rétention d'urine des plus intenses, il attribue à ce remède un soulagement si complet qu'il va régulièrement tous les jours puiser à cette source.

De tels faits, dont l'authenticité ne saurait être contestée, devraient appeler l'attention des hommes spéciaux sur cette fontaine; en soumettant cette eau à une analyse exacte et rigoureuse, on découvrirait peut-être la preuve qu'elle possède certaines vertus curatives.

Lorsque la médecine reste impuissante à guérir tant de maladies, elle serait mal venue à négliger les remèdes que la nature offre et que le hasard fait souvent découvrir.

Il est fâcheux que l'on ne fasse point à cette fontaine des réparations indispensables. La commune de Billère devrait se concerter avec celle de Pau pour établir une route praticable et arranger cette excellente source de manière à y puiser facilement de l'eau.

Nous croyons devoir appeler l'attention des administrateurs de ces deux communes sur l'état déplorable où se trouve le chemin qui conduit à cette fontaine. Nous espérons qu'ils ne la laisseront pas plus longtemps tel qu'il est.

Telle était la Fontaine des Marnières lors de la 5e édition de ce livre en 1868. Depuis cette date, de grandes améliorations ont eu lieu; M. Fric, se-

crétaire du Syndicat, était devenu le propriétaire de cette source et du terrain qui forme aujourd'hui la petite avenue bordée d'accacias nains.

Il céda l'un et l'autre à la ville de Pau, par acte public, retenu de M. Laforgue, notaire à Pau, en date du 11 octobre 1869, au prix coûtant, mais à la condition expresse que cette fontaine serait publique et gratuite.

Aujourd'hui on peut se rendre en voiture à la Fontaine des Marnières qui est, du reste, trés fréquentée.

THÉATRE DE PAU.

Depuis longtemps, tout le monde convenait qu'il n'y avait pas, à Pau, un théâtre en rapport avec la population et l'importance de la ville. Mais où trouver les fonds nécessaires pour ériger un nouveau théâtre en présence des ressources restreintes de la ville ?

Quelques hommes honorables, dévoués à l'intérêt public de la localité, eurent la pensée de renouveler ce qu'ils avaient fait, il y a quelques années, pour avoir le gaz ; ils fondèrent une compagnie qui réunit bientôt un capital de 320 mille francs. On avait jeté les yeux pour l'emplacement sur les ruines de St-Louis, qui, depuis plus d'un siècle, faisaient le déshonneur d'une ville élégante et en progrès. L'autorité municipale voulut bien céder ce terrain pour la construction du théâtre, à la condition que la ville pourrait racheter ce monument quand elle voudrait, en remboursant à la compagnie la mise de fonds. Ces conditions furent acceptées ; on s'est mis à l'œuvre et en deux ou trois ans le théâtre a été construit.

La salle est spacieuse et belle ; elle peut contenir 1,200 spectateurs. On y entre par la place Royale et par la rue St-Louis, en traversant un magnifique vestibule.

Le nouveau théâtre a été inauguré au mois de décembre 1862, et depuis lors, notre ville a eu le rare privilége de posséder, chaque hiver, une troupe d'opéra italien, privilége réservé à bien peu de villes de province. Ces représentations lyriques attirent une société élégante.

A côté de la salle de spectacle, dans le même bâtiment, se trouve la salle de concert de 25 mètres de long sur 11 de large et 10 de haut. Cette salle peut servir aussi à donner de grands bals. Quoiqu'il y ait en ville de beaux appartements destinés à la location, il est peu de salons propres à donner de grandes fêtes.

Le théâtre a coûté 532,000 fr., 200,000 fr. environ de plus qu'on n'avait prévu, et au-delà du capital primitif de la Société.



CHASSES ET SPORTS

Les chasses au renard se sont maintenues depuis leur création qui remonte à une quinzaine d'années et elles ont lieu trois fois par semaine, les mardi, jeudi et samedi. Elles attirent beaucoup de monde.

Pour faire bien connaître le *Drag* de Pau, nous croyons ne pouvoir mieux faire que de donner quelques extraits de divers articles qui ont paru sur ce sujet dans le journal *Le Sport*.

On écrit de Pau à ce journal :

« Notre colonie étrangère est ici au grand complet dès la fin du mois de novembre. L'hiver, ordinairement beau dans ces contrées, est souvent marqué par une sécheresse dont on pourrait redouter l'effet sur le succès de nos chasses ; mais notre *Drag* possède à cet égard un avantage qui a bien son mérite : celui d'être indifférent à un état de choses qui emmènerait forcément plus de *retraites manquées* que d'hallalis. En général, les renards de sac, qui forment ces courses rapides,

pris dans des piéges, ne sont bons qu'à produire l'illusion et à faire croire aux ignorants que toute la course a été fournie par ces animaux.

» Nous avons aussi un autre petit équipage de chasse composé de chiens français, de harriers anglais et de bâtards croisés, chassant le lièvre et aussi des renards de sac : mais ceux-ci sont toujours lâchés *en vue* des invités, ce qui, cela va sans dire, rend toute supercherie simplement impossible et exige en même temps des animaux autrement vigoureux que ceux qui servent aux hallalis du *Drag*. Chaque hiver, plusieurs des chasses fournies par ces animaux sont fort longues et fort brillantes à travers des pays où un bon cheval peut suivre la meute.....

» En outre de ces chasses qui occupent quatre jours de la semaine, nous avons le *Golf*, le croquet, le criket, le tir à l'arc, et, tous les soirs, un ou plusieurs bals, pendant toute la durée de l'hiver. »

—

Depuis le jour où le beau ciel et le climat calme et doux de Pau ont commencé à jouir d'une vogue méritée, l'affluence des étrangers augmente chaque année ; beaucoup de ceux qui viennent passer l'hiver dans ces heureuses latitudes, se réjouissent, en s'y installant, d'y trouver des chasses à

courre qui leur ménagent des distractions cynégétiques comme aucune autre station du midi ne leur en fournirait. L'une, déjà célèbre en Europe, possédant son cercle, son album et une organisation admirable et savante, le « *Drag de Pau* », attire deux fois par semaine à ses rendez-vous une société nombreuse de cavaliers, d'amazones et de blondes miss en voiture. L'autre meute, composée de races mélangées, faisant des chasses bien plus sérieuses et difficiles à suivre, a pourvu déjà au petit nombre de chasseurs qui galoppent sur ses traces une série de laisser-courre plus complète et plus brillante qu'aucune meute de ses prédécesseurs. Les gens du pays sont flattés dans leur amour-propre par les éloges qu'ils entendent donner de tous côtés à la grande supériorité de nez des chiens français, auxquels un chroniqueur fidèle ne peut faire moins que d'attribuer l'éclatant succès de ce petit équipage. Malheureusement, si ce dernier continue longtemps ses exploits, il ne restera bientôt plus un seul renard à plusieurs lieues à la ronde : car déjà pour lancer se voit-on forcé de se réunir de très-grand matin et à une assez grande distance de la ville.

Mais notre « drag », par son ingénieuse stratégie, n'a rien à redouter de la disparition de ces utiles animaux.

SOCIÉTÉ

D'Encouragement des Basses-Pyrénées et Courses des Chevaux.

Une Société d'encouragement pour l'amélioration des races chevalines existe à Pau depuis 1839; elle compte donc, aujourd'hui, plus de vingt-huit ans d'existence non interrompue.

La Société, formée d'un nombre illimité de souscripteurs, est administrée par un comité de douze membres permanents et trois adjoints.

La souscription annuelle est de 25 fr.

Un fonds de course de plus de 13,000 fr. fourni, partie par l'administration des Haras, le département, la ville de Pau et la Société d'encouragement, défraye les différents prix.

L'hippodrome de Pau, situé à quatre kilomètres de la ville, près de la route de Bordeaux, dans les terrains gazonnés du Pont-Long, est un des meilleurs de France. Son sol est doux, sonore, élastique. Une piste d'entraînement concentrique à la piste de l'hippodrome, est exploitée et entretenue par un entraîneur autorisé par la Société.

Les courses de Pau ont lieu au printemps, dans les dix premiers jours d'avril. Cette époque, qui leur donne la priorité sur les autres courses de la division du Midi, leur assure un double avantage

par la réunion sur le *turf* des jeunes chevaux de l'année qui n'ont encore paru sur aucun hippodrome, et par la présence des nombreux étrangers attirés et retenus encore dans ses murs par la douceur de son climat et les agréments de sa position.

Depuis quelques années, des courses et des *steeple-chases* d'amateurs succèdent aux courses et aux *steeples-chases* officiels. Les *sportmen* couronnent ainsi les chasses au renard de la saisons Les chevaux montés dans ces dernières épreuves appartiennent presque tous à l'excellente race du pays.

Ce n'est pas tout, la Société d'encouragement a établi depuis peu de temps des courses pendant l'hiver, une fois par mois. Ces courses ont parfaitement réussi, et elles attirent à l'hippodrome de Pau toute la colonie étrangère et l'élite de la société béarnaise.



ÉTABLISSEMENTS D'ENSEIGNEMENT

Lycée de Pau.

L'origine de cet établissement remonte aux premières années du XVII[e] siècle. Louis XIII autorisa les Jésuites, le mois de janvier 1622, à fonder à Pau une maison et collège de leur ordre; à cet effet, il leur permit de prendre et d'accepter les lieux, places et rentes, revenus et bienfaits qui leur pouvaient être conférés jusqu'à concurrence de 12,000 livres de revenu annuel.

Les Jésuites ne pouvaient espérer que les sujets de Béarn seraient en état de leur conférer promptement des bienfaits relatifs aux 12,000 livres de revenu que le roi leur avait permis d'accepter; pour ne point retarder l'exécution d'un établissement aussi utile, Louis XIII, par lettres-patentes du mois de mars 1622, dota le collége d'une rente annuelle de 12,000 livres à prendre sur ses do-

maines de Béarn; et pour donner plus de célébrité à ce collége, il en fit une fondation et dotation royale, comme Henri-le-Grand en avait usé pour le collége de La Flèche; il voulut que le collége de Pau pût se prévaloir des mêmes honneurs et avantages dont jouissaient les autres établissements de fondation et de dotation royale, et particulièrement celui de La Flèche (1).

Fondateurs de cet établissement, les Jésuites y enseignèrent les humanités, les mathématiques, la philosophie et la théologie. Une *Université* fut instituée à Pau en 1725; elle se composait d'une Faculté de droit canonique civil et français, et d'une Faculté des arts. Le collége des Jésuites fut choisi pour être le lieu où se tiendraient les écoles et les séances de cette *Université* à laquelle il fut agrégé. Quatre des professeurs du collége composaient la Faculté des Arts de l'Université (2).

Le mois d'avril 1763, le Parlement de Pau, dans un arrêt prononcé toutes les chambres assemblées, ordonna que les Jésuites fussent exclus des colléges de la présente ville et de toute l'étendue du ressort de la Cour; cet arrêt disait que :

(1) Rapport fait au Parlement de Navarre par MM. de Belloc et de Mosqueros fils.

(2) La Faculté des Arts s'appelle aujourd'hui Faculté des Lettres.

« L'Institut des Jésuites est attentatoire à toute » autorité spirituelle et temporelle, incompatible » avec les principes de la subordination à laquelle » tous sujets sont tenus envers leurs souverains » et spécialement répugnant aux libertés de l'église » gallicane, aux quatre articles de l'assemblée gé- » nérale du clergé de France de 1662, contraire » aux lois et maximes fondamentales du royaume, » inconciliable avec le droit public de la nation, » etc., etc. »

Après l'exclusion des Jésuites, l'enseignement fut donné au collége de Pau par des religieux Bénédictins ou Barnabites.

Lorsque, sous le premier empire, l'Université de France fut créée, le collége de Pau fut mis au nombre des établissements de l'Etat, et son nom actuel de *Lycée* indique qu'il appartient encore aujourd'hui à cet ordre de maisons où l'Etat fait dispenser à la jeunesse l'instruction religieuse, littéraire et scientifique.

Le Lycée de Pau, remarquable par l'étendue, la beauté et l'heureuse situation de ses bâtiments et dépendances, offre toutes les conditions désirables de salubrité et de bien être. Il réunit pour l'éducation morale et intellectuelle de la jeunesse tous les avantages que les familles peuvent désirer.

L'enseignement solide et varié répond à la diver-

sité des vocations et offre aux jeunes gens toutes les ressources qui doivent les conduire, par l voie la plus sûre, soit au baccalauréat ès-lettres, soit au baccalauréat ès-sciences, et leur ouvrir l'accès des carrières libérales, des écoles spéciales du gouvernement, ou des professions industrielles et commerciales.

Dans une classe primaire, annexée au Lycée, les tout jeunes enfants apprennent la lecture, l'écriture, des éléments d'orthographe, de langue française, de calcul, d'histoire sainte et de géographie.

Les études classiques se partagent en trois divisions : 1° Division élémentaire; 2° Division de grammaire (grammaire française, latine, grecque, histoire ancienne, arithmétique); 3° Division supérieure (Mathématiques, Physique, Chimie, Histoire naturelle, Littératures Française, Latine, Grecque, Histoire du Moyen-Age et de France, Logique, Langues Allemande, Anglaise, Espagnole).

En dehors de l'enseignement classique, le Lycée possède des cours plus spécialement organisés pour préparer aux professions commerciales et industrielles. Ils comprennent la langue française, les langues vivantes (allemand, anglais, espagnol), l'histoire, la géographie physique, administrative

et commerciale, l'arithmétique, la géométrie, notions d'algèbre, arpentage, levée des plans, la comptabilité, la tenue des livres, le droit commercial, la physique, la chimie, l'histoire naturelle dans leurs rapports avec les arts industriels et le commerce.

Deux maîtres dirigent l'étude du dessin et les travaux graphiques.

Le Lycée reçoit les élèves internes, des demi-pensionnaires, des externes *surveillés* et des externes *libres*.

Tableau des sommes à payer annuellement.

NOTA. — L'année classique se compose de dix mois. Les payements ont lieu par trimestre et d'avance, savoir : Deux dixièmes au trimestre d'octobre, trois dixièmes au trimestre de janvier, trois dixièmes au trimestre d'avril et deux dixièmes au trimestre de juillet. Ils donnent lieu à la délivrance de quittances à souche. Lorsque la somme dépasse 10 fr., cette quittance est timbrée à 60 c., au compte des familles.	Division élémentaire et classe primaire.	Division de gramm. et cours préparatoire au commerce et à l'indus.	Division supérieure.
Frais de pension des pensionnaires habillés par le Lycée	600	650	700
Frais de pension des pensionnaires habillés par leurs familles	540	590	640
Frais de pension des demi-pensionnaires	350	400	450
Frais d'études des externes	70	90	125
Supplément pour les externes qui suivent les conférences	35	45	45
Externat surveillé	60	60	60

ÉCOLES PRIVÉES

GARÇONS.

Institution St-Martin, rue d'Étigny, 18.

M. *Serres*, rue de la Fontaine, pensionnat et externat.

M. *Gayrac*, rue Serviez, au Temple protestant.

—

FILLES.

Pension de demoiselles.

Mlle *Bernet*, rue Facture ; Mme *Baudéan*, rue Montpensier ; Mlle *Landoussy*, rue Bordenave-d'Abère ; Mlle *Guiroye*, rue de Tran.

—

Institutions Religieuses.

COUVENT DE SAINTE-URSULE. — Pensionnat, externat, orphelinat.

SŒURS DE NEVERS. — Pensionnat, externat, orphelinat.

SŒURS DE LA CROIX. — Ecole libre.

ECOLES PUBLIQUES

GARÇONS.

École communale laïque, dirigée par MM. *Mignon* et *Darricade*.

École communale dirigée par les *Frères des Ecoles Chrétiennes*.

FILLES.

École communale laïque, dirigée par M[lle] *Labadie*.

—

On trouve aussi un grand nombre de professeurs qui donnent des leçons à domicile, soit pour l'enseignement des langues, soit pour celui des lettres. (Voir aux annonces de la 2e partie).

ÉTABLISSEMENTS PUBLICS.

Préfecture

L'Hôtel de la Préfecture était, avant la Révolution, l'hôtel du premier président au Parlement. Des réparations nombreuses l'ont successivement transformé. La partie qui est séparée de la rue par une grille et où sont établis les bureaux a été construite sur l'emplacement du couvent de la Foi.

Il est peu d'étrangers, parmi ceux qui ont passé quelques temps à Pau, qui ne connaissent les salons de la Préfecture, où, tous les hivers, le représentant de l'administration centrale donne des fêtes splendides. Pour être admis aux bals de la Préfecture, il faut se faire présenter par le consul ou vice-consul de la nation à laquelle on appartient, ou par des personnes connues. On trouve toujours un accueil courtois et plein d'aménité.

Nous ne parlerons pas des nombreuses soirées

qui ont lieu pendant l'hiver. C'est aux étrangers qui arrivent à Pau à se faire présenter dans les maisons qui reçoivent ; de cette manière, ils peuvent passer les soirées d'hiver très-agréablement.

Ainsi, pendant le jour, l'on a la promenade et l'exercice ; et le soir, les réunions, la musique, la danse et le théâtre. On peut donc passer gaiment l'hiver à Pau ; tel est du moins l'avis d'un grand nombre de ceux qui ne cherchent que des plaisirs honnêtes et des récréations agréables.

Mairie de la ville de Pau.

Les bureaux de la Mairie sont établis dans les bâtiments de la Halle où ils occupent presque tout le premier étage du côté ouest et nord.

Il est peu d'étrangers qui n'aient une fois ou une autre besoin de s'adresser à la Mairie. Ainsi l'on doit exactement faire au bureau des actes civils la déclaration de la naissance d'un enfant. Les décès sont également constatés sur les registres de l'état civil ainsi que les mariages. Les étrangers ne sont pas dispensés de faire ces déclarations.

Les bureaux de la Mairie sont ouverts au public tous les jours, les dimanches et fêtes exceptés, de neuf heures du matin à six heures du soir.

La bibliothèque.

La ville de Pau possède une Bibliothèque de 18 à 19 mille volumes. Elle a été formée principalement des dépouilles des anciens couvents, fort nombreux avant la Révolution. Aussi est-elle riche en ouvrages de théologie et de scolastique. Cependant, depuis une trentaine d'années, la Bibliothèque s'est considérablement enrichie d'ouvrages modernes.

Autrefois la Bibliothèque était située dans une partie de l'ancien couvent des Cordeliers, à côté de l'église St-Jacques. Depuis la démolition de ce vieil édifice, elle a été transportée dans les bâtimeets de la Halle où elle occupe la partie nord-est. On y monte par le grand escalier de l'est. Elle est ouverte au public tous les jours, excepté les lundis, les dimanches et les fêtes, depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre heures du soir.

Le Château possède une Bibliothèque qui n'est pas sans importance, car elle contient des ouvrages fort rares sur Henri IV, le Béarn et les contrées pyréennes, que l'on ne trouve paa à la Bibliothèque de la ville.

Cette Bibliothèque est celle de M. Manescau père qui l'a cédée ,il y a quelques années, au Château d'Henri IV.

Hospice.

Les constructions de l'Hospice de Pau sont assez anciennes, car, en remontant dans l'histoire du Béarn, on trouve qu'il en est fait mention vers le milieu du XVIIe siècle ; on y a ajouté, depuis une trentaine d'années, une salle d'asile, et, en dernier lieu, la maison qui se trouve après la chapelle vers la Porte-Neuve.

L'Hospice sert d'asile aux enfants trouvés de l'arrondissement, aux vieillards infirmes et aux malades indigents. Le service est fait par les sœurs de St-Vincent-de-Paul. Une salle particulière et entièrement séparée est affectée aux militaires malades, et elle est entretenue avec les fonds du département de la guerre.

Pour faire face aux dépenses assez considérables nécessitées par les autres services, l'Hospice possède des revenus fixes qui s'élèvent à 25,000 fr. environ par an.

On admet à l'Hospice les malades payants qui préfèrent les soins assidus et permanents des sœurs à ceux qu'on peut trouver dans les maisons particulières.



Petites-Sœurs des Pauvres

Tout près de la ville et sur le territoire de la commune de Billère, au nord de la Caserne, on aperçoit un long bâtiment exposé au midi, c'est l'établissement des Petites-Sœurs des Pauvres. Attirées à Pau. il y a peu d'années, par des familles qui venaient y passer l'hiver, elles n'ont pas tardé à y trouver un bon accueil et beaucoup de sympathie; aussi leur établissement s'est développé au point de donner asile à plus de 80 vieillards. Ce nombreux personnel est entretenu avec les dons qu'on lui fait et au moyen des quêtes faites journellement par quelques-unes des sœurs, soit en ville, soit dans les campagnes environnantes. Quoique vivant au jour le jour, cet asile des vieillards a toujours eu le nécessaire, qui lui est fourni par la charité.



Les Sœurs Saint-Dominique

OU LES SŒURS GARDE-MALADES

Il n'y a pas d'année qu'il n'arrive, pour passer l'hiver à Pau, des personnes plus ou moins malades qui ont besoin de soins assidus et intelligents. S'adresser aux domestiques, c'est le moyen d'être mal servi. Lorsque la maladie se

prolonge, les membres bien portants d'une famille ne peuvent pas suffire à garder un malade, surtout pendant la nuit. Il faut être fort robuste et en avoir l'habitude pour résister longtemps aux veilles de la nuit. Pour garder les malades, les veiller et les entourer de soins affectueux, on n'a qu'à s'adresser aux sœurs St-Dominique. Ce ne sont pas des garde-malades ordinaires ; elles sont douces, prévenantes, et sont souvent auprès d'un malade une véritable providence.

S'adresser à Mme la Supérieure des sœurs St-Dominique, rue du Château, nº 5.

Asile Saint-Luc

(Maison de santé départementale pour le traitement des maladies mentales et des affections nerveuses)

Ce vaste établissement, récemment bâti au centre d'un domaine de 23 hectares, est une propriété départementale. Situé à 2 kilomètres à l'est de Pau, près de la route nationale de Tarbes, il offre au visiteur un aspect agréable et une perspective magnifique sur la chaîne des Pyrénées.

Si la disposition et le site de l'habitation ont quelque influence sur le moral affecté, sur l'in-

telligence lésée, sur les tendances mélancoliques, assurément nulle résidence ne peut, mieux que l'Asile Saint-Luc, agir favorablement sur l'esprit des malades. Ceux-ci sont, dans l'Asile des Basses-Pyrénées, l'objet des soins les plus attentifs, les plus dévoués. Toute coërcition irritante, toute contrainte dépassant les exigences de la sécurité des personnes, sont rigoureusement bannies du traitement. La bienveillance en forme seule la base.

L'Asile Saint-Luc est destiné à recevoir les aliénés entretenus par les trois départements des Basses-Pyrénées, des Landes et des Hautes-Pyrénées. Des locaux spéciaux et complètement distincts y sont, en outre, réservés aux malades des classes aisées, pour lesquels les familles paient des prix de pension variant, selon le degré de confortable que l'on désire, entre 600, 1,000 et 1,300 fr. par an. Moyennant 600 fr. de plus, on a droit à un domestique particulier. L'aménagement de cette maison de santé ne comporte point un luxe peu en harmonie avec les désordres intellectuels qu'on y traite ; mais il présente les meilleures conditions sous le rapport de la salubrité, de la disposition intérieure, de la commodité du service, de l'agrément de l'habitation. Plusieurs cottages ou pavillons isolés doivent

être ultérieurement ajoutés aux constructions actuelles comme dépendances des pensionnats, pour les malades auxquels leurs familles voudront assurer un régime extra-règlementaire, ainsi qu'un traitement et une résidence à part.

L'admirable situation de cet asile, sous un climat aussi favorisé que celui de Pau, son étendue permettant de disposer d'une promenade ombragée de 2 kilomètres dans l'enclos même la propriété, ses beaux jardins et ses luxuriantes cultures, en font l'un des établissements les mieux appropriés à leur destination spéciale.

L'Asile Saint-Luc est dérigé, sous l'autorité de M. le Préfet des Basses-Pyrénées et sous la surveillance d'une Commission où la magistrature, l'administration et la médecine sont représentées, par M. le docteur Auzouy, directeur médecin en chef, assisté, pour le service médical, d'un médecin-adjoint résidant, chargé de le suppléer en cas d'absence, et d'un médecin-interne. Des sœurs de St-Vincent-de-Paul sont attachées à la maison et secondent le directeur médecin dans les soins personnels à donner aux malades. Un aumônier est chargé du service religieux qui s'accomplit dans une jolie chapelle. Les ministres des cultes non catholiques y visitent, au besoin, les aliénés qui sont leurs co-religionnaires. D'impor-

tantes améliorations sont réalisées chaque jour par le travail des aliénés eux-mêmes, qui deviennent ainsi les auteurs de leur propre bien-être et les instruments de leur régénération morale.

Les malades à qui leur état mental permet de recevoir sans inconvénient la visite de leurs familles, peuvent, avec l'autorisation du médecin-directeur, être visités les dimanches et lundis, de neuf heures du matin à deux heures et les autres jours en cas d'urgence. Les visites ne doivent jamais durer au-delà d'un quart d'heure; elles doivent cesser immédiatement dès qu'on s'aperçoit qu'elles agitent les malades. Ceux-ci ne devant jamais être l'objet d'une indiscrète curiosité, les parents ou les porteurs de leur consentement écrit sont seuls admis à les voir.

Les admissions peuvent s'opérer à toute heure. Elles ont lieu ou d'*office*, par ordre de l'autorité locale, ou *volontairement*, quand elles sont requises par les familles. Dans ce dernier cas, les pièces à fournir pour un placement volontaire sont les suivantes :

1° Un certificat médical, sur timbre de 60 c., attestant le trouble mental et l'opportunité ou la nécessité de la mise en traitement dans une maison de santé;

2° Une demande d'admission écrite et signée

par la personne qui accompagne le malade, indiquant les noms, prénoms, âge et domicile tant de la personne à placer que de celle qui demande le placement, et la nature des relations qui existent entre elles;

3° Un passeport ou extrait de naissance, ou toute autre pièce propre à constater l'individualité de l'aliéné.

Le directeur-médecin reçoit, tous les jours jusqu'à deux heures, dans son cabinet, à l'établissement.

Archives de la Préfecture

Les archives départementales sont ouvertes au public tous les jours de onze heures à quatre. Il ne peut être communiqué aucune pièce sans l'autorisation préalable de M. le Préfet à qui les demandes doivent être adressées par écrit et motivées. Les communications de titres ont lieu sans frais.

Le dépôt de la Préfecture renferme tous les actes de l'ancienne province de Béarn depuis le XIIIe siècle, les titres de la maison royale de Navarre, les comptes de Jeanne d'Albret et d'Henri IV, de nombreux autographes, les hommages faits aux souverains par les familles nobles

dans le ressort du Parlement de Navarre, et un grand nombre de titres concernant les provinces d'Armagnac, Bigorre, Foix, Marsan et Périgord depuis le IXe siècle jusqu'à 1790.

Bureau de Bienfaisance

Près de 25,000 fr. sont distribués annuellement en pain, logement, bois de chauffage, remèdes, viandes aux pauvres de la ville. Ces 25,000 fr. à peine suffisants pour secourir tant d'infortunes, on ne peut les puiser dans la caisse municipale, déjà surchargée de dépenses pour les services ordinaires et pour les grands travaux d'embellissement.

Une souscription annuelle est ouverte à la Mairie en faveur des pauvres ; une quête à domicile est faite aussi dans le même objet, et les étrangers qui viennent passer l'hiver à Pau ne sont pas les derniers à répondre à cet appel fait à la charité de chacun. Nos pauvres sont leurs pauvres, et comme la misère n'a pas encore disparu de notre pays, ils s'empressent d'envoyer leur offrande au Bureau de Bienfaisance.

Une commission nommée par M. le Maire est

chargée de distribuer les secours aux pauvres de la ville; on peut s'adresser à cette commission, soit pour lui faire connaître de véritables infortunes, soit pour lui présenter les observations utiles à l'exercice de la charité.

PALAIS DE JUSTICE — TRIBUNAUX

Avant de parler du nouveau Palais de Justice et des audiences des Tribunaux, qu'il nous soit permis de consacrer un mot au souvenir de l'ancien Palais.

Le Conseil Souverain de Béarn tenait ses audiences au Château ; ce ne fut que vers l'année 1586 que des lettres patentes d'Henri, roi de Navarre, ordonnèrent la translation du conseil souverain et de la chambre des comptes à la maison appelée de Lesca, qui était une dépendance du Château. Cette maison de Lesca n'occupait qu'une très-petite partie du terrain, où fut bâti le Palais de Justice ; le reste avait servi au cimetière de St-Martin.

Ce Palais de Justice qui fut construit à la hâte dans l'année 1585, devint, dans la nuit du 22 au 23 janvier 1716, la proie des flammes, qui dévorèrent aussi une grande partie des registres et des archives du Parlement, perte irréparable et

regrettable surtout au point de vue de l'histoire du Béarn.

On reconstruisit presque immédiatement le Palais de Justice, tel qu'on le voit aujourd'hui et qu'il a été abandonné en 1855.

La reconstruction du nouveau Palais de Justice fut résolue en 1846; on dut choisir un terrain plus spacieux, pour donner au monument le développement que réclamait le service des Tribunaux; on choisit l'emplacement au nord de la ville, derrière le cloître des Cordeliers, sur un terrain fort étendu où se trouvaient de vastes jardins. La pose de la première pierre eut lieu le 5 novembre 1847, et huit ans après, les magistrats prenaient possession du nouveau Palais.

Justices de Paix

Les justices de paix siégent dans les deux premières salles, à droite et à gauche en entrant. Les audiences ont lieu les lundi et mardi de chaque semaine.

Tribunaux de première instance

Après avoir traversé le vestibule où sont les salles des justices de paix, on entre dans la grande

salle des Pas-Perdus. On est frappé de l'élévation de la voûte et de l'étendue de cette vaste salle.

Le Tribunal de première instance siége dans la première salle à droite, et le Tribunal de commerce dans la salle à gauche. Celui-ci n'a qu'une audience par semaine, fixée au mercredi, à deux heures.

Le Tribunal de première instance consacre ses audiences du mercredi aux affaires correctionnelles; les audiences des jeudi, vendredi et samedi sont réservées aux affaires civiles.

—

Cour d'appel

Au fond de la salles des Pas-Perdus on trouve, à gauche, la magnifique salle destinée aux audiences solennelles et à la chambre civile, et à droite, la chambre correctionnelle de la Cour d'appel; la première tient ses audiences les lundi, mardi et mercredi; la seconde,les mercredi, jeudi, et vendredi.

—

Cour d'assises

Il y a quatre sessions de Cour d'assises chaque année; elles ont lieu aux mois de février, mai, août et novembre; les audiences se tiennent dans la grande salle du Palais de Justice.

CULTES RELIGIEUX

Culte catholique.

La ville de Pau est divisée en deux paroisses, celle de St-Martin qui comprend la partie sud, et celle de St-Jacques composée de la partie nord. Nous n'avons pas besoin de dire que les deux églises qui existaient autrefois étaient insuffisantes pour la population catholique de la ville. Aujourd'hui, le culte catholique est célébré dans deux belles églises. Celle de St-Jacques a été bâtie sur l'emplacement de l'ancienne église des Cordeliers, et avec le montant des souscriptions dues à la grande générosité des paroissiens.

Celle de St-Martin a été bâtie sur le terrain où était situé l'hôtel Gontaut-Biron. Cet hôtel n'était pas, comme beaucoup de personnes l'ont cru, une propriété patrimoniale de la famille Gontaut. Il avait appartenu à la famille de Jasses, dont un

des derniers membres était conseiller au Parlement de Béarn. La ville acheta ce terrain pour y construire la nouvelle église, l'emplacement de l'ancienne était trés-insuffisant.

Nous ne voulons pas nous arrêter à faire la description de ces deux beaux monuments ; mais il n'est pas un visiteur ou un touriste, arrivant dans notre ville, qui ne s'empresse d'aller les voir, et nous pouvons affirmer qu'il ne regrettera pas sa visite.

L'élégance intérieure et extérieure de la nouvelle église St-Martin ne peut surtout manquer de le frapper, et il ne se retirera pas sans avoir admiré l'élégante simplicité et la hauteur du clocher.

Outre les deux églises paroissiales, il y en a d'autres où les fidèles se rendent souvent. Ainsi, la chapelle du Couvent est très-souvent remplie. L'église de St-Louis-de-Gonzague dessert un quartier populeux très-éloigné de St-Martin ; l'église de l'Hôpital est aussi fréquentée par la population voisine ; enfin, les Jésuites ont fait construire une chapelle élégante dans la rue Montpensier.

Les heures des offices, dans les paroisses catholiques, sont affichées sur la porte intérieure de l'église. On y trouve aussi les heures des sermons, lorsqu'il doit y en avoir. Nous renvoyons à

ces affiches pour avoir tous les renseignements désirables.

Nous nous contenterons de dire que la paroisse St-Martin est desservie par M. St-Guily, archiprêtre, et la paroisse de St-Jacques par M. Bordenave, vice-archiprêtre.

Eglise française réformée

(Temple de la rue Serviez)

Pasteur et aumônier du Lycée : M. Cadier, rue Montpensier, nº 24, visible tous les jours de 2 à 3 heures, excepté le samedi.

Ecole du dimanche à 9 heures du matin.

1er service du dimanche à 10 h. 1/2, dans la salle d'école ;

2e à 2 h., dans le temple ;

3e à 7 h. 1/2 du soir, id.

Cours d'instruction religieuse, dans la semaine, au Lycée, à l'école supérieure communale et dans la salle d'école au-dessous du Temple.

Bibliothèque protestante, ouverte le samedi de midi et demi à 1 h. 1/2, dans le vestiaire du Temple.

Conseil presbytéral : MM. le général de Gaja, Heid, L. Sers, Touzaa, Scheidemann.

Les *écoles primaires évangéliques* sont placées sous la direction d'un comité spécial. Il y a un instituteur pour les garçons, une institutrice pour les filles et une autre pour les petits enfants.

S'adresser, pour visiter les écoles, à l'un des membres du comité, composé de M. Cadier, *président*; E. Malan, *trésorier*; Sers, *secrétaire*; Stewart, Krüger, R. Tait et George Brown, *assesseurs*.

Comité de bienfaisance des dames protestantes : présidente : Mme de Coutouly ; trésorière : Mme G. Brown ; secrétaire : Mlle Cadier.

Culte anglican

(Temple de la rue Serviez)

Chapelain : The Rev. Jervis Edwards.

Services, au Temple.

Sunday..... 11 O'Clock A. M. and. 4 O'Clock, P. M.

Wednesday / *Friday* } Lytany at 11 1/2 O'Cloock A M.

Holy communion on al great festivals, also on the 1st and 3d sunday of each month ; with morning communion at 9 O'Clock, A. M. on the 2d Sunday of each month.

Eglise de la Trinité

Rue des Temples (derrière le Grand-Hôtel)

Chapelain : Rev. W. Tait.

Services : Dimanches, 11 h. du matin et 3 h. du soir.

Culte presbytérien.

Temple écossais, cité Montpensier.

Ministre : Rév. George Brown, rue Montpensier.

Services, les dimanches à 11 h. du matin et à 4 h. du soir.

Eglise évangélique de Pau

(Dans la Chapelle écossaise).

Pasteur : M. Krüger, passage Lavigne, 10.

Les services ont lieu les dimandes à 9 h. du matin ;

A 1 h. après-midi ;

Ecole du dimanche à 10 h. 1/2 du matin.

Il y a dans la Chapelle Ecossaise, tous les mercredi, à 7 h. 1/2 du soir, une réunion de prière, où sont invités les chrétiens de toutes les dénominations.

Saint-Andrew's

TEMPORAY IRON CHURCH

Eglise rue Calas.

Hours of divine Service.

Sundays.

8 30	A. M.	Holy Communion.
11 30	»	Matins.
11 40	»	Holy communion with Sermon.
3	P. M.	Litany.
3 15	»	Evensong with Sermon.

Holydays.

8 30	A. M.	Holy Communion.
11	»	Matins with Sermon.
4	P. M.	Evensong.

Résidence of the Chaplain,

Avenue Porte-Neuve, maison Lafourcade.

Culte de l'Eglise Grecque.

On a construit une chapelle grecque pour les familles Russes qui viennent, de plus en plus nombreuses, passer l'hiver à Pau. C'est un édifice dans des proportions modestes, mais fort élégant. Il est situé dans la rue Calas, le service religieux y est célébré pendant tout l'hiver.

R. V. Nestor, *chapelain.*

Les dimanches, messe à 11 h. du matin ; vêpres et offices religieux à 7 h. 1/2 du soir.

MÉDECINS.

Médecins Français.

MM.

Auzouy, à l'Asile des Aliénés.
Boutilhe, passage Serviez.
Cantonnet, rue des Cordeliers, 15.
Cassou, rue Notre-Dame, 7.
Cazenave père, rue du Palais de Justice.
Cazenave de la Roche, rue du Lycée, 11.
Cuq, rue Serviez, 21.
Daran, rue Latapie, 10.
Duboué, rue Préfecture, 23.
Gaye, rue Jeanne d'Albret, 14.
Iribarne, rue Facture, 4.
Lahillonne, rue des Arts.
Manes, rue Montpensier, 21.
Meunier, rue Henri IV, 7.
Pomier, place Bosquet.
Robert, rue Samonzet, 14.
Roussille, rue Jeanne-d'Albret, 8.

Saison, rue Bayard, 1.
Suyé, rue Serviez.
Tarras, rue St-Louis-de-Gonzague, 3.
Médecins homœpathes :
M. Henri Cornu, rue Serviez, 17.
M. Houat, rue du Lycée, 10.

—

MÉDECINS ÉTRANGERS INSCRITS A PAU.

MM.
Bagnell, rue Bayard, 15.
E. May, M. K. C. P., rue Henri IV, 2.
Taylor, rue Préfecture, 17. (1)
J.-E. de Woogt, rue Armand-Laity, 80. Consultations tous les jours de 2 à 3 heures.

(1) M. Taylor habite Pau depuis plus de 30 ans ; il a publié, il y a plus de 20 ans, un ouvrage sur l'influence curative du climat de Pau qui a eu un grand succès ; il a fait paraître dernièrement la quatrième édition de son ouvrage, considérablement augmentée.



CONSULATS.

Consulat d'Angleterre.

Passage Serviez.

Consul des Etats-Unis d'Amérique

Rue Latapie, 19

Bureaux ouverts : de 10 heures à 3 heures 1/2.

Consulat de la République Argentine.

M. BELLEMARE, consul, *rue d'Etigny, 10.*

POSTES.

Les bureaux de la Poste aux lettres sont situés sur la place de la Nouvelle-Halle, à côté de la Préfecture. Ils sont ouverts au public, en été, de sept heures du matin à sept heures du soir, et en hiver, de sept heures du matin à six heures du soir, excepté les dimanches et les fêtes, où on ferme depuis quatre heures du soir.

On trouve affichés au dehors des bureaux la plupart des renseignements dont le public peut avoir besoin ; on peut s'adresser aux employés pour obtenir ceux qu'on ne trouverait pas sur les affiches.

L'administration des Postes a établi plusieurs boîtes supplémentaires pour recevoir les lettres : il y en a une au bout de la rue Montpensier, n° 35; rue Serviez n° 30; dans la rue des Cultivateurs, n° 21 ; à la Porte-Neuve, n° 25 ; à la place Gramont, n° 1, et sur le pont du Gave, maison Roussillé. La levée des lettres se fait, pour toutes ces boîtes, une heure avant celle de la boîte centrale.

L'arrivée et le départ des courriers varient, suivant le règlement d'été ou le règlement d'hiver, dans la marche des trains sur les chemins de fer ; on peut prendre connaissance de ces changements aux bureaux de la Poste ; on les annonce, du reste, dans les journaux.

Si nous donnions ici l'arrivée et le départ des courriers, tels qu'ils sont actuellement réglés, nous ne pourrions qu'induire nos lecteurs dans de fâcheuses errreurs.

Tarif des lettres pour l'affranchissement.

De recette à recette de poste, en France et en Algérie, lettres au-dessous :

de 10 grammes	0,25
de 10 à 20 grammes.................	0,40
de 20 à 50 grammes................	0,70
de 50 à 100 grammes	1,20

et au-dessus de 100 on ajoute 50 cent. pour chaque augmentation de 50 grammes ou fraction de 50 grammes.

Pour les lettres circulant dans toute la circonscription du même bureau......... 0,15

Les lettres pour l'étranger sont affranchies, soit au moyen de timbres-postes, soit au bureau entre les mains des employés.

Voici le prix d'affranchissement pour quelques pays étrangers :

ANGLETERRE.

Lettres jusqu'à 10 grammes..........	0 f.	30
Et pour chaque 10 gr. ou fraction en sus	»	30

BELGIQUE.

Lettres jusqu'à 10 grammes...........	»	30
Et pour chaque 10 gr. ou fraction de 10 grammes.........................	»	30

ESPAGNE.

Lettres jusqu'à 10 grammes..........	»	40
Et pour chaque 10 grammes ou fraction de 10 grammes....................	»	40

ITALIE.

Lettres jusqu'à 10 grammes.........	»	40
Voie de terre et de mer.............	»	40

ÉTATS-UNIS

Lettres jusqu'à 10 grammes par la voie d'Angleterre.........................	1	20
Par la voie française, affranchissement obligatoire.........................	»	50

HOLLANDE.

Lettres jusqu'à 10 grammes...........	»	40
Et pour chaque 10 grammes ou fraction.	»	40

ALLEMAGNE.

Lettres jusqu'à 10 grammes.........	»	40
Et pour chaque 10 gr., ou fraction... .	»	40

RUSSIE

Voie de Prusse. (Lettres jusqu'à 10 gr.)..	»	80
Voie d'Autriche. idem.	1	»
Et pour chaque 10 grammes ou fractions, il faut augmenter, par la voie de Prusse, de...........................	»	80
Et par la voie d'Autriche..............	1	

SUÈDE.

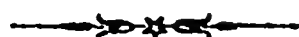
Lettres jusqu'à 10 grammes..........	»	60
Et pour chaque 10 gr., ou fraction de 10 grammes........................	»	60

SUISSE.

Lettres jusqu'à 10 grammes..........	»	30
Et pour chaque 10 gr., ou fraction.....	»	30



CHEMINS DE FER.



Par suite de l'ouverture de toute la ligne de Bayonne à Toulouse, la ville de Pau communique aujourd'hui, au moyen de la voie ferrée, avec tout le midi, Toulouse, Montpellier, Marseille, etc.; elle communiquait déjà, depuis plusieurs années, avec Bayonne, Bordeaux, Paris et tout le nord. Le chef-lieu des Basses-Pyrénées possède donc enfin toutes les voies ferrées qu'elle peut de longtemps ambitionner. Il ne lui reste qu'à obtenir la ligne sur les Eaux-Bonnes, Oloron et la frontière espagnole.

La gare qu'on a fait tant désirer au public est enfin terminée. Nous ne dirons rien de ce bâtiment plat et long. L'on sait bien que les compagnies ne font pas des monuments, mais seulement des bâtiments commodes. Sous ce rapport, la gare de Pau est comme toutes les autres.

Nous ne croyons pas devoir donner ici les

heures des départs et des arrivées des trains, parce qu'à chaque saison, il se produit des changements importants ; nous exposerions les lecteurs du *Guide* à de fâcheuses erreurs.

Nous dirons seulement qu'il y a trois départs et trois arrivées pour la ligne de Bayonne et de Dax et un nombre égal de départs et d'arrivées pour la ligne de Tarbes. Il y a, de plus, un train de marchandises qui part et arrive chaque jour.



TÉLÉGRAPHE.



Les bureaux du Télégraphe sont situés rue des Arts, nº 24. Ils sont ouverts tous les jours, y compris les fêtes et les dimanches, du 1er avril au 1er octobre, de 7 heures du matin à 9 heures du soir, et du 1er octobre au 1er avril, de 8 heures du matin à 9 heures du soir.

La taxe des dépêches est ainsi fixée :

Une dépêche de 1 à 20 mots, adresse et signature comprises, entre les bureaux d'un même département........................... 0 f. 60

Et entre tous les autres bureaux de France............................ 1 40

Au-dessus de 20 mots, les taxes ci-dessus sont augmentées de moitié par chaque série de 10 mots ou fraction de dizaine.

On reçoit toutes les dépêches à destination d'Angleterre, de la Belgique, de la Hollande, de la Suisse, de l'Italie, de toute l'Allemagne, de la Suède, des Provinces Danubiennes, de la Corse,

de l'Espagne, du Portugal, de la Russie et des Indes.

Voici le tarif des dépêches pour plusieurs pays étrangers :

A partir de Pau.

TAXE UNIFORME.

Pour la Grande-Bretagne............	6 f.	»
Pour Londres..........	4	»
Pour la Belgique....................	3	»
Pour l'Espagne.....................	4	»
Pour la Suisse......................	3	»

TAXES SPÉCIALES.

Russie d'Europe..................	11 f.	»
id. du Caucase..................	14	»
id. d'Asie......................	19	»
Allemagne est du Weser et de la Werra	4	»
id. ouest id. id.	3	»
Autriche..........................	6	»
Italie..............................	4	»
Portugal	5	»
Saxe..............................	4	»
Suède...............	8	»
Norwège..........................	9	»
Turquie d'Europe..................	10	»

VOITURES

publiques et de promenade.

Il y a déjà plusieurs années qu'une grande amélioration a été introduite dans la ville de Pau. C'est l'établissement des voitures de place, stationnant sur divers points fixes de la ville.

Avant cette amélioration, le public était à la merci des voituriers et il était souvent exploité d'une manière scandaleuse. Il n'y avait pas de tarif et chaque voiturier avait le droit de demander au voyageur ce qu'il voulait, de sorte que si on n'avait pas la précaution de débattre le prix d'avance, on devait subir ses exigences.

Il va sans dire que les voitures de place sont soumises à un tarif qui doit être affiché dans l'intérieur de chaque voiture.

Voici ce tarif :

TARIF DES VOITURES DE PLACE

VOITURES A 2 CHEVAUX.

	Jour.	Nuit.
Course. Intérieur du rayon de l'octroi..............................	1f	1f 25
Course. Rayon de 3 kilom. autour de la Halle	1 50	1 75
L'heure. Rayon de 3 kilom., idem...	2	2 50
L'heure. Au-dessus de 3 kilom. jusqu'à 12 idem (plaine)............	2 50	3 »
L'heure. Rayon de 12 kilom. idem (coteaux)............................	3 »	5 50

VOITURES A 1 CHEVAL.

Course. Jusqu'aux limites de l'octroi.....	0 75	1 »
— A 3 kilom. à partir de la Halle..	1 »	1 50
L'heure................................	1 50	2 »

Toute voiture prise à la course sera payée à l'heure après un stationnement de 5 minutes avant le chargement.

L'heure sera divisée par quarts, mais la première heure sera toujours payée en entier.

Jusqu'à présent les voitures de place étaient exploitées par un particulier à qui l'administration avait conféré le privilége, pour un certain nombre d'années.

A l'avenir, l'exploitation sera toujours faite par

les particuliers ; mais celui qui voudra établir une voiture de place devra obtenir un numéro de la Mairie et payer un droit à la caisse municipale, et toutes les voitures de place seront sous la surveillance d'un inspecteur et d'un sous-inspecteur auxquels les réclamations devront être adressées.

Il y a à Pau, outre ces voitures de place, un grand nombre de voitures pour promenade et pour voyage. Mais ces voitures ne sont pas tarifées ; on doit en débattre le prix avec les voituriers.

SOCIÉTÉ DES AMIS DES ARTS

Une Société des Amis des Arts a été fondée à Pau dans le courant de 1863.

Le nombre des fondateurs et des membres souscripteurs a permis à la Société, depuis son existence, d'organiser une exposition annuelle dont la durée est de deux mois. Un appel a été fait à tous les artistes français et à quelques artistes étrangers ; cet appel a été entendu. L'exposition a lieu dans les belles salles de l'ancien Palais de Justice.

Le produit des cotisations est employé en acquisition de tableaux et de dessins qui sont, en séance générale, répartis par la voie du sort entre les membres de la société fondateurs et souscripteurs, avec chances égales pour tous en raison du nombre des actions souscrites par chacun d'eux.

Les résultats obtenus jusqu'à ce jour assurent très-certainement l'existence de la société ; mais il faut pour cela que les membres anciens persévèrent, que de nouveaux apportent leur cotisation ;

car pour organiser avec succès une exposition, il ne suffit pas de faire appel aux artistes, il faut encore, pour qu'ils se décident à se séparer de leurs œuvres et à les envoyer au loin, que la société qui les appelle puisse leur assurer sur son propre fonds quelques chances de placement.

On peut donc espérer que chacun saura comprendre cette nécessité et viendra par un léger sacrifice favoriser nos expositions.

D'ailleurs, pour un grand nombre, ce sacrifice ne sera pas sans compensation ; car la loterie finale ne ressemble en rien à ces loteries dans lesquelles on attribue à chaque lot une valeur décuple, centuple quelquefois, de sa valeur réelle.

La société a eu principalement en vue de répandre le goût des arts sur un point éloigné de la capitale, mais elle a eu également en vue de procurer pendant deux mois aux étrangers qui viennent passer l'hiver à Pau, une noble et agréable distraction. Il n'est donc pas douteux qu'ils ne favorisent par leurs souscriptions l'existence et le fonctionnement de la société.

Le prix de la souscription est de 25 francs par an. Il est le même pour les membres fondateurs et pour les membres souscripteurs ; seulement les premiers s'engagent pour trois années consécutives et les seconds pour une année seulement.

C. L.

MUSÉE DE LA VILLE

On a commencé de réunir dans l'ancienne salle du Parlement de Navarre les tableaux appartenant à la ville. Parmi les ouvrages peu nombreux encore de ce Musée naissant, on remarque plusieurs œuvres d'un grand mérite.

La délicieuse statue en marbre blanc du jeune Henri, par Bosio; la naissance de Henri IV, cette vaste et brillante composition à laquelle Eugène Devéria dut, bien jeune alors, sa haute réputation; un beau portait du maréchal Bosquet du même maître; l'assassinat de Henri III, par Merle; un Intérieur de St-Etienne-du-Mont de Paris, par Alexandre Barbier; un beau Paysage, de Schaefer; un charmant tableau de Mallet, représentant l'éducation de Henri IV, etc., etc.

Le Musée est ouvert au public le jeudi et le dimanche de 1 heure à 5 heures, et tous les jours aux étrangers qui peuvent, pour le visiter, s'adresser au concierge.

C. L.

BIBLIOTHÈQUE POPULAIRE

PLACE DES ECOLES N° 1

Ouverte le dimanche de 10 h. à midi.

La *Société de la Bibliothèque populaire*, fondée à Pau en 1870, prête gratuitement des livres, à toute personne munie d'une carte qui est délivrée au siége de la *Société.*

Pendant le dernier exercice (1871-1872) il a été prêté plus de 6,000 volumes.

Outre le prêt des livres, la *Société* a organisé pendant l'hiver des conférences populaires sur des sujets variés. Ces cours familiers, spécialement destinés aux ouvriers, ont été fort suivis pendant l'année dernière. Les conférences ont lieu dans le local des Ecoles communales.

Pour devenir membre de la *Société de la Bibliothèque populaire*, il suffit de payer une cotisation annuelle de 5 francs. La cotisation pour l'œavre annexe des conférences populaires est également de 5 francs, M Soulice, bibliothécaire de la villes trésorier de la *Société*, est chargé de recevoir le. souscriptions et les dons de livres.

SOCIÉTÉ DES LETTRES, SCIENCES ET ARTS

Cette Société, fondée en 1841 et reconstituée en 1872, a pour objet « de contribuer par les efforts réunis de ses membres au progrès des Sciences, des Lettres et des Arts. » (Article premier de son règlement.)

Les séances ont lieu une ou deux fois par mois, de novembre à juillet.

Le nombre des membres de la Société est illimité, ils sont admis, sans distinction de nationalité, au scrutin secret, sur la présentation de deux membres.

La cotisation annuelle est fixée à 10 francs.

La Société publie un Bulletin qui est envoyé gratuitement à tous les membres.

Composition du bureau de la Société pour l'exercice 1871-1872.

Président, M. François-Saint-Maur, président de chambre à la Cour d'appel.

Vice-Président, M. Conte-Grandchamp, ingénieur en chef des ponts et chaussées.

Secrétaire-Général, M. RAYMOND, archiviste du département.

Secrétaires, MM. GENREAU, ingénieur des mines, et MARION, professeur de philosophie au Lycée.

Trésorier, M. YON, professeur de rhétorique au Lycée.



CERCLES

Il n'y a pas à Pau de Casino; néanmoins les lieux de réunion ne manquent pas, notamment les trois cercles ordinairement très fréquentés.

Le *Cercle Anglais* est situé à la place Royale. Il est généralement composé de sujets de S. M. Britannique; cependant on y reçoit des personnes d'autres nationalités.

Le *Cercle Henri IV* occupe tout le premier étage du bâtiment du Théâtre donnant sur la place Royale. On trouve là des notabilités de la ville, et, pendant l'hiver, beaucoup d'étrangers.

Le *Cercle Béarnais* est le plus ancien des cercles de la ville. Son existence qui remonte à l'année 1819, a passé par des phases diverses. Fort brillant à ses débuts, il vit plus tard sa prospérité décroître. Plusieurs fois même, on put le croire voué à une mort imminente, mais il surmonta heureusement toute les difficultés, puisant une sève nouvelle dans chacune de ses crises.

C'est que le *Cercle Béarnais* est comme une institution locale.

Une récente transformation en a désormais assuré l'existence. Les membres qui avaient fidèlement suivi sa fortune ont vu leurs sacrifices enfin récompensés.

Sa translation à l'*Hôtel Gassion* et l'entière modification de son organisation intérieure lui promettent de nouveaux beaux jours. Jamais un cercle ne fut installé dans de plus splendides salons et, nulle part au monde, un spectacle plus grandiose ne s'offrit à la vue. Le *Cercle Béarnais* possède dans sa nouvelle résidence tous les agréments du confort. Bilbliothèque, journaux politiques, journaux illustrés, journaux financiers, revues, brochures, salon de conversation, salle de jeux, aucune des attractions d'un cercle n'y manque. Mais ce qui le distingue entre tous et ce qu'on ne trouve point ailleurs, c'est le droit justement envié dont jouissent ses membres d'assister aux concerts et aux fêtes données à l'Hôtel Gassion, et l'avantage si appréciable de pouvoir, sans être obligés de se déranger, se faire monter à dîner des excellentes cuisines de l'Hôtel.

Avec de tels éléments de succès, le *Cercle Béarnais* ne peut que prospérer; aussi le nombre de ses membres s'est-il déjà considérable-

ment accru et tout semble-t-il lui présager un brillant avenir. Les traditions de l'esprit Béarnais y vivent honorées; les rapports y sont francs et courtois, l'hospitalité cordiale.

Sur la présentation d'un de ses membres et pour une rétribution mensuelle, les étrangers y reçoivent le meilleur accueil et y trouvent un passe-temps des plus agréables.

STATISTIQUE DES FAMILLES ÉTRANGÈRES

Fixées ou venant passer l'hiver à Pau



Depuis quelques années, le relevé des familles étrangères passant l'hiver à Pau, a été fait par les soins du Syndicat, avec toute l'exactitude possible; il n'est pas impossible néanmoins que quelques omissions aient été commises.

Nombre des familles étrangères qui ont passé à Pau les hivers suivants :

	1868-69	1869-70	1871-72
Allemands.	32	39	8
Américains.	84	48	33
Anglais.	294	275	321
Belge.	6	8	5
Danois.	3	»	»
Espagnols	18	24	21
Français.	187	208	279
Grecs.	1	»	»
Hollandais.	28	30	23
Hongrois.	»	2	»
Italiens.	3	2	11

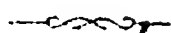
Moldave.	1	1	»
Polonais.	12	7	
Portugais.	1	1	»
Russes.	37	34	26
Suédois.	2	8	6
Suisses.	3	2	7
	714	689	720

Si à ces chiffres de ceux qui ont passé l'hiver à Pau les années ci-dessus désignées, on ajoute les 150 ou 160 familles qui se sont définitivement fixées dans le Béarn, depuis moins de vingt ans, on arrive à près de neuf cents familles étrangères qui peuplent notre ville pendant l'hiver.

Si chaque famille se compose en moyenne de cinq membres, ce qui n'est point exagéré, il en résulte que la colonie étrangère s'est élevée, ces dernières années, à plus 4,000 personnes.

Ce chiffre est assez éloquent et en dit plus que tout ce que nous pourrions ajouter sur la prospérité toujours croissante de Pau comme station d'hiver.

BOULEVARD DU MIDI



GRAND HOTEL GASSION

La ville de Pau s'accroît et s'embellit chaque année, sa population augmente, ses édifices publics et privés se multiplient ; on sent en elle un mouvement de vie et de progrès qui frappe et qui étonne. — A une époque qui ne remonte guère à plus de trente années, sa population atteignait à peine douze mille âmes, aujourd'hui elle touche presque à trente mille âmes. Et tandis que la population de Bayonne reste stationnaire et qu'elle a même décru, au dernier recensement, la population de Pau s'est augmentée dans cette même période de 2,700 âmes, sans y comprendre les quatre à cinq mille étrangers qui forment sa colonie hivernale. — Vogue et prospérité obligent ; Pau l'a bien compris, et malgré quelques timides hésitations, malgré des retards et des fautes qui ne sont reconnues qu'après œuvre accomplie, elle semble vouloir marcher en avant, toute prête

à satisfaire aux nécessités renaissantes du progrès qui la pousse et l'entraîne.

Parmi les améliorations qui se sont faites dans ces dernières années, il faut surtout remarquer l'Eglise St-Martin, ce monument du goût le plus pur, d'une simplicité harmonieuse, dont l'ensemble et la parfaite unité charment le regard et élévent l'âme, œuvre d'un grand architecte, M. Boeswilval. En ce moment, s'achèvent les travaux d'appropriation du pourtour de l'église, et l'on peut entrevoir déjà ce que sera le plateau du midi formant terrasse au-dessus du Boulevard, et dominant de tous côtés la vallée, les coteaux, les montagnes.

Le Boulevard du midi est à peu près achevé et le public s'en est emparé avec une sorte de passion et d'engouement. — C'eût été l'œuvre capitale de la ville de Pau, et qui eût comblé un long avenir, si, dès le premier moment, la ville en eût compris toute l'importance, si elle n'eût point hésité, tâtonné, et si, concevant résolûment cette magnifique entreprise, sachant faire à temps et à propos un fructeux sacrifice, elle eût projeté aux loin les fondements de son Boulevard élargi, agrandi, et si elle eût créé ainsi une promenade sans pareille et sans rivale, se poursuivant par un parcours de plus de deux kilomètres, toujours au

midi, jusques à l'extrémité du Parc d'Henri IV.

Le regret de cette œuvre ébauchée et sur la quelle il faudra forcément revenir, s'augmente surtout lorsqu'on contemple, le long de cet étroit Boulevard du midi, cet édifice grandiose, bâti sur l'emplacement déblayé et agrandi de l'ancien hôtel du maréchal de Gassion, et qui a pris à juste titre le nom de « *Grand hôtel Gassion.* »

Le Grand hôtel Gassion, par ses vastes proportions, par la beauté et la grandeur de son architecture, par ses hautes tourelles latérales, son pavillon central, par sa longue colonnade de marbre, par ses galeries, ses balcons étagés, par ses terrasses avancées et formant belveder, par son escalier de marbre à double rampe qui monte élégamment du Boulevard jusqu'à la terrasse du 1er étage, par tout cet ensemble en un mot qui resplendit au soleil du midi et qui, depuis le pic du Midi de Bigorre jusqu'au Mont-Ory des vallées basques embrasse au loin le plus vaste et le plus magnifique panorama qui soit au monde, le Grand hôtel Gassion, disons-nous, peut être considéré comme un des plus beaux édifices de la ville de Pau, et même de tout le midi de la France.

L'empressement du public à jouir des élégances et du confortable de ce magnifique hôtel a été si grand, qu'il s'en est emparé pour ainsi dire, pièce

à pièce, et avant son complet achèvement. — Les vastes salles du rez-de-chaussée, le long du Boule vard, où se trouvent établis le café, les billards le restaurant, la pâtisserie, étaient occupés pendant que les ouvriers travaillaient aux étages supérieurs, et le public circulait dans ces salles inondées de lumière, sous la longue colonnade, disputant le terrain aux maçons, aux peintres et décorateurs. — Aux étages supérieurs il a fallu livrer aux étrangers qui se rendent dans les établissements thermaux, une moitié de l'hôtel tandis que l'autre moitié s'achève encore.

Nous avons visité les appartements de l'hôtel. Tout y respire le goût, l'élégance, le confortable. Toutes les aisances y sont réunies. On se retrouve comme chez soi, et souvent bien mieux que chez soi. Dans cette saison, on n'y vient que pour repartir, et l'on a regret de s'en aller, on se promet d'y revenir et d'y séjourner au retour des eaux. — Mais aussi quel délicieux séjour ! Où trouver autant de charmes réunis à la fois ! — Quoi de comparable à cette vaste perspective si variée et si riche en paysages de toutes sortes ! La rivière qui roule ses eaux l'impides et bruyantes, la vallée parsemée de villages, de prairies et de bosquets, les côteaux qui s'étagent et qui fuient, dont les pentes sont ombragées par des bois touffus, et

dont les plateaux élevés sont couverts de gracieuses villas, la chaîne entière des montagnes où se découvrent les pics fameux, le Pic de Bigorre, le Mont-Né, le Vignemale, le Marcadaou, le Gabisos, le Pic de Ger, et au centre le grand Pic du Midi d'Ossau. Et sur toute cette magnificence la richesse d'un splendide soleil, les jeux et les teintes changeantes de la lumière sur les pics, sur les monts, et jusque dans les profondeurs de la vallée.

Le Grand Hôtel Gassion contribuera certainement pour une grande part à la prospérité de notre ville tout entière, et nous souhaitons sincèrement qu'un grand succès récompense le courage et les efforts de MM. Lafourcade frères qui l'ont fait construire et qui en dirigent l'exploitation avec tant d'intelligence et de résolution. — Les trois grands et merveilleux salons du 1er étage ont été déjà les témoins de véritables fêtes publiques. MM. Lafourcade les mirent à la disposition du comité pour la libération du territoire, et notre ville a conservé le souvenir du magnifique et productif concert qui y fut donné. — Dernièrement l'orchestre de M. Gobert y faisait entendres trois concerts qui reçurent l'applaudissement d'un public nombreux et des connaisseurs les plus raffinés. Ce furent trois grandes et belles fêtes. La foule

circulait partout, au-dedans, au-dehors, et c'était un ravissant coup d'œil que celui de ce bel édifice resplendissant de lumière à l'intérieur et à l'extérieur, retentissant du bruit harmonieux du concert animé par le concours d'un public empressé. — MM. Lafourcade nous font espérer, pour la saison prochaine, les soirées musicales du Casino. Nous aurons enfin, en attendant un complément indispensable, un lieu public admirablement situé où les étrangers pourront se réunir, et où ils trouveront le confortable, l'élégance et les distractions dont ils sont avides... Mais à quand l'élargissement du Boulevard du Midi...?



UNION SYNDICALE DE LA VILLE DE PAU

L'Union Syndicale de la ville de Pau a été fondée en 1859; son but est défini ainsi qu'il suit par son règlement :

Faire collectivement ce qu'individuellement on ne pourrait pas faire avec succès; étudier toutes les questions qui se rattachent au séjour des étrangers à Pau et contribuer autant que possible à ce qu'elles reçoivent une bonne solution; mettre nos hôtes étrangers à même d'avoir GRATUITEMENT et avec toutes les garanties possibles d'exactitude et d'*impartialité* les renseignements qu'ils peuvent désirer sur tout ce qui les intéresse; leur offrir un moyen facile, amiable, d'obtenir redressement quand ils se croient lésés; et enfin recourir à la publicité en France et à l'étranger, pour faire connaître tous les faits qui peuvent être loyalement invoqués à l'avantage de Pau, et défendre énergiquement de près comme de loin sa réputation, si elle était attaquée.

Tels sont les principaux objets que se propose l'Association.

A cette œuvre si éminemment morale et utile, chacun se fera un devoir d'apporter son concours. Elle est au suprême degré d'un intérêt général.

Les statuts de la Société ont été approuvés, le 20 janvier 1859, par M. le Préfet des Basses-Pyrénées qui l'autorisa pour une période de 5 ans; cette autorisation a été renouvelée le 30 janvier 1864. Le nombre des membres de l'Association est d'environ 300.

Voici quelques articles des statuts, ceux du moins qui peuvent intéresser les étrangers :

Art. 7. L'association établira un bureau de renseignements où les étrangers pourront se procurer gratuitement les informations les plus exactes et les plus détaillées sur les locations, sur le commerce et l'industrie, et généralement sur tous les objets qu'ils peuvent avoir intérêt à connaître.

L'organisation de ce bureau et son fonctionnement seront déterminés par un règlement qui sera rédigé par la Commission Syndicale, et dont un exemplaire sera remis avec les présents statuts à chaque sociétaire.

Art. 9. La Commission Syndicale servira, chaque fois qu'elle en sera requise, d'intermédiaire officieux pour aplanir les difficultés qui pourraient s'élever entre les étrangers et les sociétaires. Ceux-ci s'engagent à employer cette voie amiable avant

de recourir à toute autre pour le règlement de ces différends.

Art. 10. La Commission Syndicale servira aussi d'intermédiaire entre les sociétaires et l'administration préfectorale ou municipale, soit pour leurs réclamations collectives ou individuelles, soit pour l'expression des vœux dans l'intérêt général.

Art. 15. L'association est représentée par une Commission Syndicale composée d'un président, d'un vice-président, d'un trésorier, d'un secrétaire et de quatre autres membres. La Commission s'adjoindra deux membres étrangers résidants, qui auront voix consultative dans les séances.

Art. 16. Les membres de la Commission seront élus en assemblée générale à la majorité des voix. Leurs fonctions seront gratuites et annuelles. Ils seront indéfiniment rééligibles.

Art. 19. Il y aura annuellement au moins une réunion générale des sociétaires, qui se tiendra au mois de juin. La Commission pourra convoquer les sociétaires en assemblée générale en dehors de cette époque, lorsqu'elle le jugera nécessaire. Le procès-verbal de ces réunions ainsi que celui des délibérations de la Commission Syndicale, seront inscrits par le secrétaire sur un registre spécial qui sera constamment tenu à la disposition de l'autorité et à celle des sociétaires.

Art. 20. Cessera de faire partie de la Société quiconque en aura enfreint les statuts ou aura agi dans

ses rapports avec les étrangers contrairement aux sentiments de délicatesse et de loyauté, sous l'empire desquels cette association est formée. Dans ce cas, qui sera examiné d'office par la Commission, le sociétaire sera invité à se retirer comme volontairement de l'association.

Dans la dernière Assemblée généraln, le bureau de l'Union Syndicale a été constitué ainsi qu'il suit :

Président. . . . . . MM. SERS, avenue Dufau, 16.
Vice-Président . . . POEYMIRAU, rue Serviez, 19.
Trésorier . . . . . . MÉRILLON, aîné, r Préfecture
Secrétaire. . . . . FRIC, pl. Gramont, 7.
Membres. . . . . . ARRIU, rue Préfecture. 23.
BONNEMASON, rue des Cordeliers.
LAFON. rue Henri IV. 3.
VILLENEUVE, rue Bernadotte. 20.

Directeur du bureau de l'Union Syndicale,
M. DAVANT, rue Bernadotte, 23.



RENSEIGNEMENTS UTILES

à ceux qui viennent passer l'hiver à Pau

Locations. — La station d'hiver commence à Pau en septembre et octobre et finit en juin. Les prix sont généralement établis pour la saison ; si on veut prolonger son séjour au-delà de sept à huit mois, on fait des conditions différentes.

Les personnes qui ont l'intention de venir passer leur hiver à Pau, feront bien d'arrêter leur logement d'avance, si elles veulent avoir le choix d'un appartement bien situé. Il est d'usage constant que les personnes qui occupent encore, à cette époque de l'année, les maisons ou les appartements, les laissent visiter à ceux qui veulent louer. Ceux qui s'y opposeraient méconnaîtraient non-seulement les usages reçus, mais aussi le droit du propriétaire qui ne peut louer sans faire visiter les logements.

Les appartements sont aujourd'hui assez nom-

breux pour qu'on puisse se loger très-convenablement à toutes les époques de l'année, même au mois de décembre, janvier et février.

Autrefois, c'est-à-dire il y a quinze ou vingt ans, il n'y avait pas cent appartements garnis ; il y en a aujourd'hui plus de six cents, et de tous les prix, depuis 600, 800, 1,000 et 1,200 fr. jusqu'à 10 et 12,000 fr. pour la saison.

Les personnes qui préfèrent habiter hors de la ville trouvent facilement, à de petites distances, des appartements, des maisons de campagne et des villas parfaitement meublés, dans des situations pittoresques et salubres.

Dès qu'on a loué un logement, il convient de rédiger le bail par écrit et en double exemplaire, l'un pour le locataire, et l'autre pour le propriétaire ; on doit consigner dans ce bail, auquel on donne le nom de police, toutes les conditions de la location et notamment les époques de paiement qui ont lieu, d'après les usages de la localité, une moitié en entrant en possession, et l'autre moitié en cours de bail.

Il est important d'exiger un inventaire exact du mobilier, et d'en faire avec le plus grand soin le récolement au commencement et à la fin du bail. Le locataire ne doit d'indemnité que pour ce qui est cassé ou dégradé faute de soin, mais ce qui se

détériore par l'usage ne doit être ni payé, ni remplacé (1).

En faisant ainsi l'inventaire, on évitera toute espèce de difficultés à la fin du bail (2).

Le propriétaire fournit ce qui est nécessaire à une famille pour faire son ménage, excepté le linge et l'argenterie. On peut facilement se procurer ces deux articles, sans être obligé de les acheter.

Lorsque le locataire quitte la maison, il est tenu de la faire nettoyer.

On se plaint, depuis quelques années, de l'augmentation des loyers. Cette augmentation existe-t-elle réellement ? Oui et non. Il y a des propriétaires, en assez grand nombre, loueurs en garni, qui n'ont pas changé le prix de leurs appartements et qui les louent au même prix qu'il y a dix et quinze ans.

Ceux qui bâtissent aujourd'hui doivent faire payer plus cher. Le prix des terrains a considéra-

(1) La loi française porte que le locataire doit jouir en *bon père de famille*, c'est-à-dire qu'il doit prendre soin du mobilier, comme s'il lui appartenait, et empêcher toute dégradation qui ne serait pas le résultat de l'usage ordinaire.

(2) Le directeur du bureau du Syndicat se charge, moyennant une petite rétribution, de rédiger le bail, de vérifier l'inventaire et d'en faire le recolement à la fin de la saison.

blement augmenté (1). Les frais des constructions ont augmenté d'un tiers ; il n'est donc pas étonnant qu'ils fassent payer leur location plus cher qne s'ils avaient construit il y a vingt ou vingt-cinq ans ; mais il en est aussi de peu raisonnables qui augmentent le prix de leurs appartements chaque année ; pour résister à cette tendance, il n'y a qu'à marchander et offrir les prix des années précédentes. Nous n'hésitons pas à conseiller aux propriétaires de ne pas exagérer le prix des locations ; ils ne doivent pas ignorer que parmi les personnes qui viennent passer l'hiver à Pau, il en est qui ont parcouru d'autres stations d'hiver et qui peuvent comparer les prix demandés avec ceux d'autres villes fréquentées pendant la mauvaise saison.

Domestiques. — La question des domestiques est une des plus importantes et des plus difficiles ; elle préoccupe, à juste titre, et les habitants de

(1) La valeur du terrain a augmenté, depuis 20 ans, en moyenne, de 1 à 15 ; et depuis 10 ans, de 1 à 10.

	NOUVELLES CONSTRUCTIONS.	MAISONS DÉMOLIES.
Année 1862...	60	16
— 1863...	41	10
— 1864...	60	00
— 1865...	70	00
— 1866...	78	00
	309	26

la ville et les étrangers qui viennent se fixer à Pau ; non pas qu'il soit difficile d'en trouver pour toute espèce de service, mais il en est peu qui aient les qualités qu'on est en droit d'exiger d'un bon domestique.

Il est prudent, avant d'engager un domestique, de prendre des renseignements sur ses antécédents et sur sa moralité.

Les plaintes que l'on entend depuis quelques années sur le compte des domestiques ne sont pas sans fondement. Il est difficile, en effet, de se procurer des gens de service, propres à satisfaire leurs maîtres ; la faute en est d'abord aux personnes qui prennent des domestiques sans se renseigner, qui les gardent sans les surveiller, leur abandonnant toutes choses à discrétion sans le moindre contrôle.

Nous appelons d'une manière toute particulière l'attention de nos hôtes sur l'observation que nous venons de faire.

L'*Union Syndicale* se fait un devoir de prêter son concours aux étrangers dans le choix de leurs serviteurs.

Il y a une douzaine d'années, on pouvait se procurer une cuisinière pour 15 ou 20 fr. par mois ; une femme de chambre était bien payée à 12 fr., et on trouvait de très-bons domestiques mâles pour 25 et 30 fr.

Ces prix étaient raisonnables et on aurait dû les maintenir. Les personnes qui veulent payer plus largement pourraient récompenser les gens de service par des gratifications, lorsqu'elles auraient à se louer de leur honnêteté et de leur service, et ne jamais offrir de prix tels que 50, 60 et 80 fr. par mois. On serait mieux servi dans l'espoir d'une bonne récompense.

Denrées coloniales. — Il est peu de villes en France qui présentent autant de ressources que Pau pour le confort de la vie. Les magasins de nos marchands sont des mieux assortis, particulièrement ce qui regarde les denrées coloniales, les vins et les liqueurs.

Les marchands de Pau sont généralement honnêtes, et ils ont des prix connus qu'il serait d'ailleurs difficile d'exagérer. Leurs notes sont donc presque toujours exactes; il n'est pas de marchand qui voulût s'exposer, en trompant, soit à des poursuites judiciaires, soit à perdre d'excellentes pratiques.

Pain, Viande. — Aujourd'hui le commerce de la boulangerie et de la boucherie est libre en France, comme tout autre commerce. On expérimente, depuis assez de temps encore, ce système pour en apprécier, en connaissance de cause, les avantages et les inconvénients. La liberté sera

évidemment maintenue malgré ses inconvénients.

Les boulangers de Pau font des pains qui sont pesés d'avance et probablement avant la cuisson. Le mieux serait, pour avoir exactement le poids, de les peser au moment de la vente et de les payer au kilogramme.

La Boucherie agricole, fondée par actions, sous le patronage des notabilités du pays, est venue mettre un terme à de nombreux abus auxquels avait donné lieu l'abolition de la taxe. Les bouchers de Pau, en petit nombre, loin de es faire concurrence, avaient tous augmenté le prix de la viande, de manière à la faire payer aussi cher qu'à Paris. Cette augmentation n'était ni juste, ni en rapport avec le cours des bestiaux gras ; ils se montraient aussi peu avenants envers les acheteurs.

La nouvelle Boucherie fonctionne depuis le 1er décembre 1865, et elle a rendu d'importants services, que les étrangers aussi bien que les habitants de la ville se plaisent à reconnaître.

La taxe de la viande qu'elle établit d'après le prix des achats et qu'elle publie, est nécessairement adoptée par tous les autres bouchers de la ville. Elle délivre à chaque acheteur un bulletin où se trouvent indiqués la qualité de la viande, le poids et le prix, de manière qu'il ne peut jamais

être trompé. Elle s'adresse aux meilleurs éleveurs et achète toujours d'excellents bestiaux ; elle ne vend par conséquent que de la viande de bonne qualité.

Grâce à la *Boucherie agricole*, on trouve à se pourvoir dans les autres boucheries, à peu près aux mêmes conditions ; mais le jour où cette concurrence disparaîtrait, les abus commenceraient probablement à renaître.

Bois à brûler. — Depuis quelques années, le bois à brûler a considérablement augmenté ; on vendait le bois de cuisine 9 fr. le stère (mètre cube) ; aujourd'hui, on le vend 11 et 12 fr. Quant au bois de salon, première qualité, on ne le payait que 11 fr. ; il faut le payer aujourd'hui 12, 13 et 14 fr. En s'adressant à certains marchands, on peut encore acheter aux prix d'autrefois.

Ces prix sont très-élevés et ne peuvent guère se justifier. Sans doute, le chemin de fer a employé de grandes quantités de bois et on concevrait une légère augmentation ; mais il y a encore dans le pays beaucoup de bois, et nos marchés en seraient suffisamment fournis pour maintenir le prix des années précédentes, si une industrie qui tend tous les jours à se propager davantage n'accaparait en quelque sorte le bois dans les campagnes des environs, pour le revendre avec bénéfice au consommateur.

Il est cependant des marchés où l'on achète le bois à d'assez bonnes conditions : c'est lorsque les paysans en apportent en grande quantité.

Le charbon se vend sans être mesuré et à forfait, de sorte qu'il est facile d'être trompé ; il est convenable d'en débattre le prix. Généralement, le charbon est assez bon marché.

Lait, œufs, volaille, gibier, poisson, légumes. — Le lait non écrêmé, très-bonne qualité, se vend invariablement à raison de 20 centimes le litre.

Le beurre est plus ou moins cher, suivant qu'il est plus on moïns frais. En s'adressant aux mêmes fournisseurs, on pourrait avoir des prix uniformes pour de bonnes qualités.

La volaille était très-bon marché autrefois ; elle est devenue un peu plus chère depuis quelque temps. Un très-faible droit d'octroi a été encore l'occasion d'en augmenter le prix. Du reste, comme il n'y a rien de fixe, il faut marchander et on achète souvent à de bonnes conditions, suivant la saison et les marchés.

On vend généralement une paire de poulets 2 fr. 50 c. et 3 fr.; une paire de poules à peu près la même chose ; une paire de chapons, de 4 à 5 fr. ; on a une dinde pour 5 ou 6 fr. ; un canard pour 2 fr. et 2 fr. 50 c.

Le prix du gibier varie à l'infini. On peut ache-

ter un lièvre quelquefois pour 3 fr. ou 3 fr. 50 c., et d'autrefois il faut le payer 4 et 5 fr.

Les cailles se vendent 50 et 60 centimes chacune ; les perdreaux, 1 fr. 50 c, et 1 fr. 75 c. ; les bécasses, 2 fr. et 2 fr. 50 c.

Lorsque l'oïdium n'avait pas envahi les vignobles de Jurançon, on vendait sur le marché de Pau de grandes quantités de grives à 20, 25 et 30 centimes chacune, très-belles et très-grasses. C'était aux mois d'octobre et de novembre que ce gibier figurait sur notre marché où il avait acquis une réputation bien méritée. Depuis quelques années, les amateurs font peu de cas de ce gibier, parce qu'il est maigre et n'est plus aussi bon. Depuis quelques années aussi, le gibier devient très-rare sur les marchés de Pau.

Ce que nous venons de dire de la variation du prix du gibier peut s'appliquer au poisson. Quelquefois, le poisson de mer que St-Jean-de-Luz et Bayonne nous envoient se vend à des prix très-avantageux ; d'autrefois, il est très-rare et fort cher. Le poisson de mer est généralement plus cher en province, même dans les villes maritimes, qu'à Paris, où il y a tous les jours encombrement de cette marchandise.

Les truites du Gave et du Néez sont fort abondantes sur le marché ; on les vend 1 fr. 50 c. le demi-kilog.

Le prix du saumon, assez abondant dans la saison, varie cependant d'un marché à l'autre.

Les légumes sont généralement bons dans ce pays et ils ne sont pas chers, à moins qu'on ne traverse toute une saison de sécheresse. Les jardiniers des environs de Pau cultivent les légumes presque en plein champ, et il en est peu qui prennent la peine d'arroser; de là de grandes inégalités dans les productions et dans les prix.

Du reste, les primeurs se paient assez cher, parce qu'on les fait venir de Toulouse ou de Perpignan. Les jardiniers de Pau se sont peu adonnés jusqu'à présent à ce genre de culture.

Ce que nous venons de dire des légumes s'applique également aux fruits; on ne cultive ici les arbres fruitiers qu'en plein vent; de sorte qu'il y a des années où le fruit abonde. Dans d'autres, ils sont emportés par les gelées tardives, par la grêle ou par tout autre fléau, on n'a presque pas de fruit, et alors il est cher. Les fruits d'hiver sont généralement d'un prix élevé, parce qu'on ne les cultive que sur une petite échelle. La spéculation s'en mêlera peut-être un jour et propagera les fruitiers d'hiver.

Ramonage des cheminées, assurances contre l'incendie. — Il est prudent de faire ramoner les cheminées, au moins tous les trois mois, surtout celles où l'on fait de grands feux

comme dans les cuisines. Les feux de cheminées ne sont pas dangereux à Pau, où toutes les maisons sont bâties à pierre, chaux et sable. Le ramonage est à la charge du locataire.

Il est prudent de s'assurer contre l'incendie pour parer au risque locatif en entrant en possession d'un appartement.

Cette sage précaution devrait être prise par tous les locataires, car, aux termes de la loi française (art. 1733 du Code Napoléon), le locataire répond de l'incendie, à moins qu'il ne prouve que l'incendie est arrivé par cas fortuit ou force majeure, ou par vice de construction, ou que le feu a été communiqué par une maison voisine.

Les assurances se font pour une ou plusieurs années et à des taux extrêmement modérés.

Blanchissage et repassage du linge. — L'eau étant très-abondante aux environs de la ville, le linge est très-bien blanchi et à bon marché. On peut s'adresser aux blanchisseuses de Bizanos et de Jurançon ; on peut s'abonner avec elles par mois et par personne. Elles rapportent le linge blanchi tous les huit jours ; dans ce cas, il faut le faire repasser ; si l'on s'adresse à des repassenses, elles se chargent de le faire blanchir et elles rapportent le linge tout prêt ; on évite ainsi de s'occuper de ces deux opérations, mais on paye un peu plus cher. Il est peu de villes où

l'on blanchisse mieux qu'à Pau et à meilleur marché.

Eau potable. — Il est impossible de trouver de meilleure eau que celle de Pau. La fontaine de la ville, qui coule sur les bords du Hédas et dont la source est très-abondante, donne une eau légère et excellente ; elle est dans la partie basse de la ville, et il faut monter une côte rapide, en sorte qu'elle n'est pas à portée des quartiers extrêmes.

L'administration municipale a consacré une somme considérable à l'alimentation hydraulique, et depuis le commencement de 1865, les eaux de de la source du Néez arrivent abondamment dans toute la ville. Des bornes-fontaines assez rapprochées ont été établies dans toutes les rues. Beaucoup de propriétaires ont même traité avec la ville pour amener l'eau dans leurs maisons.

En résumé, il résulte de ce que nous venons de dire que Pau offre toutes les ressources d'une grande ville, sous le rapport de l'alimentation ; que s'il y a eu augmentation dans le prix de certains articles de consommation, cette augmentation n'est pas excessive, et qu'elle n'a fait que suivre la progression qu'on a signalée partout en France et à l'étranger ; de sorte qu'on peut vivre ici à d'aussi bonnes conditions que dans beaucoup d'autres villes et surtout que dans des villes

fréquentées pendant l'hiver par beaucoup d'étrangers, comme Nice, Menton, Cannes, Arcachon, etc., etc. Tous ceux qui out fréquenté ces diverses stations d'hiver ont pu constater une différence en faveur de Pau.



PAU

CONSIDÉRÉ COMME STATION D'HIVER

Nous croyons être agréables aux lecteurs du *Guide*, en reproduisant ici deux ou trois articles sur les avantages de notre climat, qui ont paru, il y a déjà quelques années, soit dans la *Gazette des Eaux*, soit dans le *Monde thermal*, dont la rédaction rivalise de zèle et de talent pour populariser l'influence de l'hydrothérapie et de la climatologie; il nous semble que l'appréciation que l'on fait, dans ces écrits, de la ville de Pau comme station hivernale est le résultat d'observations judicieuses et impartiales. Quoique ces publications soient anonymes, elles émanent évidemment de personnes qui ont habité longtemps notre pays et qui ont pu, par conséquent, en apprécier les bienfaits.

Nous pourrions multiplier les citations; mais

nous devons nous borner à reproduire les articles qui nous ont paru le mieux et avec le plus d'impartialité, faire connaître les avantages de notre climat.

—

« Il y a peu de villes en France qui, en quelques années, aient pris un aussi grand développement que l'ancienne capitale du Béarn : il n'y a pas quarante ans que la ville de Pau était encore circonscrite dans des limites fort restreintes; ses rues étaient étroites et tortueuses, et ses maisons, mal bâties et d'un aspect peu agréable, se groupaient autour du Château-fort, berceau du Béarnais, comme pour y chercher un appui. Cette ville, dont les souvenirs se recommandaient peu à l'attention des savants, n'était connue que pour avoir été la capitale d'un petit royaume et avoir donné le jour à Henri IV, qui la réunit à la France. Enfin si l'on ouvre une géographie de la fin du premier empire, l'on trouve que la ville de Pau n'avait pas alors une population de plus de dix mille habitants.

» Aujourd'hui, le chef-lieu du département des Basses-Pyrénées compte environ vingt mille habitants, sans y comprendre la population flottante.(1)

(1) La population de la ville de Pau est de près de vingt-huit-mille habitants, d'après le recensement de 1872.

La ville a pris, depuis quelques années, un grand développement ; elle s'est considérablement agrandie au nord et à l'est ; on a ouvert de nouvelles rues d'une largeur raisonnable et bien aérées ; on a bâti de splendides habitations, pourvues de toutes les recherches du luxe et de l'élégance ; les vieilles maisons ont disparu, ou elles ont été restaurées ; on a construit, dans toutes les rues, des trottoirs fort commodes qui rendent la circulation facile et agréable. Enfin, Pau, par ses constructions et son étendue, commence à prendre les proportions d'une grande ville, tout en conservant un aspect gai et riant.

» Les environs de la ville se peuplent, tous les jours, de magnifiques villas, qui, par leur proximité, réunissent tous les avantages de la ville et de la campagne, et d'où la vue s'étend sur un magique panorama en amphithéâtre, dont les premiers gradins commencent aux coteaux de Jurançon et de Gelos pour se terminer au Pic-du-Midi, au Mont-Né et au Vignemale.

» Cette grande prospérité, la ville de Pau la doit incontestablement au séjour des étrangers pendant la saison froide ; et ce n'est que depuis que la vogue en a fait une station d'hiver des plus agréables et des plus recherchées, que cette transformation s'est opérée comme par enchantement.

» Cette vogue, il ne faudrait pas croire qu'elle

soit le résultat du hasard, du caprice de la mode ou du bruit de la réclame : la réputation de Pau, au contraire, s'est établie peu à peu, lentement, par la beauté du pays, par la douceur d'un climat tempéré, par la force des choses et presque malgré le désir des habitants.

» Déjà avant la Révolution de 89, quelques familles aristocratiques de la capitale, fuyant la rigueur du climat, allaient passer l'hiver à Pau ; mais ce n'étaient que des cas très-rares qu'on remarquait à peine. Ce n'est que vers la fin de la Restauration que quelques-uns de ces Anglais, amateurs cosmopolites, cherchant partout le soseil et le bien-être, allèrent s'établir à Pau pour y passer l'hiver. Peu à peu, la petite colonie grossit, et bientôt elle se composa non seulement d'Anglais, mais encore de Parisiens, de Belges et d'Allemands. Depuis quelques années, Pau est devenu le rendez-vous des pérégrinants de tous les pays.

» Les étrangers qui les premiers ont établi à Pau leur séjour d'hiver y ont été assez froidement accueillis. Les habitants, ne prévoyant sans doute pas alors toute la prospérité qu'ils pouvaient apporter un jour dans leur pays, ou préférant peut-être rester seuls chez eux, ne firent rien d'abord pour les attirer et pour rendre le séjour de leur ville agréable et commode. Ce n'est que peu à peu et lorsque l'intérêt privé, toujours si vigilant, fut

excité et mis en jeu, qu'on essaya de faire quelque chose pour les étrangers. Alors les particuliers, pleins de confiance dans l'avenir, se mirent sérieusement à l'œuvre : ils ont construit, de tous côtés, ces belles maisons, ces hôtels magnifiques qui feraient l'ornement des plus grandes villes ; ils les ont meublés confortablement et quelquefois avec luxe. Ce sont encore les particuliers qui sont venus en aide à l'administration, lorsqu'il s'est agi de former une compagnie pour l'éclairage au gaz, ou bien de construire un nouveau théâtre que, depuis longtemps, l'on réclamait en vain.

» Enfin, les particuliers ont fondé l'*Union Syndicale de la ville de Pau*, pour fournir gratuitement aux étrangers tous les renseignements qu'ils peuvent désirer, soit relativement aux fournitures de commerce et aux usages locaux, soit encore pour régler à l'amiable, autant que possible, tous les différends qui pourraient survenir entre les étrangers et les habitants. Cette institution a déjà été appréciée par les nombreux étrangers qui ont passé l'hiver dernier à Pau.

» L'administration municipale de Pau n'est pas restée oisive, en présence des efforts des habitants, pour transformer la ville et en faire une station de plaisance. Elle a contribué dans de grandes proportions à la construction des trottoirs, une des gran-

des améliorations de la ville; elle a déblayé la place de la Haute-Plante et planté les allées qui en font l'ornement; elle a créé la place du Palais de Justice au sud et au nord, et l'a ornée d'arbres, de gazons et d'arbustes; elle a distribué quelques bancs sur les promenades; elle a enfin commencé le Boulevard qu'on ne verra probablement jamais fini. (1)

» Mais l'administration a beaucoup à faire encore dans l'intérêt des étrangers, et il n'est pas douteux que la nouvelle mairie ne prenne à cœur de marquer son passage aux affaires de la ville par des améliorations que le besoin réclame depuis bien longtemps. La question des eaux doit recevoir une solution immédiate ; il faut, à Pau, un jardin d'hiver où les malades puissent trouver une promenade abritée contre la pluie et contre l'inclémence des saisons.

» Pau devrait avoir aussi sa promenade horizontale. On sait l'avantage d'une pareille promenade aux Eaux-Bonnes, et combien les malades bénissent l'heureuse idée qui leur permet d'aller, sans se fatiguer, respirer l'air des montagnes. Il serait très-facile à Pau de créer une promenade horizontale, et la dépense ne serait pas considérable. On pourrait la faire partir de la petite passe-

(1) Cette prédiction ne s'est pas heureusement accomplie : le Boulevard est fait.

relle qui relie, depuis peu, la Basse-Plante avec le Parc; on tournerait vers le midi, et on la poursuivrait à mi-côte sur le flanc du talus méridional jusque vers le milieu du Parc. On ferait là un kiosque élégant et bien abrité pour les malades. Cette promenade avec le kiosque ne coûterait peut-être pas douze mille francs.

» Voilà quelques-unes des améliorations que la ville de Pau doit réaliser dans un très prochain avenir. Ce serait le moment de les recommander à la nouvelle administration locale. (1)

» C'est beaucoup à faire sans doute; mais avec de la bonne volonté et de l'intelligence, on peut rendre de grands services à son pays. La tâche, quelque grande qu'elle soit, n'est pas au-dessus des ressources de la ville, et un administrateur intelligent, aux vues larges et élevées, pourrait la réaliser en quelques années.

» Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que tout le monde n'est pas partisan de ces améliorations. Il y a des personnes qui disent que les étrangers peuvent bien se contenter de ce qui est, qu'ils sont venus s'établir à Pau à une époque où la ville était loin d'être ce qu'elle est aujourd'hui, qu'ils ont continué d'y venir jusqu'à ce jour, et qu'ils y viendront encore et toujours.

(1) On doit remarquer qu'une partie des améliorations indiquées dans cet article, sont déjà réalisées et d'autres sont en cours d'exécution.

» Sans doute, la réputation de Pau n'est pas une réputation usurpée. La nature a fait beaucoup pour ce petit coin de la France; ce sont les étrangers eux-mêmes qui l'ont découvert, en quelque sorte, et qui l'ont prôné partout. Et quel pays mérite mieux que le Béarn la prédilection dont il est l'objet? Où trouver un climat plus tempéré, un air plus pur, un soleil plus brillant? C'est surtout la fixité de la température qui distingue le climat de Pau; elle y est modérée en toute saison, mais principalement l'hiver et le printemps. L'air y présente un degré d'humidité modéré; les pluies n'y sont ni de longue durée, ni excessives, et l'atmosphère y est toujours pure; aussi est-il rare que ce climat n'exerce pas une influence salutaire sur les maladies du larynx et de la poitrine. Où rencontre-t-on des sites plus pittoresques, des promenades plus variées? Puis encore, n'y a-t-il pas à Pau une société choisie, des réunions agréables et de brillantes soirées? N'y a-t-il pas enfin tout ce qui rend la vie douce et facile?

» Une vogue qui ne serait due qu'au caprice de le mode ou à la réclame ne se maintiendrait pas ainsi vingt ou trente ans. Si les étrangers n'avaient pas éprouvé les effets bienfaisants du climat de Pau, il y a longtemps qu'ils l'auraient abandonné. Mais demandez à tous ceux qui viennent, depuis

dix, quinze ou vingt ans, s'ils ne se sont pas bien trouvés de ce séjour et s'ils ont rencontré ailleurs un climat plus tempéré et plus bienfaisant ? Ils le savent bien tous ces malades que la douleur rend cependant inconstants et qui, après avoir traîné dans tout le Midi leur vie de souffrance, n'ont trouvé qu'ici, d'abord un peu de calme et de repos, puis la force et la vie.

» Ce sont des faits de cette nature qui ont établi la réputation et la vogue du climat de Pau.

» On sait bien qu'on ne trouvera pas à Pau un printemps perpétuel ; où existe-t-il ? Mais lorsque le mauvais temps y règne, il est plus modéré et plus tolérable que partout ailleurs.

» Les étrangers continueront donc d'aller passer l'hiver à Pau. Mais ce n'est pas assez, il faut favoriser cette prospérité croissante qui peut faire de cette ville une station élégante et riche. Tout ne semble-t-il pas concourir pour hâter ce mouvement progressif? Le nombre des étrangers qui augmente tous les ans; la situation de cette ville, au centre, en quelque sorte, des stations thermales les plus fréquentées, et surtout la prédilection de plusieurs riches étrangers qui ont fait du Béarn leur patrie d'adoption. Combien n'y en a-t-il pas qui ont acheté des terrains et qui ont fait bâtir des hôtels ou des châteaux? D'autres ont des pro-

priétés considérables ; il se livrent à l'agriculture, introduisent dans le pays des méthodes et des instruments nouveaux et donnent l'élan du progrès. Tous ceux-là y appellent leur famille et y attirent leurs amis.

» Bientôt, enfin, Pau n'aura-t-il pas son chemin de fer vers Paris, vers Bayonne et Toulouse. Tout cela assure à l'ancienne capitale du Béarn un grand avenir. Le moment serait bien choisi pour favoriser ce développement ; les Béarnais sont trop intelligents et trop amis de leur pays pour ne pas profiter d'une telle fortune. »

(*Gazette des Eaux.* — Novembre 1860.)

—

« Parlons encore de Pau. Qu'en dirai-je? Qu'il n'y a pas un demi-siècle, c'était une petite ville, je ne dirai pas inconnue, n'est-elle pas la patrie d'Henri IV? mais mal bâtie, aux rues étroites et tortueuses, comptant à peine dix mille habitants? Vous dirai-je ce qu'est devenue cette petite ville, dans un si court espace de temps? Ici, où s'élève une place élégante, était autrefois un jardin abandonné dont quelques parties étaient cultivées par le premier occupant. Là, au centre de la ville, où l'on voit tant de nouvement et d'animation, c'était autrefois le champ de repos des anciens Béarnais dont on a troublé la cendre et dont les restes

agités trouveront à peine quelques années de paix dans le cimetière actuel. On affecte pour la cendre des morts un respect religieux et filial, et il n'est pas de tombeaux qu'on n'ait troublés pour agrandir la demeure des vivants.

» Mais qu'importe à vos lecteurs de savoir ce qu'était autrefois la capitale du Béarn ? Ce qu'ils doivent savoir, c'est qu'aujourd'hui ils trouvent à Pau une station d'hiver élégante et fréquentée ; c'est que la petite ville d'autrefois s'est agrandie et qu'elle croît toujours ; c'est qu'elle peut offrir à trois ou quatre mille étrangers une hospitalité confortable, des appartements bien meublés, des hôtels splendides, des villas spacieuses et commodes, tout le confortable enfin de la grande ville, et cependant à des prix relativement modérés. Ce qu'ils doivent savoir surtout, c'est qu'on ne trouve nulle part un air plus calme et plus pur, un climat plus tempéré, un ciel plus beau, un soleil plus brillant, un pays plus pittoresque, ni plus agréable.

» Et ne croyez pas que l'amour de ce pays m'entraîne à des descriptions de fantaisie. Combien d'artistes de talent et de goût, qui, après avoir parcouru le monde, sont venus s'extasier en face de nos belles Pyrénées ! Que de fois n'a-t-on pas décrit le magique panorama qui de

Pau se développe et s'étend sur la plaine, sur les coteaux et sur les montagnes dont on voit toujours le sommet couronné de neige! Si j'étais seul à admirer ce ravissant paysage, je redouterai mon aveuglement ou mon enthousiasme pour le Béarn, mais comment ne pas admirer ce que tout le monde admire !

» Mais c'est surtout comme station d'hiver que les lecteurs de la *Gazette des Eaux* doivent apprécier cette ville et ce pays, Ils sont abrités par les montagues du terrible mistral qui fait la désolation des côtes de la Méditerranée, préservés du vent du nord par les différents rangs de coteaux qui s'élèvent à quelques kilomètres de la ville; l'air, toujours presque tempéré, y est surtout très-salubre, ni trop sec ni trop humide, tel que des poitrines délicates ou délabrées peuvent salutairement le respirer.

» Que si la Faculté vous envoie au pied ou au-delà des Alpes, suivez les prescriptions de la Faculté; mais si le séjour de Nice, de Florence, de Rome ou de Naples, loin de vous rendre la santé, vous a laissé plus languissant et plus faible, venez essayez de l'air des Pyrénées. Il a produit des guérisons merveilleuses. En voici qui sont à ma connaissance et dont je puis garantir l'authenticité :

» M. C..., sujet de Sa Majesté Britannique,

traînait à Londres une existence languissante et souffreteuse ; il avait constamment une physionomie sombre et triste ; on voyait les progrès que faisait en lui le spleen, maladie morale créée par la maladie physique ; M. C... pouvait à peine faire quelques pas ; la respiration s'arrêtait ; l'asthme l'étouffait : cette terrible maladie avait résisté à tous les traitements et les plus grands médecins de Londres y avaient épuisé leur science. En désespoir de cause, l'un d'eux conseilla au malade d'aller respirer l'air de l'Italie ; M. C.... alla passer l'hiver à Nice ; mais ce séjour n'apporta aucun adoucissement à ses souffrances ; à son asthme se joignit une toux sèche et opiniâtre ; il dut quitter Nice peu de temps après et avant la fin de la saison. Il allait regagner sa brumeuse patrie lorsqu'il entendit parler de Pau, qui alors n'était pas aussi connu qu'aujourd'hui.

» M. C.... résolut d'essayer de l'air des Pyrénées. Après un séjour d'un mois au pied de nos montagnes, il lui sembla qu'il respirait plus à l'aise ; les extinctions de voix devinrent plus rares ; il put bientôt sortir, faire de petites promenades ; il était surpris lui-même de pouvoir monter l'escalier pour arriver à son appartement. Peu à peu enfin sa santé se rétablit, le spleen disparut, et aujourd'hui M. C... se porte comme vous et moi ;

depuis quinze ans, il a constamment passé ses hivers à Pau.

» M. L.... exerçait une profession libérale à Bruxelles; il avait trente-sept ans; il avait réussi au-delà de toutes ses espérances : il était au comble de la fortune. Mais il fut arrêté dans le cours de sa carrière par une affection des plus graves, par une « phthisie-pneumonie » Son médecin, un des plus distingués de la capitale de la Belgique, lui prescrivit les Eaux-Bonnes, puis le climat de Naples, comme un des plus doux et des plus favorables à sa maladie. Tous les efforts de M. Darralde, alors inspecteur des Eaux-Bonnes, ne purent le retenir à Pau. A peine avait-il passé trois mois à Naples, sa maladie s'aggravait et il se voyait dépérir lorsqu'il se rappela les recommandations pressantes de l'inspecteur des Eaux-Bonnes; il revint à Pau et ne tarda pas de se trouver mieux. L'été suivant, il fit encore usage des Eaux-Bonnes; mais il ne manqua pas de choisir Pau comme séjour d'hiver. Depuis plusieurs années, M. L... est entièrement guéri; il a pu reprendre le cours de ses travaux à Bruxelles; mais il a dû renoncer à y habiter pendant l'hiver. C'est un des hôtes assidus de notre ville depuis bientôt quinze ans.

» Je pourrais citer des exemples par milliers.

Une chose me frappe, c'est que les médecins français qui ont pu apprécier les bienfaits du climat de Pau ne tiennent pas note exacte des guérisons qu'ils constatent, et qu'ils ne livrent pas à la publicité le résultat de leurs observations. D'où vient ce silence? Craignent-ils qu'on ne les accuse de faire une publicité intéressée? Qui oserait appeler réclame une statistique authentique, appuyée d'observations consciencieuses et de faits incontestables?

» Mais on s'ennuie à Pau, disent quelques esprits moroses. Comment y passer le temps? Demandez à ces nombreuses cavalcades, qui, par un soleil splendide, sillonnent les riants coteaux de Jurançon? Demandez à cette foule de cavaliers et d'amazones qui, tous les mardis, suivent les péripéties des chasses au renard dans ces plaines du Pont-Long d'où la vue s'étend sur toute la ligne des Pyrénées? Demandez enfin à ces nombreuses réunions qui se pressent ou dans une salle de concerts, ou dans une salle de bal?

» A-t-on vu ailleurs une saison d'hiver plus animée que celle qui vient de finir? Pas une journée presque sans soleil et par conséquent sans promenade et sans cavalcade; pas une soirée sans musique et sans danse. On s'ennuie, sans doute, si on veut passer son temps autour d'un tapis vert, à perdre dix ou douze mille francs;

mais ils sont heureusement rares ceux qui recherchent cet emploi de leurs loisirs.

» Avril arrive avec ses journées plus longues, avec les feuilles et les fleurs ; la campagne devient ravissante ; les courses et le steeple-chase attirent la foule à l'hippodrome, pendant quinze jours. trois semaine, un mois, sans qu'on s'en fatigue. Quel empressement sur la route de Bordeaux! On a compté jusqu'à deux cents voitures les jours des courses. Jamais on n'avait vu tant d'empressement pour le steeple-chase ; mais aussi quelle rivalité dans la lutte entre Anglais et Français ! Quelle adresse et quelle agilité de part et d'autre ! Quel intérêt ces courses excitent dans tout le pays !

» Nous voici au mois de mai ; la ville se dépeuple ; la neige s'est réfugiée sur le sommet des pics ; les montagnes sont magnifiques et semblent inviter le touriste. « Ce qui appele, ce » qui sollicite, ce sont les changeants horizons » des montagnes, les grandes chutes des torrents, » les gorges sauvages, les sommets plaqués de » neige ou de glace, les pentes inondées de soleil, » les brèches échancrant l'azur, les forêts silen- » cieuses, les lacs profonds, en un mot cette mâle » et puissante nature que l'homme n'a pas encore » gâtée, qu'il ne gâtera jamais ; car il se sent faible » et misérable devant ces masses qui, de près,

» l'écrasent de leur grandeur, et de loin l'accablent » de leur ombre (1). »

» Aussi bientôt tout Pau sera à la montagne, qui à Bagnères, qui à Cauterets, qui aux Eaux-Bonnes. Déjà toutes ces coquettes résidences de montagnes font leur toilette d'été ; elles se font belles ; elles savent qu'elles vont être le rendez-vous du monde élégant de Paris et de l'étranger, et elles veulent être dignes de leurs hôtes.

» Quelle heureuse position que celle de Pau au pied des montagnes, à quelques lieues seulement des établissements thermaux les plus fréquentés des Pyrénées ! Bientôt Biarritz et ses bains de mer ne seront qu'à deux heures d'ici ; on pourra donc de Pau rayonner sur la montagne et vers l'Océan. »

(*Gazette des Eaux*. — Juin 1861).



(1) *Les Pyrénées*, par Frédéric Soutras.

PAU ET NICE.

STATIONS MÉDICALES.

« Nous croyons fermement à l'influence du climat sur l'état de santé et de maladie dans l'organisation humaine; mais nous pensons que cette influence, pour être salutaire, doit résulter, si nous pouvons ainsi parler, de l'appropriation d'un climat connu à un état pathologique également connu. Si le climat ne convient pas à la maladie, l'influence recherchée peut devenir aggravante ou funeste. Il y a donc pour tout individu désireux de trouver un milieu atmosphérique propre à améliorer les conditions de sa santé et même de sa vie une double étude à faire : quel est son mal? quel climat convient plus spécialement à l'état morbide qui le travaille? Beaucoup de malades ne songent pas à faire ces deux questions; beaucoup de médecins se montrent indifférents sur ce point; quelques uns sont peu instruits peut-être des observations recueillies par une science nouvelle, celle de la climatologie. Dans tous les pays humides et froids, on conseille les pays chauds, distinguant rarement ou fort peu entre les uns et les autres, comme si la chaleur était l'unique élément propre à rétablir la régularité des fonctions vitales, comme si son action réparatrice ne pouvait pas être neutralisée par cer-

taines conditions météorologiques au milieu desquelles elle se développe. Dans une lettre remarquable à plus d'un titre, et sur laquelle nous reviendrons bientôt, le célèbre docteur Louis raconte qu'il a connu, à Pau, une jeune malade qui se trouvait infiniment mieux de deux hivers passés dans cette ville que d'une station de même durée à la Jamaïque, où cependant les hivers sont plus chauds que les étés de Pau. Il y a donc là des appréciations délicates à faire que la foule néglige, et dont, en général, la science ne s'occupe peut-être pas assez. Voilà pourquoi nous entendons chaque jour des rapprochements incessants entre Pau et Nice. Avant de comparer, on ne se demande pas s'il existe des éléments de comparaison dans l'action curative ou dans l'influence prophilactique de ces deux villes, si elles conviennent aux mêmes conditions et aux mêmes maladies ; ne voit-on pas qu'il n'est pas possible de fonder sur un cas particulier une théorie générale qui puisse s'appliquer à des conditions différentes et quelquefois à des conditions contraires.

» La température moyenne de Nice est incontestablement plus élevée que celle de Pau. Est-ce là un avantage absolu? Cette différence de thermalité fournit-elle un argument pour une préférence générale? La jeune phthisique du docteur Louis a répondu d'avance à cette question. Nice,

avec trois degrés de plus, convient exclusivement à certaines conditions morbides ; Pau, avec trois degrés de moins, convient exclusivement à d'autres.

» Généralement, on ne considère pas les eaux minérales salines comme un succédané des eaux sulfureuses ; les unes et les autres ont leurs qualités particulières et des vertus qui leur sont propres. Il en est à peu près ainsi des deux stations que nous cherchons à distinguer en les appréciant également.

S'il est un fait généralement reconnu aujourd'hui, c'est l'absence de tout mouvement violent et irrégulier dans l'atmosphère qui enveloppe la ville de Pau et ses environs ; c'est, de plus, l'absence d'humidité libre. La lettre de M. Louis que nous avons mentionnée prouve combien il a été frappé de ces deux circonstances et de la haute valeur qu'il leur donne. Il n'hésite pas à déclarer que c'est là un très grand avantage qui manque à la fois à Rome et à Nice, et même à presque toutes les villes du Sud, dont l'atmosphère est souvent agitée par des vents violents qui interdisent aux malades tout exercice extérieur, même au moment où la température est suffisamment élevée.

Est-ce à dire qu'un milieu tel que celui de Pau puisse être favorable dans les désordres de toute nature et dans toutes les phases de la maladie ?

Ce ne serait l'opinion de personne, ce ne pourrait être la nôtre. Ainsi, le climat de Pau ne serait peut-être pas bien choisi dans tous les cas où il importe de stimuler les fonctions languissantes, d'activer une circulation trop lente, et de rendre au système nerveux ou vasculaire une énergie qui s'affaiblit ou s'épuise. C'est dans les climats excitants qu'il faut chercher les ressources nécessaires pour réparer des forces qui s'éteignent. Ces climats sont ceux de Monpellier, Florence et surtout Nice. L'air de Pau n'a pas des ressorts assez puissants pour ranimer ces constitutions originairement ou accidentellement débilitées ; il leur faut un souffle plus puissant.

» Le climat de Pau et celui de Rome constituent à peu près seuls la série des climats sédatifs. Il sont naturellement indiqués dans tous les cas où la vie surabonde, où une excessive énergie anime l'organisme tout entier ou quelqu'un des organes ; il est favorable dans toutes les circonstances où un défaut d'équilibre a amené sur un point une exagération de la vitalité, d'où résulte une atonie partielle.

» Ainsi, le docteur Taylor, dans son remarquable ouvrage, n'hésite pas à dire que sa longue expérience lui a permis de constater que les étrangers qui arrivent à Pau dans un état chaleureux qui accroît la susceptibilité du système vasculaire ou nerveux, voient leur tempérament se

modifier après un séjour plus ou moins long à Pau. L'irritabilité nerveuse diminue sensiblement, et le pouls perd graduellement de la rapidité de ses pulsations.

» L'air tranquille et calme de Pau, qui traverse les poumons sans les fatiguer, qui se transforme sans effort dans ce laboratoire, a par cela même une puissante influence sur toutes les affections du larynx, des bronches et des poumons eux-mêmes. C'est un fait que l'observation vulgaire a recueilli, que la science a constaté, et auquel M. Louis a donné tous le poids de son autorité; mais il met en relief une distinction qui avait été déjà aperçue. Il divise les phthisiques en deux groupes: ceux dont la maladie reste à l'état de chronicité et ceux où elle se présente à l'état plus ou moins aigu accompagné de fièvre. Les malades qu'il a vus pendant son séjour à Pau appartiennent pour le plus grand nombre au premier groupe; tous se félicitaient de leur séjour à Pau, où ils avaient trouvé un soulagement et un bien-être que Nice, que Rome même n'avaient pu offrir à aucun d'eux.

» Cette assertion n'a rien qui doive étonner; elle est conforme aux observations faites par la plupart des médecins anglais qui se sont occupés même du climat de Nice. Le docteur Pugh remarque que tous les habitants de Nice ont l'habitude, pendant l'hiver, de s'envelopper la figure, pour

défendre les ouvertures contre l'introduction trop rapide de l'air. Si James Clarck, dans son livre si souvent cité sur les climats, observe que les affections catarrhales et les inflammations des poumons sont à Nice des maladies presque communes, surtout au printemps, et qu'elles se compliquent d'une irritation des voies digestives.

» Le docteur Farr, qui a spécialement écrit sur les climats, constate la vérité de ces observations par des faits que son expérience personnelle a pu recueillir, et il ne saurait trop engager les malades dont la poitrine est irritée, à fuir les vents du sud-est qui commencent à Nice avec le mois de mars.

» Cependant le docteur Taylor, appréciateur si impartial et si exact, n'hésite pas à penser et à dire que le climat de Nice peut mieux convenir que celui de Pau dans toutes les maladies qui tiennent à l'atonie du système, tels que les catarrhes des vieillards et peut-être le rhumatisme chronique.

» Ainsi, le climat de Nice est excitant, celui de Pau est sédatif.

» Ils conviennent donc à des maladies d'un ordre différent, à des dispositions tout à fait opposées. On ne peut les comparer que pour mieux apprécier en quoi ils diffèrent.

» Mais est-ce à cet air excitant, est-ce à toute autre cause qu'il faut attribuer ce fait, que la du-

rée moyenne de la vie est plus courte à Nice qu'à Pau ? Nous ne savons ; car il faudrait pour résoudre une pareille question une foule d'éléments qui nous manquent ; *mais la statistique a constaté que, dans l'atmosphère de Nice où la vie se réveille avec une activité toute nouvelle, la moyenne annuelle de la mort est de 1 sur 31 ; à Pau, où le climat ramène les sens et les organes à un état heureux d'apaisement que le moral s'approprie, cette moyenne funèbre n'est que de 1 sur 45.*

» Il nous semble suffisamment démontré que Pau et Nice ont des propriétés particulières, spéciales à chacune de ces villes, et souvent contraires. Nice a un autre avantage ; elle jouit des bienfaits de l'air marin ; et nous ne serions pas étonnés qu'il ajoutât quelque chose aux qualités toniques que les constitutions affaiblies puisent en quelque sorte dans l'atmosphère de Nice.

« De son côté, Pau a fait récemment une conquête qui peut devenir précieuse ; elle a trouvé sur son propre sol une source ferrugineuse froide. Notre ami, le docteur Fontan, qui l'a analysée le premier, a reconnu dans ses eaux la combinaison la plus heureuse des principes les plus salutaires. Il ne craignait pas de nous dire que ces eaux devraient avoir l'influence la plus puissante sur toutes les organisations scrofuleuses, sur toutes les femmes délibitées ; il ajoutait que s'il avait l'hon-

neur d'être médecin à Pau, 500 personnes par jour iraient boire l'eau du Parc. Une autre personne d'une science et d'une autorité presque égales à celles de M. Fontan, nous disait que le jour où cette fontaine aura obtenu le renom qu'elle mérite, la ville de Pau aura sa saison d'été comme sa saison d'hiver. En attendant, la science étudie, la pratique recueille les faits qui semblent devoir justifier ces heureuses prédictions.

» Ce n'est pas tout : bien près de cette source, à quelques pas pour ainsi dire, se trouvent dans dans toutes leurs diversités les sources sulfureuses des Pyrénées. Quelle ville au monde a le don d'ajouter aux qualités si précieuses dont elle jouit, l'avantage de tenir en sa possession des établissements si favorables à la santé quand ils sont bien choisis, et qui offrent des distractions et des plaisirs au sein desquels la vie tout entière sort des ornières étroites où l'enferme la régularité de nos habitudes ?

» Pau même n'est plus aujourd'hui qu'à quatre heures de la mer ; et quiconque veut en profiter, peut choisir entre la plage calme de Saint-Jean-de-Luz et la plage de Biarritz où la mode déploie son mouvement, son luxe, ses caprices dans toutes leur excentricité. Biarritz est devenu l'un des centres de la mode les plus singuliers et les plus curieux de notre temps.

» Nous avons essayé de comparer Nice et Pau

sous les rapports hygiénigues qui les distinguent : nous ne poursuivrons pas cet examen en dehors de ce cadre. Il est des choses qui ne se jugent que par le goût et le sentiment personnels que le goût d'un autre ne peut modifier. Ainsi, la ville de Nice, qui a la physionomie d'une plus grande ville que Pau, peut avoir plus d'attraits pour quelques-uns : le quartier de la Croix-de-Marbre peut plaire même à ceux qui viennent de quitter Paris, et certes, il n'y a rien de plus naturel que l'admiration qui saisit les spectateurs placés sur la *Terrasse* embrassant d'un regard les Alpes, la campagne couverte d'oliviers et de fleurs, enfin la mer dans son immensité. Mais la place Royale, mais le Parc de Pau ! Que de beautés dans cette campagne dont l'aspect se modifie selon les fantaisies de la lumière ! Quel charme n'y a-t-il pas à contempler ces plaines que les torrents traversent comme en se jouant, et ces coteaux qui semblent disposés en gradins jusqu'à ce que l'œil arrive aux Pyrénées qui semblent fermer le monde ! Et ces routes admirables qui nous conduisent jusqu'au sein de ces montagnes sans que le vent ni la poussière fassent une fatigue de nos excursions, variées à l'infini ! Nous ne pensons pas qu'il puisse exister un plus beau spectacle ; nul poète ne l'a vu sans en être ému ; nous croyons aussi qu'il n'est pas de nature si vulgaire qui, devant cette magnificence, n'ait senti s'agiter ce germe de

poésie que Dieu a mis dans le cœur de tous les hommes. C'est pourquoi M. Louis pensait que cette grande scène avec tous ses charmes contribuait au contentement de l'esprit et au rétablissement de la santé. »

(*Monde Thermal.* — Janvier, 1864.)



LES EAUX THERMALES

Des Basses-Pyrénées

On nous a souvent manifesté le regret de ne pas trouver dans le *Guide* une notice sur les eaux thermales des Pyrénées. On comprend, en effet, que toutes les fois qu'au loin il est question de Pau, cette station d'hiver pyrénéenne déjà si fréquentée, l'esprit se reporte sur nos belles montagnes, si riches en eaux minérales, où tant de malades vont tous les ans rétablir leur santé, et qu'on désire connaître la valeur de ces thermes et leur influence; aussi aurions-nous voulu, dès la première édition du *Guide*, parler des eaux thermales des Pyrénées; mais le temps et le cadre restreint dans lequel nous devions nous circonscrire furent pour nous un obstacle insurmontable.

Nous cherchons à combler en partie cette lacune en donnant une notice sur les établissements thermaux des Basses-Pyrénées; non pas que les

eaux thermales des Hautes-Pyrénées, de Luchon, etc., ne soient aussi considérables; non pas que nous cédions à un esprit de rivalité locale et mesquine, en ne parlant que des eaux thermales de notre département; mais le volume que nous publions est déjà considérablement augmenté, et nous devons seulement donner un aperçu de nos richesses thermales.

—

Les Eaux-Bonnes.

La réputation des Eaux-Bonnes s'étend aujourd'hui dans toutes les parties du monde ; elles sont surtout efficaces pour guérirles affections des voies respiratoires , comme les laryngites et les bronchites chroniques. Elles sont aussi très-fréquentées par les malades affectés de phthisie pulmonaire.

Mais on se demande souvent si les Eaux-Bonnes sont propres à guérir ou à soulager cette catégorie de malades; on pourrait même poser la question d'une manière plus absolue et se demander s'il existe un remède quelque part pour guérir la phthisie pulmonaire et la pneumonie chronique.

La question ainsi posée n'est pas facile à résoudre. Certains médecins affirment que l'on peut guérir toutes les maladies qui ont pour principe les tubercules, et ils indiquent une foule de re-

mèdes : l'huile de foie de morue, le lait d'anesse, le sirop de pin, les préparations de phosphore, etc., et, enfin, certaines eaux thermales, comme les Eaux-Bonnes.

D'autres, au contraire, assurent que tous les médicaments connus sont impuissants à guérir et le plus souvent même à soulager les phthisiques. Ces malades, d'après leur opinion, portent en eux un principe morbide que rien n'arrête. La marche en est plus ou moins rapide, suivant les sujets, mais elle conduit fatalement au même dénouement.

Il en est surtout, et des plus autorisés, qui soutiennent que les Eaux-Bonnes ne guérissent pas la phthisie. La position des poitrinaires, disent-ils, peut bien, sous leur influence, s'améliorer ; on obtiendra parfois une trêve, un point d'arrêt, mais de guérison.... jamais.

Dans des avis si contraires, quels sont ceux qui ont raison et ceux qui ont tort ? L'expérience de tous les jours, l'observation longue et raisonnée de beaucoup de cas qui se sont produits autour de nous sont là pour répondre à cette question.

Parmi les nombreux exemples que nous pourrions citer, en voici un qui nous paraît concluant.

Nous avons connu deux orphelines dont le père et la mère étaient morts phthisiques, et dont plusieurs autres parents avaient succombé à la même

maladie; elles étaient faibles et rachitiques: en voyant des existences si frêles, tout le monde les condamnait à une fin prématurée, dont elles avaient puisé les principes dans les entrailles de leur mère. On les conduisit fort jeunes et régulièrement chaque saison aux Eaux-Bonnes. Ces natures, presque transparentes, se fortifièrent peu à peu, et l'adolescence passa sans le moindre accident; on leur a fait pratiquer les Eaux-Bonnes jusqu'à l'âge de vingt-deux et vingt-quatre ans. Elles ont alors cessé toute espèce de traitement; elles se sont depuis mariées et sont toutes les deux aujourd'hui mères de familles. Par prudence ou peut-être par reconnaissance, elles conduisent tous les ans leurs enfants aux Eaux-Bonnes; et ni les enfants, ni les mères aujourd'hui, âgées de 36 à 38 ans, ne portent plus aucune trace de cette maladie qui paraissait enracinée dans la famille.

Tout le monde pourrait citer des exemples de guérisons opérées par l'effet des Eaux-Bonnes.

Ce qui prouve encore qu'on peut guérir, c'est qu'on a constaté chez des individus morts de vieillesse, la présence de tubercules durcis, de cavernes même cicatrisées. Si la nature produit elle-même de si miraculeux résultats, pourquoi la médecine qui réussit quelquefois à l'imiter ne guérirait-elle pas?

Cependant on serait tenté de croire que les remèdes à employer contre la phthisie pulmonaire

sont plutôt préservatifs que curatifs. Si on les emploie avant que la maladie ait fait des ravages, tout à fait à son origine, avant qu'elle ait établi son empire et que les tubercules soient formés, on peut très bien guérir ; mais si la maladie a déjà fait son siège, rarement on peut l'arrêter dans sa marche fatale ; on peut quelquefois la ralentir, mais une issue funeste peut être inévitable. C'est donc la prédisposition de l'organisme à devenir phthisique, c'est la diathèse tuberculeuse qu'il faut combattre.

Il n'est pas étonnant de trouver des médecins qui croient que la phthisie pulmonaire est incurable ; ceux-là l'ont suivie dans ses progrès, et tous leurs efforts ont échoué à en arrêter les terribles effets ; et ils ont raison de conclure qu'aucun médicament n'est capable de guérir une pareille maladie ; tandis que ceux qui, en prenant la maladie à son origine, sont parvenus, de leur côté, à la maîtriser et à la faire disparaître, ne doutent nullement de la guérison.

Quoi qu'il en soit, l'usage des Eaux-Bonnes est fréquemment conseillé avec succès pour combattre cette maladie.

Il faut être prudent dans l'emploi des Eaux-Bonnes ; elles ne sont pas aussi douces et aussi bénignes que le comporte leur nom et que beaucoup de personnes peuvent le penser ; il faut en user avec mesure et prudence. On les coupe avec

du lait ou des sirops ; c'est le conseil donné aux personnes dont le système nerveux et le système circulatoire sont naturellement disposés à l'excitation.

Les sources des Eaux-Bonnes sont au nombre de quatre et toutes sulfureuses. Les trois qui sont exploitées dans l'établissement ne donnent qu'un filet d'eau, ayant sans doute la même origine ; la première est particulièrement utilisée en boisson ; la seconde en bains et en douches, et la troisième alimente la chaudière destinée à en élever artificiellement la température.

Dans ces dernières années, les Eaux-Bonnes ont fait d'immenses progrès : on a construit des hôtels splendides ; les promenades ont été augmentées et améliorées. Tout le monde sait comment la promenade horizontale est fréquentée et combien elle mérite de l'être. On reste émerveillé en la parcourant : on domine de loin ce magnifique vallon de Laruns dont les maisons paraissent si petites, au milieu de ces belles et grandes montagnes ; la route serpente à travers les sinuosités de la montagne et paraît se jouer de tous les obstacles de la nature.

Peut-on trouver rien de plus agréable, de plus ombragé, de plus gracieux que la promenade du Gros-Hêtre ? et le jardin Darralde ? et tant d'autres merveilles que l'on trouve dans ce coin de montagnes où tout est merveilleux ?

Ces dernières années ont été des plus fécondes pour les Eaux-Bonnes : l'établissement a été agrandi et amélioré; la chapelle est remplacée par une église ; l'hôpital pour les pauvres sera bientôt terminé ; le progrès est partout et tout le monde y travaille, l'administration et les particuliers.

Aucun établissement dans les Pyrénées n'offre des hôtels plus somptueux ; il suffit de citer l'hôtel des Princes, l'hôtel des Ambassadeurs, l'hôtel Richelieu, l'hôtel de France, etc., etc.

On arrive aux Eaux-Bonnes par Pau, où on quitte le chemin de fer ; on peut à la gare même monter en diligence, et en quatre ou cinq heures on arrive aux Eaux-Bonnes.

On ne peut faire ce trajet sans admirer les beaux coteaux de Jurançon que l'on voit à droite et à gauche en quittant Pau. Lorsqu'on parvient à la côte de Sévignacq, le spectacle change : c'est la belle vallée d'Ossau qui s'ouvre devant le voyageur et que l'on parcourt dans presque toute son étendue, en traversant une foule de villages de l'aspect le plus riant.

La saison des eaux commence à la fin du mois de mai, ou aux premiers jours de juin ; mais l'époque la plus fréquentée et par conséquent la plus gaie, la plus animée, est en juillet et août.

On peut pendant le séjour aux Eaux-Bonnes faire d'agréables excursions. Nous ne parlerons

pas de la course à la Montagne-Verte, que l'on fait à pied ou à cheval; la promenade Jacqueminot offre de l'ombrage pendant les jours de chaleur. On peut aujourd'hui parcourir la route thermale qui conduit à Cauterets par Argelès et le col de Tortes.

On peut même faire une excursion jusqu'à Pau en un ou deux jours.

Après avoir fait usage des Eaux-Bonnes pendant la saison d'été, beaucoup de malades vont prendre à Pau leur quartier d'hiver; c'est pour beaucoup le complément nécessaire d'un traitement rationnel, et ils s'en trouvent bien.

Les Eaux-Chaudes

Le village des Eaux-Chaudes, ancien séjour d'été privilégié de la cour de Navarre, est connu de temps immémorial par la réputation de ses eaux minéro-thermales et n'est séparé des Eaux-Bonnes que par une espèce de promontoire formé par une saillie de la grande chaîne des Pyrénées. Un service continuel d'omnibus et de voitures de toute espèce relie, pendant la saison, les deux établissements par un voyage de 30 à 40 minutes; ce qui permet à nombre de malades d'user simultanément des eaux de ces deux stations.

Quoique surgissant si près les unes des autres,

mais dans des conditions géologiques un peu différentes, les Eaux-Chaudes et les Eaux-Bonnes, bien qu'appartenant à la même famille, c'est-à-dire à celle des eaux sulfureuses sodiques naturelles, se distinguent par des propriétés médicales particulières assez tranchées. Les conditions hygiéniques offrent aussi quelques différences ; ainsi, tandis que la gorge des Eaux-Bonnes est une espèce de lac aérien dans le calme, celle des Eaux-Chaudes possède une atmosphère un peu agitée ; et ces deux manières d'être correspondent assez bien aux affections de leurs clients ; les uns, ceux des Eaux-Bonnes, généralement affectés d'irritations des voies respiratoires, redoutent les courants d'air ; ceux des Eaux-Chaudes, généralement pris de névropathies, de névroses avec éréthisme, trouvent dans ce flux et reflux aérien un élément de sédation du système nerveux et un corroborant puissant des fonctions digestives. *L'augmentation de l'appétit et la tranquillité du sommeil* sont les deux effets capitaux que procure, en dehors de l'action des eaux, le séjour aux Eaux-Chaudes.

Les sources, toutes sulfureuses, sont au nombre de six, diversité qui en fait adapter la nature non seulement aux différentes formes d'une même affection, mais encore aux sucesptibilités individuelles. Leur température varie de 11 à 36 degrés centésimaux comprenant celles intermédiaires de

26, 33 et 35 degrés, ce qui permet, point capital, d'en prescrire l'emploi, soit en boisson, soit en bains dans leurs conditions natives au sortir des entrailles de la terre.

L'établissement continuellement amélioré dans ses appareils de balnéation et dans sa distribution, se distingue par sa grandeur et son excellente organisation du service.

Des embellissements nombreux et des mieux entendus et qui ont complètement changé l'aspect du village, autorisent actuellement ces eaux à rivaliser avec les autres établissements célèbres des Pyrénées.

Quelques citations, empruntées aux auteurs les plus accrédités, mettront le lecteur à même de se formuler le rôle spécial des Eaux-Chaudes.

« Dans beaucoup de circonstances, dit M. Constantin James, il faut éviter toute espèce de » surexcitation et s'attacher d'emblée à calmer et » à adoucir. C'est alors que les Eaux-Chaudes » peuvent extrêmement être avantageuses. On les » emploie contre certains rhumatismes plutôt mus- » culaires qu'articulaires caractérisés par une » grande irritabilité et chez lesquels l'élément » nerveux joue un grand rôle. On les vante éga- » lement contre cette nombreuse classe de né- » vralgies et de névroses dont il est aussi difficile

» de déterminer la nature que de préciser le » siége. Mais ce qui constitue leur triomphe, c'est » leur aptitude toute particulière à agir sur l'uté- » rus et à rétablir la menstruation. »

» Les Eaux-Chaudes, dit Bordeu, excitent les » règles, les avancent, et fortifient l'aptitude à la » génération; on ne voit pas de femmes en qui » ces eaux ne changent quelque chose dans la » quantité des règles. »

« Elles sont très avantageusement employées » dans les affections utérines, leucorrhées, mé- » trites chroniques, etc. Le choix des sources et » leur température particulière permettent de » modifier le traitement suivant qu'il existe une » prédominance lymphatique ou névropathique. » Les rhumatismes chroniques, les dartres facile- » ment excitables avec appel de congestions san- » guines vers la peau, sont traités aux Eaux-Chau- » des avec succès. »

(*Dictionnaire des Eaux minérales.*)

La source de Baudot, en dehors du grand établissement, est avantageusement utilisée dans le traitement des organes respiratoires. L'eau de la source de Minvielle, sulfureuse froide, est actuellement employée, après avoir subi le contact de l'air, comme eau de table très efficace chez les

personnes affectées de constipation, de dispositions bilieuses ou arthritiques. L'exportation, à peu près nulle à l'origine, augmente chaque année. Bue à la source, elle est surtout destinée à réveiller l'énergie des forces digestives.

Il n'y a pas aux Eaux-Chaudes le confortable qui distingue les Eaux-Bonnes; il y a cependant quelques bons hôtels, l'hôtel Baudot et l'hôtel de France. On trouve aussi des logements dans l'établissement même et dans de bonnes conditions.

—

Saint-Christau

Saint-Christau est situé dans le délicieux vallon de Lurbe, à deux lieues d'Oloron-Ste-Marie et non loin du Gave, qui descend de la vallée d'Aspe. On trouve à Saint-Christau même de très-belles promenades ombragées, où l'on peut braver les ardeurs de la canicule. Si l'on veut faire au loin des courses agréables, on n'a qu'à parcourir la riche vallée d'Arudy, ou bien prendre la route d'Espagne qui traverse dans toute sa longueur la vallée d'Aspe et arriver au fort d'Urdos.

Une route récemment construite se relie à la route thermale et met Saint-Christau en communication directe et facile avec les Eaux-Bonnes, les

Eaux-Chaudes et le pays Basque, par la charmante vallée de Barétous.

Il y a à Saint-Christau cinq sources toutes froides. L'analyse faite en 1863 par le professeur Filhol constate qu'il y en a quatre ayant à peu près la même composition ; la cinquième est sulfureuse et a un très grand rapport avec la source de Baudot, aux Eaux-Chaudes.

La source principale jouit dans les environs d'une grande réputation pour la guérison des affections de la peau, et y attire beaucoup de monde. On y trouve des sulfates de cuivre et de fer, et des indices d'arsénic et d'iode. Cette composition toute spéciale (Saint-Christau est à peu près la seule source en France qui renferme du cuivre à l'état pondérable), cette composition qui a fait donner à cette source le nom de ferro-cuivreuse rend parfaitement compte, d'après M. Filhol, de son principal mode d'action.

On utilise l'eau ferro-cuivreuse de Saint-Christau en bains, en lotions, en applications extérieures, en douches chaudes ou écossaises. Le procédé dit de la *pulvérisation* y est appliqué avec grand avantage aux ophthalmies chroniques et à certaines affections rebelles du visage.

Depuis que M. le comte de Barraute est devenu propriétaire de cet important établissement, Saint-

Christau a été complètement transformé; des hôtels ont été construits et meublés confortablement; ceux qui existaient déjà ont été réparés.

Les divers établissements de bains ont été remis à neuf; tout y est aujourd'hui bien tenu et très-confortable.

Des travaux nombreux d'installation et d'amélioration assurent désormais au bel établissement de Saint-Christau de nouveaux éléments de prospérité. Parmi ces travaux, un des plus intéressants a été la direction donnée aux eaux abondantes qui traversent le parc et y forment un joli lac portant des barques élégantes. Des hôtels offrent toutes les ressources désirables : des chambres à tout prix, des tables d'hôtes de plusieurs catégories, et la facilité de vivre chez soi.

Des châlets construits auprès des rives pittoresques du Lourteau, sur les pentes des prairies, offrent des habitations particulières et indépenpandes, et, dans l'établissement même, on trouve un salon de conversation, café, salle de billards.

Un *télégraphe électrique* fonctionne pendant toute la saison.

Plusieurs personnes s'abstiennent de fréquenter Saint-Christau, parce qu'on s'y rend quelquefois pour guérir certaines affections de la peau. Elles s'imposent une privation pour de bien faibles motifs. Il n'est pas de séjour plus agréable pour

se délasser et goûter les douceurs du repos que celui de ce petit vallon, rempli d'ombre, de fraîcheur et de calme ; ce n'est ni la vie mondaine des Eaux-Bonnes, ni la vie solitaire des Eaux-Chaudes ; ici, tout le monde se voit, tout le monde se fréquente et tout le monde s'amuse. Nous n'avons jamais passé dans aucun établissement thermal des Pyrénées de saison aussi agréable qu'à Saint-Christau ; et alors il n'y avait presque rien et les établissements de bains ne présentaient pas le confortable qu'on y trouve aujourd'hui.

Nous conseillerions donc à ceux qui veulent quitter la ville pendant la canicule, de prendre le chemin de fer jusqu'à Lacq ou jusqu'à Pau, et de là de se faire transporter à Saint-Christau ; nulle part on ne passera un mois plus agréablement ; là, on peut rêver sous l'ombrage et au bord des ruisseaux, et si on est quelque peu poète, on peut essayer de rimer quelques stances aux nymphes de ces lieux. Nous sommes sûr qu'on ne se repentira pas d'avoir suivi nos conseils et qu'on sera enchanté d'un aussi délicieux séjour.

Nous ne voudrions pas cependant qu'on eût la pensée que nous voulons écarter de cet établissement toute sorte de malades ; on ne fréquente pas les eaux thermales si on n'a pas quelque maladie réelle ou imaginaire, et la Faculté indique Saint-Christau pour guérir, outre les *maladies*

de la peau et les *ophthalmies chroniques*, *l'hématurie et les hémorrhoïdes*, *la chlorose et l'aménorrhée*, *l'asthme*. *la métrite chronique*, *les fièvres intermittentes rebelles et le catarrhe pulmonaire*. On pourra consulter d'ailleurs, au point de vue médical, quelques travaux de l'inspecteur actuel (1).

Le médecin inspecteur, le docteur Emile Tillot, ancien interne lauréat des hôpitaux de Paris et de l'Académie Nationale de médecine, réside à Saint-Christau dequis le 1er juin jusqu'au 15 octobre.

—

Salies-de-Béarn.

Les sources d'eau salée de Salies sont depuis longtemps exploitées pour la fabrication du sel ; elles sont très abondantes et forment la principale industrie de la population de cette ville. Il n'y a

(1) *De la pulvérisation appliquée aux* ophthalmies *chroniques*, par le docteur Emile Tillot, médecin inspecteur des eaux de Saint-Christau, Paris, librairie de Coccoz, 1865.

Etude clinique sur la pulvérisation externe, Paris, librairie de Coccoz, 1866.

De l'action des eaux ferro-cuivreuses de Saint-Christau, dans quelques affections de la peau et des yeux, 2e édition, corrigée et augmentée, Paris, librairie de Coccoz, 1866.

Du traitement des affections cutanées par les eaux de Saint-Christau, Paris, 1867.

que peu d'années qu'on a créé un établissement de bains près de l'usine où se fabrique le sel, établissement bien incomplet et encore peu connu.

On a fait analyser les eaux de cet établissement par les chimistes les plus distingués, les docteurs Reveil, Henry fils, Henry père, etc., et tous ont reconnu que les eaux de Salies étaient d'une grande richesse thérapeutique, qu'on pouvait les opposer aux bains salins de l'Allemagne et de l'Espagne. Elles sont très favorables pour fortifier les natures faibles et lymphatiques ; on les emploie aussi efficacement pour guérir les rhumatismes ; on les administre en boisson et principalement en bains, en douches froides, tempérées et chaudes. On comprend que comme boisson, elles sont peu agréables et qu'on ne peut en faire usage qu'en les mélangeant avec d'autres boissons.

Quoique les docteurs Reveil, Henry fils et Nogaret, médecin inspecteur, aient, en 1860, fait paraitre une notice sur les eaux de Salies pour en faire connaître les effets thérapeutiques, l'établissement nouveau a été peu fréquenté jusqu'ici ; mais une publication récente due à un enfant du pays. le docteur de Larroque de Coustalé, est destinée à augmenter l'importance des eaux de Salies en les faisant connaître. Nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer les lecteurs

qui voudraient connaître à fonds les effets de ces eaux brochure de ce docteur (1).

Pour se rendre à Salies, on s'arrête à la station de Puyoo, et de là, un omnibus y conduit dans une heure. Il y a deux ou trois ans qu'il n'était pas facile de se loger confortablement dans cette localité ; les hôtels ou plutôt les auberges qu'on y trouvait n'étaient pas bien tenus. Il y a maintenant un hôtel où l'on est assez bien ; les habitants de Salies se réveilleront sans doute un jour prochain, comme l'espère le docteur de Larroque de Coustalé, et ils comprendront que lorsque les eaux minérales seront fréquentées comme elles méritent de l'être, ce sera la prospérité de leur pays. Mais pour cela, il ne suffit pas que les eaux soient efficaces à guérir certaines maladies ; il faut encore que les malades riches trouvent un bien-être auquel ils sont accoutumés.

—

Cambo.

Cambo est situé à 19 kilomètres de Bayonne. La route traverse un pays accidenté où l'on rencontre souvent de très-jolis paysages. L'établissement situé sur les bords de la Nive et à une faible

(1) *Salies de Béarn et des eaux chlorurées sodiques*, Paris, 1864, chez Delahaye, éditeur, place de l'Ecole de médecine, et à Pau, chez Lafon, libraire.

distance du village, renferme deux sources, l'une ferrugineuse et l'autre sulfureuse.

Ces deux sources, dont la première est administrée en boisson seulement, sont employées avec succès dans le traitement des affections atoniques du ventre et des névroses. Quelquefois on les emploie aussi pour combattre les maladie cutanées et les scrofules.

La saison de Cambo s'ouvre le 1er mai, mais la bonté et la douceur du climat permettent que l'on s'y rende depuis le commencement du mois de mars.

A l'établissement des bains, on trouve, outre un grand nombre de cabinets de bains et des douches parfaitement installées, une vaste piscine alimentée par la source sulfureuse qui est très abondante, où l'on peut se livrer à l'exercice de la natation.

Les principaux hôtels sont celui de l'Etablissement de bains parfaitement tenu, et l'hôtel des Étrangers également bien tenu ; il existe aussi un très grand nombre de logements des mieux installés dans les maisons particulières.

Les environs de Cambooffrent des buts de promenade très variés :

Le Pas-de-Roland régulièrement visité par les baigneurs.

Les montagnes d'Ursaya, du Mondarrain et de Harsa dont les sommets sont d'un facile accès.

Les mines et usines de Kaolin, de Louhossoa, de Hasparren, grand et magnifique bourg.

Urdach, village d'Espagne où l'on arrive en traversant Espelette, joli bourg, et Ainhoa, village des plus gracieux.

Des voitures, des cheveaux de selle et des cacolets sont mis à la disposition des étrangers pour ces différentes excursions.

Cambo est traversé par la Nive, rivière où parmi plusieurs espèces de poissons on trouve d'excellentes truites. L'étranger ne peut quitter Cambo sans visiter la fabrique de chocolat de M. *Fagalde*. Cette maison, qui a son dépôt central à Bayonne, est la principale de celles qui produisent le chocolat si renommé et connu sous le nom de *Chocolat de Bayonne*.

—

Biarritz.

De tous les départements de la France, il u'en est peut-être pas un autre aussi favorisé, sous beaucoup de rapports, que celui des Basses-Pyrénées. Non seulemenent il est remarquable par son étendue, par la variété de ses productions, par la douceur exceptionnelle de son climat, mais encore parce qu'il comprend une partie de ces belles Pyrénées qui séparent la France de l'Espagne, qu'il est baigné par le golfe de Gascogne, sur une étendue de trente à quarante kilomètres, et

qu'il possède à la fois des eaux minérales des plus renommées et de premier ordre, et les bains de mer les plus fréquentés de toute l'Europe. Nommer Biarritz, c'est désigner les bains de mer à la mode, le rendez-vous du monde élégant et d'un grand nombre de personnages de tous les pays.

Cette ville, car c'est aujourd'hui une ville, a été complètement transformée. Autrefois, c'est-à-dire il y a quelques années, 25 ou 30 ans, Biarritz était une bonrgade, les trois quarts de l'année entièrement déserte ; le reste du temps, deux ou trois mois, il était fréquenté par quelques baigneurs des environs, qui s'y rendaient par des chemins sabloneux ou pédestrement ou à cacolets, et on y trouvait à peine quelques petites maisons éparses snr les points culminants, d'où on apercevait tous ces rochers ou brisants qui feront toujours de Biarritz un des lieux les plus pittoresques de nos côtes.

Ce qu'est devenue aujourd'hui cette bourgade, tout le monde le sait : déjà et avant que Biarritz ne fût une résidence de la cour de l'ex-empereur, il avait commencé de prendre son essor ; on avait créé de bonnes routes, les voitures avaient remplacé les cacolets d'autrefois, des maisons en grand nombre avaient été construites, on avait fondé de bons hôtels ; Biarritz devenait de plus en plus fréquenté et on le considérait comme un faubourg de Bayonne.

Mais depuis quelques années il pris un grand développement et il est arrivé à une grande prospérité. Depuis la villa Eagénie, dont l'aspect désert fait réfléchir à l'inconstance des choses humaines, jusqu'à l'ancienne route de Biarritz, il s'est élevé une grande quantité de superbes maisons, et bientôt ce ne sera qu'une rue. Dans la partie ancienne de la ville, où les maisons avaient été élevées ça et là, sans plan aucun, sans alignement on a formé des rues qui s'embellissent tous les jours. Le Casino domine de ses constructions grandioses et sévères la côte des Fous où se trouvent aujourd'hui les Bains à la mode ; à côté et à une faible distance, on remarque l'élégante et spacieuse construction de l'hôtel de France; partout et sur tous les points, on a édifié de superbes maisons, à l'aspect gracieux et pittoresque, les unes plus élevées que les autres pour qu'on ne leur dérobe pas l'aspect imposant de la mer.

Laissons à notre droite et la chapelle S[te]-Eugénie, et la route qui conduit au Port-Vieux, et les rochers de l'Atalaye, allons au haut de Biarritz ; arrêtons-nous sur le rivage qui domine la côte des Basques ; quelle magnifique perspective ! Vous voyez dans le lointain, vers le sud, les côtes d'Espagne, dans un ciel azuré ; devant vous l'immensité de la mer ; et au nord la Barre de l'Adour et les côtes de Capbreton, dessinant l'immense golfe

de Gascogne. Et si votre vue se rapporte plus près, Biarritz vous apparaîtra presque à vos pieds, avec ses constructions pittoresques et gracieuses. La vue du phare qui semble dominer la villa Eugénie ajoute encore au charme de ce tableau, dont la partie saillante est formée par tous ces immenses rochers, au milieu desquels la Roche Percée ne peut manquer d'attirer votre attention. Il faudrait être là un jour de grosse mer, lorsque les vagues arrivent comme des montagnes, menaçant de tout engloutir et venant se briser avec fureur contre ces mille rochers, qui, s'ils n'en sont pas ébranlés, en paraissent fatigués. Toutes les côtes battues par les vagues furieuses blanchissent d'écume et offrent un spectacle grandiose et imposant.

Mais descendons vers la côte des Basques, prenons la route qui a été ouverte, il y a peu d'années et qui conduit au Port-Vieux ; arrêtons-nous dans l'élégant établissement qui a remplacé les barraques que les baigneurs de Biarritz ont tant regrettées. Il est impossible de trouver nulle part des bains plus tranquilles qu'au Port-Vieux ; on peut même s'y baigner les jours de grosse mer ; les autres jours, c'est comme si on prenait un bain dans un lac.

Mais si vous aimez des bains plus agités vous trouverez à la côte des fous des vagues étendues dont le mouvement continu, mais sans danger, produit le meilleur effet sur tout le corps. Ces

doubles bains, les bains tranquilles et les bains agités, font de Biarritz une plage unique et qui sera de plus en plus appréciée. Beaucoup de personnes ne peuvent pas supporter les bains agités, d'autres au contraire n'éprouvent nul effet des bains du Port-Vieux. Ici on peut choisir et prendre ceux qui sont appropriés à votre tempérament. On trouve aussi à Biarritz plusieurs établissements de bains chauds. C'est l'eau de la mer dont on élève artificiellement la température.

On dit que Biarritz est devenu inabordable pour les fortunes médiocres, qu'il ne peut être fréquenté que par le grand monde.

Si l'on va à Biarritz au mois de septembre, lors du séjour de la cour, il est certain que l'affluence y est considérable, et que tout y est très cher; mais si on voulait s'y établir dès le mois de juillet, les logements y sont très nombreux et la vie n'y est pas plus chère qu'aux autres bains de mer : on n'a pas encore la foule, ni l'encombrement, mais aussi on n'a pas la vue des toilettes élégantes, des mises bizarres, des tournures incroyables, on n'a pas la musique, on n'a pas les mille distractions du mois de septembre ; le mouvement attire la foule, et c'est lorsqu'il y a encombrement qu'on a le plus de désir de se joindre à la foule.

Les hôtels de Biarritz sont généralement bien tenus, et on y trouve tout le confortable qu'on peut désirer. Si on s'adresse au Casino, on jouit

de certains avantages qu'on n'a pas ailleurs ; il y a le spectacle, il y a les concerts, les salons de lecture, etc. On peut aussi se loger dans des maisons particulières ; on s'établit là à des conditions moins onéreuses et on est souvent fort bien.

—

St-Jean-de-Luz

Ceux qui n'aiment pas la foule, qui prennent les bains de mer par besoin et qui veulent éviter le tourbillon de Biarritz, vont à St-Jean-de-Luz. De Bayonne, on s'y rend par le chemin de fer, en trois quarts d'heure, le temps qu'on met pour aller à Biarritz en omnibus. L'hôtel de la Poste, situé à l'entrée de la ville, ou l'hôtel de France offrent une hospitalité convenable. Un omnibus vous transporte en quelques minutes à l'endroit où on se baigne.

La plage est belle, elle forme les deux tiers d'une immense circonférence : c'est la baie de St-Jean de-Luz. Il n'y a d'établissement de bains que sur un seul point où la mer n'est ni aussi calme qu'au Port-Vieux, ni aussi agitée qu'aux bains de la côte des Fous à Biarritz.

On peut consacrer un jour à une course en Espagne ; le chemin de fer conduit à Hendaye, et, dans un après midi, vous avez le temps de visiter Irun et Fontarabie ; vous pouvez traverser la Bi-

dassoa en bateau et visiter l'île des Faisans qu'on a récemment restaurée. La promenade est plus longue et plus agréable, si on se rend à St-Sébastien.

Pendant votre séjour, vous aurez à visiter la maison de Louis XIV, la maison de l'Infante, l'église, etc., Vous êtes ici dans un monde de souvenirs historiques. C'est dans la ville de St-Jean-de-Luz que fut célébré le mariage du grand roi, en 1660, avec l'infante d'Espagne.

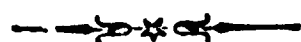
Les conférences avaient commencé dès l'année précédente; le cardinal Mazarin arriva à Saint-Jean-de-Luz, le 28 juillet 1659, au milieu d'un grand appareil et d'un nombreux entourage: il employa longtemps à élaborer le célèbre traité des Pyrénées; les conférences avaient lieu sur un point neutre, dans une petite île de la Bidassoa, à laquelle on donna depuis le nom d'île de la Conférence ou des Faisans. Le traité fut signé dans cette île le 7 novembre 1659 et eut pour base le mariage de Louis XIV avec l'infante d'Espagne; cette union devait être célébrée le printemps suivant dans la ville de St-Jean-de-Luz.

Le grand roi fit son entrée dans cette ville le 8 mai 1660, accompagné d'Anne d'Autriche, sa mère, et de toute la famille royale. Toute la population de la ville et des environs était debout pour assister à l'arrivée du roi. Le cortège parcourut

dans toute sa longueur la grand'rue et parvint à la grande place.

Louis XIV descendit au château de Lohobiague, situé sur cette place, où des logements lui avaient été préparés ; et on voit encore aujourd'hui ce château qui porte le nom de maison de Louis XIV, à peu près dans l'état où il était alors. Les membres de la famille royale furent logés dans les principales maisons de la ville.

Le mariage fut célébré, par procuration, à Fontarabie le 3 juin 1660, et à St-Jean-de-Luz le 9 juin. Rien de plus intéressant que les détails de toute cette grande cérémonie. Les mémoires de Mme de Motteville, de Mlle de Montpensier seront lus avec un grand intérêt sur les lieux mêmes où se sont passés les évènements qu'elles racontent. On trouve aussi ces détails dans l'ouvrage de M. Léonce Goyetche, *St-Jean-de-Luz historique et pittoresque*, qui en donne le résumé, ainsi que beaucoup d'autres détails intéressants sur cette ville et les environs.



SOURCE MINÉRALE DE ST-BOÈS

St-Boès est un village à cinq ou six kilomètres, nord-ouest d'Orthez ; c'est sur le territoire de cette commune que fut livrée, en 1814, la bataille

d'Orthez, entre l'armée de Wellington et l'armée française, battant en retraite sur Toulouse. C'est là que fut tué le général anglais Foy, criblé de quatorze balles. Un obélisque placé sur le bord de la route a été élevé à la mémoire de ce général par les soins de quelques-uns de ses compatriotes.

St-Boès et ses environs sont connus depuis fort longtemps des géologues et des minéralogistes, à cause surtout des beaux cristaux de soufre qu'on y a trouvé à plusieurs reprises différentes, soit sur le sol, soit dans l'intérieur de la terre, ou à la suite de travaux qui avaient pour but des recherches minéralogiques ou industrielles.

Palassou, le célèbre géologue béarnais, en parle dans ses Mémoires, et, rendant compte de quelques fouilles faites dans cette localité, décrit et indique ce qu'il appelle avec raison la mine de soufre qu'on avait découvert : ce minéral avait pour gangue un calcaire gris caverneux, dont il tapissait les fentes et formait ainsi des géodes garnis de cristaux limpides de soufre natif. On avait remarqué aussi que ce calcaire était imprégné de substances bitumineuses.

C'est vers cette région que se trouve une source remarquable à plusieurs points de vue ; cette source est située au nord-ouest de Baigts, à une petite distance de l'ancienne route conduisant de ce village à Orthez et dans un vallon latéral, orienté nord et sud. Connue depuis longtemps

dans le pays, elle fut découverte, il y a environ un demi-siècle, par le propriétaire du terrain où elle se trouve. A cette époque, elle formait, au milieu d'une prairie, de nombreuses flaques d'eau d'un aspect particulier ; la surface en était fortement irisée par la présence du bitume qui suintait du sol ; ces couleurs et ces nuances changeantes, ainsi que l'odeur fortement sulfurense qui se dégageait de cet endroit, éveillèrent l'attention du propriétaire ; il fit une fouille d'un mètre de profondeur et arriva ainsi à une couche de gravier d'où sortait un léger filet d'eau sulfureuse et bitumineuse, débitant environ 400 litres par jour. Cette eau minérale était reçue par un canal creusé dans un tronc d'arbre et placé horizontalement dans la couche de gravier, un petit tuyau disposé à l'extrémité de ce bassin primitif servait à la recueillir.

Une fois cette simple installation terminée, le propriétaire, désirant faire connaître et utiliser sa découverte, s'empressa d'apporter des échantillons de cette eau à plusieurs médecins d'Orthez, qui l'expérimentèrent sur divers malades et obtinrent de très-bons résultats, car la consommation alla toujours en augmentant, et l'on était arrivé, durant les dernières années, et sans avoir rien changé à l'installation première, à débiter par an de 1,000 à 1,500 litres pour l'usage médical.

Cette source a été vendue en 1871 et lorsque les acquéreurs entrèrent en possession, ils résolurent et s'empressèrent aussitôt d'exécuter quelques travaux de recherches, dans l'espoir de rencontrer un filet d'eau plus abondant et d'un régime plus constant que ne l'était celui primitivement découvert. On avait en effet remarqué que pendant l'été le débit diminuait considérablement et qu'avec les mois pluvieux de l'hiver l'eau se troublait ; en conséquence, un puits fut creusé sur l'emplacement de l'ancienne installation, et après avoir traversé des couches argileuses et calcaires à noyau de soufre, on trouva la source actuelle à 4 mètres de profondeur.

L'eau minérale sort directement d'une excavation située dans la roche calcaire, elle est limpide, fortement sulfureuse et toujours recouverte d'une couche d'huile de Naphte de 3 à 4 millimètres d'épaisseur ; sa température est de 12 degrés centigrades, et son débit constant s'élève à 1,500 litres par jour ; avec une source sortant ainsi immédiatement de la roche, les travaux de captage ont été très-simplifiés et l'on s'est borné à rétablir tout auprès du point d'émergence et contre le roc un bassin en ciment, d'une contenance de 100 litres environ, recouvert par des dalles. Sur l'un des côtés de ce bassin, un robinet a été disposé pour le remplissage des bouteilles et à dix centimètres au-dessus se trouve le trou de trop

plein, qui assure le renouvellement continu de l'eau ; l'excédant coule dans un puisard, creusé à quelque distance et en communication, à l'aide d'une pompe, avec le ruisseau voisin où les eaux sont définitivement versées.

L'analyse chimique de cette eau minérale a été faite au laboratoire du savant géologue et anthropologiste, le Dr Garrigou. Les résultats définitifs et complets ont fait conaître une composition tout à fait exceptionnelle : l'acide sulfhydrique, l'huile de naphte, l'oxide de fer, l'iode sont des éléments signalés qui placent ces eaux parmi les plus richement naturalisées de cette nature, et assurent les meilleurs résultats au point de vue des applications médicales. C'est d'ailleurs ce que confirme l'expérience journalière.

Le Dr Garrigou termine l'étude chimique de l'eau de St-Boès par les lignes suivantes :

« Je n'hésite pas à dire, en terminant, que les » eaux sulfureuses de St-Boès doivent être mises » au premier rang parmi les eaux sulfureuses du » même genre que possède la France.

» Ce sont aussi celles qui renferment la plus » grande quantité d'huile grasse. Les eaux de » Vichy, d'Euzet (Gard), de Salles (Aude), qui » étaient jusqu'à ce jour les seules dans les» quelles on ait indiqué des quantités apprécia» bles de bitume, ne doivent plus être placées » qu'au second rang ; sous ce rapport, les eaux

» de S[t]-Boès sont plus riches qu'elles en bi-
» tume. »

Des expériences thérapeutiques sont faites sur divers points, depuis plus d'un an, et les résultats déjà signalés sont des plus remarquables. On peut affirmer aujourd'hui que l'eau minérale de S[t]-Boès est un puissant remède contre les affections si nombreuses de la poitrine, bronchites, catarrhes, asthmes, angine granuleuse, phthisie pulmonaire et laryngée, et contre les maladies des organes genito-urinaires, etc.

S[t]-Boès ne possède pas d'établissement. L'eau en est exportée sans la moindre altération, n'ayant, comme nous l'avons dit, à la source qu'une température de 12 degrés centigrades; elle est employée en boisson par dose plus ou moins modérée d'un verre ou demi-verre, suivant le tempérament du malade, deux ou trois fois par jour, loin des repas.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

NOTA. — On trouve dans la seconde partie du *Guide* qu'on délivre *gratis* au bureau du Syndicat, la liste des appartements, avis divers et renseignements utiles.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA PREMIÈRE PARTIE.

	Pages
Archives de la Préfecture	224
Asile Saint-Luc	220
Bétharram	168
Biarritz	331
Bibliothèque de la ville	217
Bibliothèque populaire	253
Boulevard du Midi	135
Boulevard du Midi, Grand hôtel Gassion	261
Bureau de bienfaisance	225
Cambo	329
Cercles	256
Chasses et Sports	205
Château de Pau	35
Chemins de fer	243
Consulats	238
Cultes religieux	230
Eaux thermales des Pyrénées	312
Eaux-Bonnes	313
Eaux-Chaudes	319
Ecoles privées et publiques (garçons et filles)	213

Pages.
Etablissements d'enseignement.......................... 208
Etablissements publics.......................... 215
Fontaine ferrugineuse du Parc.......................... 194
Fontaine des Marnières.......................... 197
Fontaine de Trespoey.......................... 195
Hospice.......................... 218
Influence curative du climat de Pau.......................... 67
Lycée national.......................... 208
Lescar.......................... 146
Lettre de M. le Dr Louis sur le climat de Pau.......................... 73
Lettre de Sir A. Taylor aux journaux auglais.......................... 111
Mairie de Pau.......................... 216
Marchés de Pau.......................... 187
Médecins anglais.......................... 237
Médecins français.......................... 236
Morlàas.......................... 158
Musée de Pau.......................... 252
Notice sur la ville de Pau.......................... 1
Notice médicale sur le climat de Pau.......................... 81
Observations sur la cinquième Edition.......................... III
Observations sur la sixième Edition.......................... VII
Palais de Justice (Tribunaux).......................... 227
Pau considéré comme station d'hiver.......................... 285
Pau et Nice.......................... 302
Petites Sœurs des Pauvres.......................... 219
Place Royale.......................... 127
Postes (tarifs des affranchissements).......................... 239
Préfecture.......................... 215
Productions du pays.......................... 189
Promenades.......................... 119
Renseignements utiles.......................... 271

Pages.
Route de Gan 137
Saint-Christau 323
Saint-Jean-de-Luz 336
Salies-de-Béarn 327
Société des Amis des Arts 250
Société des Lettres, Sciences et Arts 254
Société d'encouragement 206
Sœurs Saint-Dominique ou Sœurs Garde-Malades 219
Source minérale de Saint-Boès 338
Statistique 259
Télégraphe (tarifs) 245
Théâtre de Pau 201
Union Syndicale de la ville de Pau 267
Voitures publiques ou de promenade 247

